



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

135 L 21

**DIOGÈNE DE LAËRTE**

**VIES ET DOCTRINES  
DES PHILOSOPHES**

**DE L'ANTIQUITÉ**

**SUIVIES DE LA VIE DE PLOTIN PAR PORPHYRE**

**TRADUCTION NOUVELLE**

**PAR M. CH. ZEVORT**

**ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE**

**TOME PREMIER**

—∞—

**PARIS**

**CHARPENTIER, ÉDITEUR**

17, rue de Lille

—  
1847

135 L 24

ALL INFORMATION CONTAINED HEREIN IS UNCLASSIFIED DATE 08-14-2011 BY 60324 UCRL
---

UNIVERSITE



90

# BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER.

17, RUE DE LILLE.

## CATALOGUE GÉNÉRAL.

(SEPTEMBRE 1847.) — *Ce Catalogue annule les précédents.*

*Nota.* Toutes les éditions de cette collection sont nouvelles et préférables aux précédentes, sous tous les rapports. Les ouvrages français dont les auteurs existent ont été revus, corrigés ou augmentés par eux ; les autres ont été collationnés sur les meilleurs textes, et en grande partie accompagnés de notes et préfaces par ceux de nos écrivains dont l'esprit et le jugement ont le plus d'autorité. Les traductions des ouvrages étrangers sont supérieures. Comme exécution typographique, ces éditions ont aussi réuni tous les suffrages, en France et à l'étranger ; et leur succès est tel qu'elles servent de type à presque toutes les publications littéraires qui se font aujourd'hui.

## BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.

### I. ANCIENNE LITTÉRATURE.

- TROUBADOURS.....** **Poésies des Troubadours**, avec la traduction en français, édition précédée et accompagnée d'une introduction, de notices, commentaires et notes, par MM. Chabaille et N.... 2 vol. (sous presse) à..... 3 50
- TROUVÈRES.....** **Poésies des Trouvères**, avec la traduction des plus anciennes pièces ; édition précédée et accompagnée d'une introduction, de notices, commentaires et notes, par MM. Chabaille et N.... (sous presse). 2 vol. à..... 3 50
- LE ROI LOUIS XI...** **Les Cent Nouvelles nouvelles**, édition revue sur les textes originaux, et précédée d'une introduction par Le Roux de Lincy. 2 vol. à..... 3 50
- COMINES.....** **Mémoires**, précédés d'une notice par J. L. Belin. 1 vol... 3 50
- CHARLES D'ORLÉANS.** **Poésies**, édition publiée sur le manuscrit original de Grenoble, accompagnée d'une préface historique, de notes et d'éclaircissements, par M. Aimé Champollion. 1 vol..... 3 50
- RABELAIS.....** **Œuvres**, édition augmentée de plusieurs extraits des *Chroniques admirables du puissant roi Gargantua*, ainsi que d'un grand nombre de variantes, et de deux chapitres inédits du cinquième Livre, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Roi ; avec des notes explicatives et une notice historique, contenant des documents originaux relatifs à la vie de Rabelais. 1 vol..... 3 50
- MALHERBE.....** **Poésies**, seule édition contenant le commentaire inédit d'ANDRÉ CHÉNIER, et des notices par MM. de Latour. 1 vol... 3 50
- SATYRE MÉNIPPÉE..** **De la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la Tenue des Etats de Paris**, édition accompagnée de Commentaires et d'une notice sur les auteurs, par M. Ch. Labitte, professeur suppléant au Collège de France. 1 vol. 3 50

### II. CLASSIQUES DES XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES.

- J. RACINE.....** **Théâtre complet**, avec une notice sur Racine. 1 vol... 3 50
- MOLIÈRE.....** **Œuvres complètes**. 3 vol. (sous presse) à..... 3 50
- CORNILLE (P. et T.).** **Œuvres**. 2 vol. (sous presse),..... 3 50

<b>BOILEAU.....</b>	<b>Œuvres poétiques complètes</b> , nouvelle édition accompagnée de travaux importants, des <i>variantes</i> et de plus de 1200 notes historiques, philologiques et biographiques des différents commentateurs, par Aimé Martin. 1 volume..	3 50
<b>PASCAL.....</b>	<b>Pensées</b> , précédées d'une notice sur sa vie, par madame Périer, sa sœur. 1 vol.....	3 50
	<b>Les Provinciales</b> . 1 vol. (sous presse).....	3 50
<b>LA FONTAINE.....</b>	<b>Fables</b> , suivies de <i>Philémon et Baucis</i> , et des <i>Filles de Minée</i> , avec notes par M. Walckenaër, de l'Institut. 1 vol.	3 50
<b>LA BRUYÈRE.....</b>	<b>Caractères</b> , suivis du Discours de <i>La Bruyère</i> à l'Académie, et de la traduction des Caractères de <i>Théophraste</i> , y compris les fragments découverts récemment, nouvelle et très-belle édition imprimée et collationnée sur les éditions originales, avec notices sur <i>La Bruyère</i> et <i>Théophraste</i> , notes et table analytique. 1 vol.....	3 50
<b>BOSSUET.....</b>	(Voyez Bibliothèque chrétienne, page 11).	
<b>CARDINAL DE RETZ.</b>	<b>Mémoires</b> , édition collationnée sur les manuscrits de la Bibliothèque royale (avec les fragments restitués), augmentée de lettres inédites et de fac-simile. 2 vol. à.....	3 50
<b>LE SAGE.....</b>	<b>Gil Blas</b> , belle édition. 1 vol.....	3 50
<b>PRÉVOST (l'abbé)....</b>	<b>Manon Lescaut</b> , édition accompagnée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Prévost par Sainte-Beuve, et d'un travail de Gustave Planche. 1 vol.....	3 50
<b>MARIVAUD.....</b>	<b>Marianne</b> , précédée d'une notice par Jules Janin. 1 vol.	3 50
<b>VOLTAIRE.....</b>	<b>Siècle de Louis XIV</b> , suivi de la liste raisonnée des enfants de Louis XIV, des princes de la maison de France de son temps, des souverains contemporains, des maréchaux de France, des ministres, de la plupart des écrivains et artistes qui ont fleuri dans ce siècle. 1 vol.....	3 50
<b>J. J. ROUSSEAU.....</b>	<b>Confessions</b> , avec une préface de George Sand. 1 vol... <b>La Nouvelle Héloïse</b> , belle édition. 1 vol..... <b>Emile</b> , belle édition. 1 vol.....	3 50 3 50 3 50
<b>ANDRÉ CHÉNIER .. .</b>	<b>Poésies complètes</b> , ornées d'un beau portrait, et précédées d'une notice par M. H. de Latouche. 1 vol.....	3 50
<b>M. JOSEPH CHÉNIER.</b>	<b>Œuvres</b> , avec notice par Charles Labitte. 1 vol.....	3 50

### III. ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS.

<b>AIMÉ MARTIN.....</b>	<b>Éducation des Mères de Famille</b> , ou de la <i>Civilisation du genre humain par les Femmes</i> , ouvrage auquel l'Académie française a décerné le grand prix de 6 000 fr., 5 <sup>e</sup> édition, revue et corrigée. 2 vol. à.....	3 50
	<b>Lettres à Sophie sur la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle</b> , 13 <sup>e</sup> édition, augmentée de la Théorie du Calorique rayonnant, et des nouvelles découvertes sur la Lumière, les Interférences, la Polarisation, le Daguerrotypage, le Mirage, l'Électricité, le Feu central, les Volcans, le Magnétisme de la Terre, etc., etc. 2 vol. à.....	3 50
<b>AUGUSTE BARBIER..</b>	<b>Iambes et Satires</b> , édition revue et corrigée, 1 vol... <b>Chants civils et religieux</b> , édition corrigée. 1 vol. <b>Rimes héroïques</b> . 1 vol.....	3 50 3 50 3 50

<b>H. DE BALZAC.....</b>	<b>Physiologie du Mariage.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Scènes de la Vie privée.</b> 2 séries à.....	3 50
	<b>Scènes de la Vie de province.</b> 2 séries à.....	3 50
	<b>Scènes de la Vie parisienne.</b> 2 séries à.....	3 50
	<b>Eugénie Grandet.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Le Médecin de Campagne.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>La Peau de Chagrin.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Le père Goriot.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Balthazar Claës.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Le Lis dans la Vallée.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Histoire des Treize.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>César Birotteau.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Louis Lambert, suivi de Séraphita.</b> 1 vol.....	3 50
<b>DE BARANTE.....</b>	<b>Tableau de la Littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle</b> (ouvrage adopté par l'Université), 6 <sup>e</sup> édition. 1 vol.....	3 50
<b>BELIN.....</b>	<b>Histoire de Paris, depuis les temps les plus reculés</b> jusqu'à nos jours. 1 vol.....	3 50
<b>HENRI BLAZE.....</b>	<b>Poésies, nouvelle édition,</b> 1 vol.....	3 50
<b>BRILLAT-SAVARIN</b> <b>et BERCHOUX.</b>	<b>Physiologie du Goût, ou Méditations de Gastronomie</b> <i>transcendante</i> , nouvelle édition, précédée d'une Notice par le baron Richerand, et suivie de la <b>Gastronomie</b> , poème en quatre chants, par Berchoux. 1 vol.....	3 50
<b>A. BRIZEUX.....</b>	<b>Marie</b> , nouvelle édition, revue et corrigée. 1 vol.....	3 50
	<b>Les Ternaïres</b> , livre lyrique. 1 vol.....	3 50
<b>P. J. B. BUCHEZ.....</b>	<b>Histoire parlementaire de la Révolution fran-</b> <b>çaise</b> , 2 <sup>e</sup> édition, divisée en six parties ou époques, qui forment chacune un tableau complet et se vendent séparé- ment. Ensemble 24 à 25 volumes. Prix de chacun.....	3 50
<b>CAMPENON.....</b>	<b>Poésies</b> , avec une notice de M. Mennechet. 1 vol.....	3 50
<b>CAPEFIGUE.....</b>	<b>Hugues Capet et la troisième Race</b> , nouvelle édition, revue et corrigée. 2 vol. à.....	3 50
	<b>Histoire de Philippe Auguste</b> (ouvrage couronné par l'Institut), 3 <sup>e</sup> édition. 2 vol. à.....	3 50
	<b>La Réforme et la Ligue</b> , 3 <sup>e</sup> édition. 1 vol.....	3 50
	<b>La Ligue et Henri IV</b> , 3 <sup>e</sup> édition. 1 vol.....	3 50
	<b>Richelieu, Mazarin et la Fronde</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. à.	3 50
	<b>Le Règne de Louis XIV</b> , 2 <sup>e</sup> édition. 2 vol. à.....	3 50
	<b>Philippe d'Orléans, régent de France.</b> 2 <sup>e</sup> édit. 1 vol..	3 50
	<b>Histoire de la Restauration</b> et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons, 3 <sup>e</sup> édition, revue et très-augmentée. 4 vol. à.....	3 50
<b>BENJAMIN CONSTANT.</b>	<b>Adolphe</b> , suivi des <i>Réflexions sur le Théâtre allemand</i> , de l' <i>Esprit de Conquête et l'Usurpation</i> , avec une Notice de M. Gustave Planche. 1 vol.....	3 50
<b>CASIMIR DELAVIGNE.</b>	<b>Théâtre.</b> 3 vol. à.....	3 50
	<b>Messéniennes, Chants populaires, Poésies diverses.</b> 1 v.	3 50
<b>M<sup>lle</sup> DE CHARRIÈRE..</b>	<b>Calliste</b> , ou Lettres écrites de Lausanne. Nouvelle édition précédée d'une notice par M. Sainte-Beuve de l'Académie française. 1 vol.....	3 50
<b>CRETINEAU JOLY...</b>	<b>Histoire de la Vendée militaire</b> , 2 <sup>e</sup> édition, aug- mentée de plus de mille pages de nouveau texte. 4 vol. à...	3 50
<b>E. J. DELÉCLUZE....</b>	<b>Romans, Contes et Nouvelles</b> ( <i>Mademoiselle Jus-</i> <i>tine de Liron, Dona Olympia, la Première communion, le</i> <i>Mécanicien Roi, etc.</i> ). 1 vol.....	3 50

<b>JOSEPH DROZ.....</b>	<b>Économie politique, ou Principes de la Science des richesses, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>FERRY.....</b>	<b>Voyage et Aventures au Mexique. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>THÉOPH. GAUTIER... </b>	<b>Poésies complètes. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Mademoiselle de Maupin. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Nouvelles. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Voyage en Espagne (Tras los montes). 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>M<sup>me</sup> E. DE GIRARDIN.</b>	<b>Poésies complètes, édition revue et corrigée. 1 vol... </b>	<b>3 50</b>
	<b>Lettres parisiennes. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>A. Jurien de LA GRAVIÈRE.</b>	<b>Guerres maritimes sous la République et l'Empire. par le capitaine de corvette A. Jurien de la Gravière, avec les plans des batailles navales du cap Saint-Vincent, d'Aboukir, de Copenhague, de Trafalgar et une carte du Sund, dressés et gravés par A. H. Dufour, géographe. 2 vol. à....</b>	<b>3 50</b>
<b>GUIZOT.....</b>	<b>Essais sur l'Histoire de France, ouvrage adopté par le Conseil royal de l'instruction publique, 6<sup>e</sup> édit. 1 vol. </b>	<b>3 50</b>
<b>ARSÈNE HOUSSAYE..</b>	<b>Galerie de Portraits du XVIII<sup>e</sup> siècle. 1 vol... </b>	<b>3 50</b>
<b>VICTOR HUGO.....</b>	<b>Notre-Dame de Paris. 2 vol. à.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Han d'Islande. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Le Dernier jour d'un Condamné } 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Bug-Jargal.....</b>	
	<b>Odes et Ballades. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Orientales. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Feuilles d'Automne et Chants du Crépuscule. 1 v. </b>	<b>3 50</b>
	<b>Voix Intérieures et Rayons et Ombres. 1 vol....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Théâtre. 3 vol. à.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Cromwell. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Littérature et Philosophie mêlées. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Le Rhin, Lettres à un Ami, 3<sup>e</sup> édition. 3 vol. à.....</b>	<b>3 50</b>
<b>DE KERSERS.....</b>	<b>Histoire de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>M<sup>me</sup> DE KRUDNER....</b>	<b>Valérie, avec notice par M. Sainte-Beuve. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>ANT. DE LATOUR....</b>	<b>Poésies complètes. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>TH. LAVALLÉE.....</b>	<b>Histoire des Français, depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830. 4 vol. à.....</b>	<b>3 50</b>
	<b>Géographie physique, historique et militaire, ouvrage adopté par le Ministre de la guerre pour l'École spéciale et militaire de Saint-Cyr, 1 gros vol.....</b>	<b>4 00</b>
<b>MAGU.....</b>	<b>Poésies, avec une notice de George Sand. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>JOSEPH DE MAISTRE.</b>	<b>Du Pape, nouvelle et belle édition. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>XAVIER DE MAISTRE.</b>	<b>Œuvres complètes (Voyage autour de ma Chambre, Expédition nocturne, le Lépreux, les Prisonniers du Caucase, la Jeune Sibérienne). Nouvelle édition ornée d'un beau portrait de l'auteur, dessiné d'après nature et gravé sur acier. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>X. MARMIER.....</b>	<b>Souvenirs de Voyage et Traditions populaires. 1 vol. </b>	<b>3 50</b>
	<b>Nouveaux Souvenirs de Voyage. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>
<b>MILLEVOYE.....</b>	<b>Poésies, avec une notice par M. de Pongerville. 1 vol....</b>	<b>3 50</b>
<b>HENRY MONNIER....</b>	<b>Scènes populaires, nouvelle édition complète. 2 vol. à. </b>	<b>3 50</b>
<b>HÉGÉSIPPE MOREAU.</b>	<b>Myosotis, édition augmentée des Œuvres posthumes et d'une notice. 1 vol.....</b>	<b>3 50</b>

<b>PROSPER MÉRIMÉE.</b>	<b>Chronique du temps de Charles IX</b> , suivie de <i>la Double Méprise, la Guzla</i> . 1 vol.....	3 50
	<b>Colomba</b> , suivie de : <i>la Vénus d'Ille, les Ames du Purgatoire, Mateo Facolne, Vision de Charles, l'Enlèvement de la Redoute, Tamango, la Perle de Tolède, la partie de Trictrac, le Vase étrusque, les Mécontents</i> . 1 vol., etc....	3 50
	<b>Théâtre de Clara Gazul</b> , suivi de <i>la Jacquerie et de la Famille Carvajal</i> . 1 vol.....	3 50
<b>ALFRED DE MUSSET.</b>	<b>Poésies complètes</b> ( <i>Contes d'Espagne et d'Italie, un Spectacle dans un Fauteuil, Poésies nouvelles et diverses</i> ). 1 v.	3 50
	<b>Comédies et Proverbes</b> . 1 vol.....	3 50
	<b>La Confession d'un Enfant du siècle</b> . 1 vol.....	3 50
	<b>Nouvelles</b> ( <i>les Deux Maîtresses, Emmeline, le Fils du Titien, Margot, etc., etc., etc.</i> ) 1 vol.....	3 50
<b>NAPOLÉON.....</b>	<b>Œuvres choisies</b> , précédées d'une étude littéraire par M. Auguste Pujol, ornées d'un portrait. 1 vol.....	3 50
<b>CHARLES NODIER...</b>	<b>Romans</b> ( <i>Jean Sbogar, Thérèse, etc.</i> ). 1 vol.....	3 50
	<b>Nouvelles</b> ( <i>Souvenirs de Jeunesse, etc.</i> ). 1 vol.....	3 50
	<b>Nouvelles Vieilles et Nouvelles</b> . 1 vol.....	3 50
<b>EDGAR QUINET.....</b>	<b>Ahasverus</b> , avec une notice par M. Magnin. 1 vol.....	3 50
<b>JEAN REBOUL.....</b>	<b>Poésies nouvelles et inédites</b> . 1 vol.....	3 50
<b>M<sup>ME</sup> DE RÉMUSAT...</b>	<b>De l'Éducation des Femmes</b> , avec une préface par M. Charles de Rémusat, de l'Institut. 1 vol.....	3 50
<b>S<sup>T</sup>-MARC GIRARDIN..</b>	<b>Cours de Littérature dramatique</b> , ou de l'usage des Passions dans le Drame. 1 vol.....	3 50
	Le tome II <sup>e</sup> de ce Cours paraîtra en février 1848.	
	<b>Essais de Littérature et de Morale</b> . 2 vol. à.....	3 50
<b>SAINTE-BEUVE.....</b>	<b>Tableau de la Poésie française</b> et du Théâtre Français au XVI <sup>e</sup> siècle, édition corrigée et très-augmentée, et suivie de portraits particuliers des principaux poètes. 1 vol.	3 50
	<b>Poésies complètes</b> ( <i>Delorme, Consolations, etc.</i> ). 1 v.	3 50
	<b>Volupté</b> , roman. 1 vol.....	3 50
<b>SAINTE-VALÉRIE.....</b>	<b>Picciola</b> , nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol.....	3 50
<b>GEORGE SAND.....</b>	<b>Consuelo</b> , nouvelle édition. 4 vol. à.....	3 50
	<b>La Comtesse de Rudolstadt</b> , nouv. édition. 2 vol. à.	3 50
<b>DE SENANCOUR.....</b>	<b>Obermann</b> , avec préface de George Sand. 1 vol.....	3 50
<b>M<sup>ME</sup> DE SOUZA.....</b>	<b>Romans</b> ( <i>Adèle de Sénange, Eugène de Rothelin, Charles et Marie</i> ), avec notice de Sainte-Beuve. 1 vol.....	3 50
<b>M<sup>ME</sup> DE STAEL.....</b>	<b>Corinne</b> , avec préface de madame N. de Saussure. 1 vol.	3 50
	<b>De l'Allemagne</b> , avec notice par X. Marmier. 1 vol.....	3 50
	<b>Déphilé</b> , avec une préface de Sainte-Beuve. 1 vol.....	3 50
	<b>De la Littérature</b> considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales, édition précédée de <i>l'Influence des Passions</i> . 1 vol.....	3 50
	<b>Considérations sur la Révolution française</b> , ouvrage posthume publié par M. le duc de Broglie. 1 vol....	3 50
	<b>Mémoires</b> , précédés d'une notice par madame Necker de Saussure, et suivis d'autres ouvrages posthumes. 1 vol.....	3 50
<b>H. B. STENDHALL....</b>	<b>Le Rouge et le Noir</b> . 1 vol.....	3 50
	<b>La Chartreuse de Parme</b> . 1 vol.....	3 50
<b>TOPFFER.....</b>	<b>Nouvelles genevoises</b> , précédées d'une Lettre de M. le comte Xavier de Maistre à l'Éditeur. 1 vol.....	3 50

<b>M<sup>me</sup> D. VALMORE</b> .....	<b>Poésies</b> , avec une introduction par M. Sainte-Beuve. 1 vol. 3	50
<b>ALFRED DE VIGNY</b> ..	<b>Cinq-Mars</b> . 1 vol.....	3 50
	<b>Stello</b> . 1 vol.....	3 50
	<b>Servitude et Grandeur militaires</b> ( <i>Laurette, la Veillée, la Canne de Jonc</i> ). 1 vol.....	3 50
	<b>Théâtre</b> . 1 vol.....	3 50
	<b>Poésies complètes</b> . 1 vol.....	3 50
<b>L. VITET</b> .....	<b>Études sur les Beaux-Arts</b> ( <i>peinture, dessin, musique, architecture, gravure</i> ). 2 vol. à.....	3 50

## PHILOSOPHIE ET SCIENCES.

<b>DESCARTES</b> .....	<b>Œuvres</b> , édition collationnée sur les meilleurs textes, et comprenant : le <i>Discours de la Méthode</i> , les <i>Méditations</i> , les <i>Objections</i> , les <i>Réponses aux Objections</i> , les <i>Passions de l'Âme</i> , précédée d'une introduction sur la philosophie cartésienne, par J. Simon, professeur de philosophie à l'École normale et à la Faculté des Lettres de Paris. 1 vol... 3	50
<b>MALEBRANCHE</b> .....	<b>Œuvres</b> , édition collationnée sur les meilleurs textes, comprenant : les <i>Entretiens Métaphysiques</i> , les <i>Méditations</i> , le <i>Traité de l'Amour de Dieu</i> , l' <i>Entretien d'un Philosophe chrétien et d'un Philosophe chinois</i> , la <i>Recherche de la Vérité</i> , avec notes et introduction par J. Simon. 2 vol. à 3	50
<b>LEIBNITZ</b> .....	<b>Œuvres</b> , édition collationnée sur les meilleurs textes, comprenant : <i>Nouveaux Essais sur l'entendement</i> , <i>Opuscules divers</i> , <i>Essais de Théodicée</i> , <i>Monadologie</i> , <i>Correspondance avec Clarke</i> , avec notes et introduction par Amédée Jacques, professeur de philosophie au Collège royal de Versailles. 2 vol. à.....	3 50
<b>BACON</b> .....	<b>Œuvres</b> , traduites en français, comprenant : <i>de la Dignité et de l'Accroissement des Sciences</i> , <i>Nouvel Organum</i> , <i>Essais de Morale et de Politique</i> , <i>de la Sagesse des Anciens</i> , édition annotée et précédée d'une introduction par M. Francis Riaux, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Rennes. 2 vol. à.....	3 50
<b>BOSSUET</b> .....	<b>Œuvres philosophiques</b> ( <i>voyez</i> Bibl. chr., page 11).	
<b>FÉNELON</b> .....	<b>Œuvres philosophiques</b> ( <i>voyez</i> Bibl. chr., page 12).	
<b>BUFFIER</b> .....	<b>Traité des Vérités premières</b> , suivi des <i>Éléments de Métaphysique</i> , avec une introduction et des notes par M. Francisque Bouillier, correspondant de l'Institut, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon. 1. vol. 3	50
<b>EULER</b> .....	<b>Lettres à une Princesse d'Allemagne</b> sur divers sujets de Physique et de Philosophie, précédées de l'Éloge d'Euler par Condorcet, édition accompagnée de 215 planches gravées sur bois et intercalées dans le texte, avec une introduction et des notes par M. Emile Saisset. 1 vol.....	3 50
<b>ARNAULD</b> .....	<b>Œuvres philosophiques</b> , collationnées sur les meilleurs textes, avec une introduction par J. Simon. 1 vol....	3 50
<b>CLARKE</b> .....	<b>Œuvres philosophiques</b> , édition précédée d'une introduction par M. Amédée Jacques 1 vol.....	3 50
<b>SPINOZA</b> .....	<b>Œuvres</b> , traduites pour la première fois en français par E. Saisset, professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Paris, et précédées d'une introduction sur le spinozisme. 2 vol. à.	4 00

<b>LE PÈRE ANDRÉ.....</b>	<b>Œuvres philosophiques</b> , avec une introduction sur sa vie et ses ouvrages tirée de sa correspondance inédite, par M. Victor Cousin. 1 vol.....	<b>3 50</b>
<b>VICTOR COUSIN.....</b>	<b>Fragments de Philosophie cartésienne</b> , pour compléter les différents cours de l'auteur. 4 vol.....	<b>3 50</b>
<b>ÉMILE SAISSET.....</b>	<b>Essais sur la Philosophie et la Religion</b> au XIX <sup>e</sup> siècle. 1 vol.....	<b>3 50</b>
<b>VICO.....</b>	<b>La Science nouvelle</b> , traduction nouvelle par l'auteur de l' <i>Essai sur la formation du Dogme catholique</i> . 1. vol...	<b>3 50</b>
<b>DUGALD-STEWART..</b>	<b>Eléments de la Philosophie de l'Esprit humain</b> , traduction complète, par <i>L. Peisse</i> . 3 vol. à.....	<b>3 50</b>
<b>HIPPOCRATE..</b>	<b>Œuvres (le Serment, la Loi, de l'Art, du Médecin, les Prorrhétiques, le Pronostic, des Eaux, des Airs et des Lieux, Prénotions de Cos, Epidémies, du Régime dans les Maladies aiguës, les Aphorismes, etc.)</b> , traduites sur les anciens textes imprimés et manuscrits, par le docteur Ch. V. Daremberg, avec une notice et des notes du traducteur. 1 fort volume.....	<b>4 00</b>
<b>GALIEN... ..</b>	<b>Œuvres médico-philosophiques</b> , traduites pour la première fois en français sur les textes grecs imprimés et manuscrits, avec une introduction et des notes par le docteur Ch. Daremberg, bibliothécaire de l'Académie royale de médecine, traducteur d'Hippocrate, etc., 2 v. (sous presse) à.	<b>3 50</b>
<b>CABANIS... ..</b>	<b>Rapports du Physique et du Moral de l'Homme</b> , nouvelle édition contenant : l'Extrait raisonné de Destutt-Tracy, la table alphabétique et analytique de Sue, une notice biographique sur Cabanis, et un Essai sur les Principes et les Limites de la Science des rapports du Physique et du Moral, par le docteur Cerise. 1 vol.....	<b>3 50</b>
<b>BICHAT.....</b>	<b>Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort</b> , avec une introduction et des notes, par le docteur Cerise. 1 vol.....	<b>3 50</b>
<b>ZIMMERMANN.....</b>	<b>De la Solitude</b> , des Causes qui en font naître le goût, de ses Inconvénients, de ses Avantages et de son Influence sur les passions, l'imagination, l'esprit et le cœur, traduction nouvelle par X. Marmier, avec une Notice sur l'auteur. 1 vol.	<b>3 50</b>
<b>ROUSSEL.....</b>	<b>Système physique et moral de la Femme</b> , nouvelle édition, augmentée d'une notice biographique sur Rousset, d'une esquisse du rôle des émotions dans la vie des femmes, et de notes sur plusieurs sujets importants, par le docteur Cerise. 1. vol.....	<b>3 50</b>
<b>JUSTUS LIEBIG.....</b>	<b>Lettres sur la Chimie</b> et sur ses applications à l'industrie, à la physiologie et à l'agriculture, traduites de l'allemand, par le docteur Charles Gerhardt, professeur à la faculté des sciences de Montpellier. Édition ornée du portrait de l'auteur. 1 vol.....	<b>3 50</b>
<b>FRÉDÉRIC KLEE.....</b>	<b>Le Déluge</b> , Considérations géologiques et historiques sur les derniers cataclysmes du Globe. Édition française. 1 v. 3	<b>3 50</b>
<b>MAHOMET.....</b>	<b>Le Koran</b> , traduction nouvelle, faite sur le texte arabe, par Kasimirsky, avec notes, commentaires et préface du traducteur. 1 vol.....	<b>3 50</b>
<b>CONFUCIUS ET MEN- CIUS.....</b>	<b>Les Quatre Livres de Philosophie morale et politique de la Chine</b> , traduits du chinois par Pauthier. 1 vol.....	<b>3 50</b>

## BIBLIOTHÈQUE GRECQUE-FRANÇAISE.

<b>ARISTOPHANE</b> .....	<b>Comédies</b> , traduction Artaud, 2 <sup>e</sup> édition corrigée. 2 vol. à.	3 50
<b>ARISTOTE</b> .....	<b>La Politique, l'Economique, Lettre à Alexandre</b> , traduction revue et corrigée. 1 vol.....	3 50
<b>DÉMOSTHÈNES</b> .....	<b>Chefs-d'Œuvre</b> , traduits sur le texte des meilleures éditions, par J. F. Stievenart, professeur de littérature grecque et doyen de la Faculté des Lettres de Dijon. 1 vol.....	3 50
<b>HIPPOCRATE</b> .....	<b>Œuvres</b> (voyez Philosophie médicale, page 7).	
<b>DIODORE DE SICILE</b> .	<b>Bibliothèque historique</b> , traduction nouvelle par M. Ferd. Hoefler, avec une préface, des notes importantes et un index. 4-vol. à.....	3 50
<b>DIOGÈNE-LAËRCE</b> ...	<b>Vies des Philosophes de l'Antiquité</b> , traduction nouvelle par M. Zevort, professeur de l'Université. 2 vol. à...	3 50
<b>ESCHYLE</b> .....	<b>Tragédies</b> , traduction d'Alexis Pierron (couronnée par l'Académie française). 1 vol.....	3 50
<b>EURIPIDE</b> .....	<b>Théâtre</b> , traduction Artaud, 2 <sup>e</sup> édition, corrigée. 2 vol. à.	3 50
<b>HÉRODOTE</b> .....	<b>Histoire</b> , traduction de Larcher, revue et corrigée, avec notes. 2 vol. à.....	3 50
<b>HOMÈRE</b> .....	<b>L'Illade</b> , traduction de madame Dacier, revue et corrigée par M. Trianon. 1 vol.....	3 50
	<b>L'Odyssée</b> , suivie du <i>Combat des Rats et des Grenouilles</i> , des <i>Hymnes</i> , des <i>Epigrammes</i> et des <i>Fragments</i> , traduction de madame Dacier et de M. Falconnet. 1 vol.....	3 50
<b>MARC-AURÈLE</b> .....	<b>Œuvres</b> , traduction de M. Alexis Pierron, couronnée par l'Académie française, avec une introduction et des notes par le même. 1 vol.....	3 50
<b>MORALISTES ANCIENS</b>	<b>Socrate, Epictète, Cébès, Théophraste, Pythagore</b> , etc., traduits en français. 1 vol.....	3 50
<b>ORATEURS</b>	<b>Choix de Harangues</b> , d'Éloges funèbres, de Plaidoyers criminels et civils et de Dissertations de Prodicus, Périclès, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Lycurgue, etc., etc., publiés par un membre de l'Université. 1 vol.	3 50
<b>ET</b>		
<b>SOPHISTES GRECS.</b>		
<b>PLATON</b> .....	<b>De la République</b> , traduction Grou, corrigée. 1 vol... 3 50	
	<b>Les Lois</b> , traduction de Grou, revue et corrigée. 1 vol... 3 50	
	<b>Dialogues biographiques et moraux</b> , traduits et précédés d'une Esquisse sur la philosophie de Platon, par M. Schwalbé. 2 vol. à.....	3 50
	<b>Dialogues métaphysiques</b> , trad. de Schwalbé. 1 vol.	3 50
<b>PLUTARQUE</b> .....	<b>Vies des Hommes illustres</b> , traduction nouvelle par M. Alexis Pierron, avec une notice du traducteur. 4 vol. à.. 3 50	
	<b>Traité de morale</b> . Traduction Ricard, revue et corrigée par Alexis Pierron. 2 vol. à.....	3 50
<b>POLYBE</b> .....	<b>Histoire générale</b> . Traduction nouvelle, plus complète que les précédentes, précédée d'une notice, accompagnée de notes et suivie d'un index, par M. Félix Bouchot, professeur de Rhétorique au Collège royal de Versailles. 3 vol. à.....	3 50
<b>SOPHOCLE</b> .....	<b>Tragédies</b> , traduction Artaud, 2 <sup>e</sup> édition, corrigée. 1 vol.. 3 50	
<b>THUCYDIDE</b> .....	<b>Histoire</b> , traduct. de Lévesque, revue et corrigée. 2 vol. à.	3 50
<b>XÉNOPHON</b> , .....	<b>Œuvres complètes</b> , traduction de Dacier, Lévesque, Gail, etc., revues et corrigées sur la dernière édition grecque, par M. Henri Trianon. 2 vol. à.....	3 50

## BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE.

**TACITE**..... **Œuvres complètes**, traduction couronnée par l'Académie française (accompagnée du texte), de M. Charles Louandre, qui a mérité à son auteur le prix de l'Académie française en 1847, avec notice, notes et index. 2 beaux et gros vol. à **3 50**

*Sous presse :*

**Plaute. — Téreence. — Horace. — Virgile. — Jules César. — Suétone, etc.**

Depuis longtemps nous préparons dans ce format une collection des principaux CLASSIQUES LATINS, avec la traduction française. La faveur avec laquelle le public a accueilli nos publications des chefs-d'œuvre des littératures *Grecque, Italienne, Allemande, Anglaise, Espagnole, etc.*, etc., traduits en français, ainsi que celles de nos principaux écrivains, nous en faisait presque un devoir. Dans quelque temps la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER comprendra les chefs-d'œuvre littéraires de tous les temps et de tous les pays.

L'annonce de notre collection *Latine-française* a donné naissance à d'autres entreprises du même genre. Elles n'arrêteront pas la nôtre.

Le public éclairé, le seul dont nous recherchons les suffrages, jugera des mérites de chacune de ces collections. C'est tout ce que nous demandons. Il peut dès à présent porter son jugement sur cette traduction de Tacite.

## BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE-FRANÇAISE.

**WALTER SCOTT**..... **Œuvres**, traduction nouvelle par M. Léon de Wailly, traducteur des Œuvres de *Sterne, Robert Burns, Lingard, Fielding, etc.*, etc. *Chaque roman se vend séparément :*

<b>Waverley.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Guy Mannering.</b> 1 vol.....	3 50
<b>l'Antiquaire.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Bob-Boy.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Le Nain noir, les Puritains.</b> 1 vol.....	3 50
<b>La Prison d'Édimbourg.</b> 1 vol.....	3 50
<b>L'Officier de fortune.</b>	} 1 vol..... 3 50
<b>La Fiancée de Lamermoor.</b>	
<b>Ivanhoé.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Le Monastère.</b> 1 vol.....	3 50
<b>L'abbé suite du Monastère.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Kenilworth.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Le Pirate.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Les Aventures de Nigel.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Peveril du Pic.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Quentin Durward.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Redgauntelet.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Richard en Palestine.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Woodstock.</b> 1 vol.....	3 50
<b>La jolie fille de Perth.</b> 1 vol.....	3 50
<b>Charles le Téméraire.</b> 1 vol.....	3 50

Nous satisfaisons au désir d'un grand nombre de nos souscripteurs en publiant dans cette collection une nouvelle traduction des meilleurs romans de Walter Scott, une traduction à la fois fidèle et littéraire, l'œuvre d'un écrivain dont les gens de goût connaissent les bons travaux sur la littérature anglaise et les excellentes traductions de *Sterne, Fielding, Robert Burns, Lingard, etc.*, etc.

**LINGARD**..... **Histoire d'Angleterre**, traduite par L. de Wailly, avec la continuation jusqu'à nos jours, par Th. Lavallée 6 vol. à **4 00**

**ROBERTSON**..... **Histoire de Charles-Quint**, traduction de Suard, précédée du Tableau des progrès de la société en Europe depuis la destruction de l'Empire romain jusqu'au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. 2 vol. à..... **3 50**

**MILTON**..... **Le Paradis perdu**, trad. de M. Pongerville, précédé d'une Notice par le Traducteur, et suivi du *Voyage sentimental* de Sterne, traduit par M. Léon de Wailly, avec une Notice de Walter Scott. 1 vol..... **3 50**

<b>ROBERT BURNS.....</b>	<b>Poésies complètes</b> , traduites pour la première fois par L. de Wailly, avec une introduction du traducteur. 1 vol....	3 50
<b>O. GOLDSMITH.....</b>	<b>Le Vicaire de Wakefield</b> , traduit par madame Belloc, avec une notice de Walter Scott. 1 vol.....	3 50
<b>FIELDING .....</b>	<b>Tom Jones</b> ou l'Enfant trouvé, traduction nouvelle, par M. Léon de Wailly, précédé d'une notice sur Fielding par Walter Scott. 2 vol. à.....	3 50
<b>STERNE.....</b>	<b>Tristram Shandy</b> , traduction nouvelle, par M. Léon de Wailly. 1 vol.....	3 50
<b>MISS INCHBALD.....</b>	<b>Simple Histoire</b> , traduction de M. Léon de Wailly. 1 vol.	3 50
<b>MISS BURNEY .....</b>	<b>Évelina</b> , traduction nouvelle, et précédée d'une notice, par M. L. de Wailly.....	3 50
<b>CHESTERFIELD (LORD).</b>	<b>Lettres à son fils Philippe Stanhope</b> , traduction revue, corrigée, accompagnée de notes et précédée d'une notice l'auteur, par Amédée Renée. 2 vol. à.....	3 50

## BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE-FRANÇAISE.

<b>KLOPSTOCK.....</b>	<b>La Messade</b> , traduite par la baronne A. de Carlowitz, avec une notice sur Klopstock (traduction couronnée par l'Académie française). 1 vol.....	3 50
<b>GOËTHE. ....</b>	<b>Théâtre</b> , traduction de X. Marmier, avec notice. 1 vol....	3 50
	<b>Poésies</b> , traduites pour la première fois par M. Henri Blaze, et précédées d'une introduction. 1 vol.....	3 50
	<b>Faust</b> (les trois parties), traduction nouvelle et seule complète, par M. Henri Blaze, accompagnée d'études importantes et de notes, et suivie d'une étude sur la mystique du poème, par le traducteur. 1 vol.....	3 50
	<b>Wilhelm Meister</b> , traduction nouvelle et seule complète, par madame la baronne A. de Carlowitz. 2 vol. à.....	3 50
	<b>Werther</b> , traduction de M. Pierre Leroux, suivi de <i>Hermann et Dorothee</i> , traduction de X. Marmier. 1 vol.....	3 50
	<b>Les Affinités électives</b> , traduction de madame la baronne A. de Carlowitz. 1 vol.....	3 50
	<b>Mémoires</b> , suivis d'un choix de pensées de Goethe, traduction nouvelle par Henri Richelot. 1 vol.....	3 50
<b>SCHILLER. ....</b>	<b>Théâtre</b> , traduction par M. X. Marmier, avec notice. 2 vol. à.	3 50
	<b>Histoire de la Guerre de Trente ans</b> , traduite par la baronne A. de Carlowitz (cette traduction a été couronnée par l'Académie française). 1 vol.....	3 50
	<b>Poésies</b> , traduction nouvelle, de M. X. Marmier. 1 vol....	3 50
<b>HOFFMANN.....</b>	<b>Contes fantastiques</b> , traduction nouvelle par M. X. Marmier, et précédée d'une notice sur Hoffmann. 1 vol....	3 50
<b>POÈTES DU NORD...</b>	<b>Chants populaires du Nord</b> (Islande, Danemark, Suède, Norvège, Féroë, Finlande), traduits et annotés par M. X. Marmier. 1 vol.....	3 50
<b>MICKIEWICZ.....</b>	<b>Œuvres poétiques complètes</b> , traduites par Christian Ostrowski. 2 séries à.....	3 50
<b>WIELAND.....</b>	<b>Oberon</b> , poème héroïque, traduction A. Jullien. 1 vol....	3 50
<b>CONTEURS ALLEMANDS.</b>	<b>Nouvelles allemandes</b> , par Zchocke, Chamisso, Hautt, Arnim, Auerbach, et traduites par X. Marmier. 1 vol.....	3 50
<b>POÈTES ALLEMANDS.</b>	<b>Chefs-d'œuvre des Poètes contemporains de l'Allemagne</b> , Uhland, Müller, Chamisso, Rückert, Grün, le roi de Bavière, Henri Heine, etc., etc. 1 vol.	3 50

## BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE-FRANÇAISE.

<b>DANTE ALIGHIERI...</b>	<b>La Divine comédie</b> , traduction de M. Brizeux, précédée de <i>la Vie nouvelle</i> , traduite par M. Delécluze, et d'un <i>Essai sur la Divine comédie avant Dante</i> , par M. Charles Labitte, avec notice, notes et observations. 4 vol.....	3 50
<b>TASSE.....</b>	<b>Jérusalem délivrée</b> , suivie de l' <i>Aminte</i> , traduction de A. Desplaces, avec notice. 1 vol.....	3 50
<b>ARIOSTE .....</b>	<b>Roland Furieux</b> , traduction de Pankoucke et Framery, revue et corrigée par A. de Latour. 2 vol. à.....	3 50
<b>MANZONI.....r.....</b>	<b>Théâtre et Poésies</b> , traduction d'Ant. de Latour. 1 vol. 3 50 <b>Les Fiancés</b> , histoire milanaise du XVII <sup>e</sup> siècle, traduction de Rey-Dusseuil. 1 vol.....	3 50
<b>BENVENUTO CELLINI.</b>	<b>Mémoires</b> écrits par lui-même et traduits par Léopold Leclanché. 1 vol.....	3 50
<b>SILVIO PELLICO ....</b>	<b>Mes prisons</b> , suivies des <i>Devoirs des Hommes</i> , traduction de M. Antoine de Latour, 7 <sup>e</sup> édition, revue et corrigée, avec des chapitres inédits, les additions de Maroncelli, et des Notices littéraires ou biographiques sur plusieurs prisonniers du Spielberg, seule traduction adoptée par l'Université. 1 vol.....	3 50
<b>ALFIERI.....</b>	<b>Mémoires</b> , traduits par M. Ant. de Latour. 1 vol..... 3 50 <b>Théâtre</b> , traduction nouvelle. 1 vol. (sous presse).....	3 50
<b>PÉTRARQUE.....</b>	<b>Poésies, Sonnets, Canzones, Triomphes</b> , traduction de M. de Gramont. 1 vol.....	3 50
<b>MACHIAVEL.....</b>	<b>Histoire de Florence</b> , traduction de Périès, revue et corrigée. 1 vol..... 3 50 <b>Œuvres politiques</b> , traduction de Périès, revue et corrigée. 1 vol. (sous presse).....	3 50

## BIBLIOTHÈQUE ESPAGNOLE-FRANÇAISE.

<b>ROMANCERO ESPAGNOL</b>	<b>Recueil des Chants populaires de l'Espagne</b> , romances historiques, chevaleresques et moresques, traduction nouvelle et seule complète, couronnée par l'Académie française, avec une introduction et des notes, par M. Damas Hinard. 2 vol. à .....	3 50
<b>CERVANTES.....</b>	<b>Don Quichotte</b> , traduction nouvelle, par M. Damas Hinard. 2 vol. à.....	3 50
<b>CALDÉRON.....</b>	<b>Théâtre</b> , traduction nouvelle par M. Damas Hinard. 3 v. à.	3 50
<b>LOPE DE VEGA.....</b>	<b>Théâtre</b> , traduction nouvelle par M. Damas Hinard. 2 v. à.	3 50

## BIBLIOTHÈQUE PORTUGAISE-FRANÇAISE.

<b>CAMOËNS.....</b>	<b>Les Luslades</b> , traduction de Millié, revue, corrigée et annotée par M. Dubeux, de la Bibliothèque royale, et précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Camoëns par M. Charles Magnin, de l'Institut. 1 vol.....	3 50
---------------------	--	------

## BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE.

<b>SAINTE AUGUSTIN ....</b>	<b>Confessions</b> , traduction de Saint-Victor, avec une préface de Lamennais. 1 vol..... 3 50 <b>La Cité de Dieu</b> , traduction Moreau. 2 vol. à.....	3 50
-----------------------------	--	------

<b>BOSSUET</b> .....	<b>Histoire des Variations.</b> 3 vol. à .....	3 50
	Le 3 <sup>e</sup> volume contenant : les Avertissements aux Protestants, se vend séparément.	
	<b>Discours sur l'Histoire universelle.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Élévations sur les Mystères.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Méditations sur les Évangiles.</b> 1 vol.....	3 50
	<b>Œuvres philosophiques</b> , édition contenant : Libre Arbitre, de la Connaissance de Dieu et de Soi-Même, Traité de la Concupiscence, avec une Préface, par M. Jules Simon, professeur de philosophie à la Faculté de Paris. 1 vol.....	3 50
<b>FÉNELON</b> .....	<b>Œuvres philosophiques</b> , édition comprenant : Traité de l'Existence de Dieu, Lettres sur la Métaphysique, Réfutation du Système de Malebranche, et précédée d'une Introduction, par M. Amédée Jacques, professeur de philosophie au Collège royal de Versailles. 1 vol.....	3 50
<b>JÉSUS-CHRIST</b> .....	<b>Morale de Jésus-Christ et des Apôtres.</b> 1 vol....	3 50
<b>TERTULLIEN</b> .....	<b>Œuvres</b> traduites en français. 1 vol.....	3 50
<b>CAILLAU</b> .....	<b>Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette</b> , par A. B. Caillau, prêtre de la Société de la Miséricorde. 1 vol.....	3 50
<b>AUDIN</b> .....	<b>Histoire de la Vie et des Ouvrages de Luther</b> , 4 <sup>e</sup> édition, approuvée par un grand nombre d'archevêques et d'évêques. 1 vol.....	3 50
	<b>Histoire de la Vie et des Ouvrages de Calvin</b> , 4 <sup>e</sup> édition, approuvée par un grand nombre d'archevêques et d'évêques. 1 vol.....	3 50
	<b>Histoire du pape Léon X</b> , 1 vol.....	3 50

AUTRES OUVRAGES DE LA LIBRAIRIE CHARPENTIER.

**SILVIO PELLICO.** — **Mes Prisons et Discours sur les Devoirs des Hommes** traduction Antoine de Latour, avec 1<sup>o</sup> : des *Chapitres inédits*, 2<sup>o</sup> les *Additions de Maroncelli*, compagnon de captivité de Silvio Pellico, 3<sup>o</sup> des *Notices biographiques sur les autres prisonniers du Spielberg*, 4<sup>o</sup> des *Notes particulières*, et 5<sup>o</sup> un *Précis sur la Vie de Silvio Pellico*, par M. Antoine de Latour. Seule édition complète; illustrée par Tony Johannot de cent beaux dessins sur bois, gravés par les premiers artistes.

<b>PRIX</b> Broché. . . . .	12 fr. 00 c.
Cartonné à l'anglaise, dos doré, plaques en or. . . . .	15 50
— — — — — tranches dorées. . . . .	16 50
Demi-reliure en chagrin, dos doré. . . . .	16 50
— — — — — doré sur tranches. . . . .	17 50
Reliure pleine, en chagrin, dos dorés, plaques en or, tranches dorées. . . . .	24 00

**Mémoires du duc de La Force**, maréchal de France, et de ses deux fils les *marquis de Montpouillan* et de *Castelnaut*, suivis de documents historiques et de correspondances inédites de *Jeanne d'Albret*, *Henri III*, *Henri IV*, *Catherine de Bourbon*, *Louis XIII*, *Marie de Médicis* et des autres personnages les plus importants de l'époque, publiés par M. le marquis de La Gironde, député de la Gironde. 4 gros vol. in-8°. Prix..... 32 fr.

**Œuvres complètes de lord Byron**, traduction LAROCHE, ornées d'un beau portrait. 1 volume grand in-8°, à deux colonnes. Prix..... 10 fr.

**Du Génie des religions**, par E. QUINET. 1 vol. in-8°. Prix..... 7 fr. 50 c.

# **DIOGÈNE DE LAERTE**

**DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET**  
**RUE DE VAUGIRARD, 9**

**DIOGÈNE DE LAERTE**

---

**VIES ET DOCTRINES**

**DES PHILOSOPHES**

**DE L'ANTIQUITÉ**

**SUIVIES DE LA VIE DE PLOTIN PAR PORPHYRE**

**TRADUCTION NOUVELLE**

**PAR M. CH. ZEVORT**

**ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE**

**TOME PREMIER**

**PARIS**  
**CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR**  
**17, RUE DE LILLE**

—  
**1847**



A

**MESSIEURS**

**BALLARD-LUZY ET PORET**

**TÉMOIGNAGE D'AFFECTION**



## INTRODUCTION.

---

### I.

Le premier traducteur latin de Diogène, le moine Ambroise, homme de sens et de goût, s'excuse humblement d'avoir consacré ses loisirs à l'interprétation d'une œuvre quelque peu profane et mal sonnante. Comme lui, je sens le besoin de me justifier ; car je ne suis pas sans certains scrupules lorsque je songe à telle et telle phrase médiocrement chaste que j'ai, de temps à autre, rencontrée sur mon chemin. Je voudrais pouvoir, à l'exemple du bon moine, invoquer, comme circonstances atténuantes, les pressantes sollicitations de mes amis, exalter le service que j'ai rendu à la religion en dévoilant, à la suite de Diogène, les folies de la raison humaine ; mais d'abord je craindrais de faire tort au jugement de mes amis, et quant à la religion, je doute qu'elle doive gagner beaucoup à étaler ainsi nos misères ; j'aime mieux croire qu'on la calomnie, lorsque l'on dénigre en son nom l'antique sagesse des nations. Reste la ressource suprême de tous les traducteurs aux abois : découvrir dans mon auteur

quelque grande qualité cachée, capable de racheter de légères taches ; vanter son érudition et son éloquence. Ici encore, la tâche est embarrassante, et quelque agréable qu'il soit de surfaire son modèle, je suis forcé d'avouer mon impuissance. Avec Diogène, l'éloge ne sait où se prendre ; ce qu'on peut faire de mieux en sa faveur, c'est de le comparer à ces médailles un peu frustes qui n'ont de valeur que parce qu'elles sont uniques. Rhéteur sans goût et sans style, épigrammatiste sans esprit, érudit sans profondeur, il a cependant traversé les siècles et trouvé d'illustres interprètes. Aujourd'hui encore, son livre est d'un prix inestimable. C'est que l'utilité d'un monument ne se mesure pas toujours à sa régularité et à sa grandeur. Cette informe compilation, qui ressemble plus à un recueil d'anecdotes qu'à une histoire des doctrines philosophiques, renferme de précieux matériaux qu'on chercherait vainement ailleurs ; car Diogène, comme beaucoup d'abréviateurs, a survécu à la plupart des auteurs dont il nous a transmis les pages mutilées. C'est à cette seule circonstance qu'il faut attribuer l'intérêt qui, depuis la renaissance des études philosophiques, s'est constamment attaché aux *Vies des Philosophes*. Henri Estienne en a donné plusieurs éditions ; une foule de commentateurs, Aldobrandini, Isaac Casaubon, Meibom, Ménage, Kuehn, Rossi, ont comparé les manuscrits, indiqué les erreurs des copistes, expli-

qué les passages obscurs ; et si le texte original n'est pas toujours sorti intact de ces remaniements successifs, il est peu de difficultés du moins qui n'aient été abordées par la critique. Gassendi s'est livré à un remarquable travail d'interprétation sur le dixième livre, le plus important et aussi le plus obscur de tout l'ouvrage. Schneider, critique plus sévère et moins hasardeux, a donné sur une partie du même livre une longue et savante dissertation. En un mot, aucun effort n'a été négligé pour arriver à l'établissement et à l'interprétation du texte ; il n'est pas une phrase de l'ouvrage qui n'ait été sérieusement pesée par les historiens de la philosophie.

Malgré ces secours de toute sorte, nous ne possédons aucune version de Diogène qui puisse satisfaire la critique la moins exigeante ; et il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup. L'abondance même des commentaires est un embarras ; toutes les difficultés sont loin d'être levées ; on ne peut les aborder qu'avec certaines connaissances philosophiques auxquelles paraissent avoir été étrangers les premiers traducteurs, et que leur époque d'ailleurs ne comportait pas. Aujourd'hui même, quoique les progrès des études philosophiques aient rendu la tâche plus facile, il faut quelque courage pour s'aventurer au milieu d'un sujet où l'on ne trouve, ni dans l'élévation de la pensée, ni dans l'élégance du style, aucune compensation à un stérile labeur, où le seul dédom-

agement à espérer est le plaisir de la difficulté vaincue.

Il existe en français deux traductions de Diogène de Laërte, l'une de Gilles Boileau, 1668, depuis longtemps oubliée, et l'autre du Hollandais Chauffepié, 1758, la seule qui ait cours aujourd'hui. Cette dernière, malgré son style germanique et ses nombreuses infidélités, peut suffire, à la rigueur, à ceux qui ne chercheraient dans Diogène qu'un choix d'anecdotes et de bons mots ; mais tout ce qui a trait aux doctrines philosophiques y est comme non venu. J'ai tenté de combler cette lacune et, persuadé qu'un ouvrage de ce genre ne peut valoir que par une rigoureuse exactitude, j'ai pris soin de m'entourer, pour l'intelligence des systèmes, des nombreuses ressources que fournissent les commentateurs. J'ai surtout puisé largement dans les notes de Ménage, et dans l'excellente dissertation de Schneider (*Epicuri Physica et Meteorologica*, Leips., 1813). Si j'ai réussi à dissiper quelques obscurités, à faciliter l'étude des doctrines philosophiques à ceux qui veulent remonter aux sources, j'aurai atteint le seul but que je me sois proposé.

J'ai pris pour basé de ce travail l'édition d'Huebner, Leips., 1828, non pas qu'elle me semble irréprochable, mais parce qu'elle se rapproche autant que possible du texte vulgaire et s'interdit, en général, ces corrections hasardeuses trop familières aux édi-

teurs de Diogène. Toutes les fois d'ailleurs que j'ai pu tirer des manuscrits ou des anciennes éditions un texte raisonnable, j'ai rejeté la leçon nouvelle proposée par Huebner. J'ai dû être d'autant plus sévère à cet égard qu'aucun ouvrage n'a eu plus à souffrir de la témérité des philologues que celui de Diogène. Il est permis sans doute à la critique de contrôler les assertions d'un auteur ; mais elle doit avant tout les laisser subsister pour ne pas faire disparaître des indications peut-être précieuses. J'ai cependant usé moi-même de ce droit de correction, mais seulement dans un petit nombre de cas, lorsque j'y étais suffisamment autorisé par quelque manuscrit et que la leçon reçue ne m'offrait aucun sens raisonnable. Je me suis aidé dans ce travail de l'édition de Meibom dont les innovations souvent téméraires offrent fréquemment aussi des indications utiles. J'ai eu à ma disposition deux manuscrits complets de la Bibliothèque royale (n<sup>os</sup> 1758 et 1759), sur lesquels j'ai collationné l'édition Huebner. Le plus ancien des deux, n<sup>o</sup> 1759, m'a fourni un assez grand nombre de leçons ou entièrement nouvelles, ou seulement soupçonnées, grâce auxquelles j'ai pu donner un sens à des passages auparavant inintelligibles. J'indiquerai dans les notes celles de ces leçons qui me paraissent mériter de prendre place dans le texte. Je suis loin, malgré toutes les précautions dont je me suis entouré, d'être complètement satisfait, et il

est bien des points sur lesquels je conserve des doutes. Le dixième livre surtout est hérissé de si nombreuses difficultés, le langage d'Épicure est tellement contourné, si peu conforme aux règles grammaticales, qu'il y aurait présomption de ma part à prétendre avoir toujours exactement rendu sa pensée ; je me suis efforcé du moins de ne m'écarter jamais de sa doctrine connue, et je crois y être parvenu sans faire violence au texte. Dans tous les cas j'ai abordé franchement la difficulté, aimant mieux faillir que me tirer d'embarras par une version à double entente.

Quant à la traduction elle-même, si elle ne se recommande pas par les qualités du style, il faut s'en prendre un peu à moi et beaucoup à l'auteur, dont la phrase hachée, embarrassée de périodes incidentes, se refuse obstinément à toute allure franche et élégante. J'aurais désiré aussi ne point rencontrer sous ma plume les grossiers bons mots de Diogène de Sinope et d'Aristippe ; mais comme il n'était pas en mon pouvoir de faire que Diogène ne fût pas cynique, j'ai traduit sans trop de scrupule les sottises qui lui échappent parfois ; j'ai pensé qu'il valait mieux encore lui conserver son caractère original que de substituer à ses burlesques traits d'esprit des palliatifs de ma façon.

## II.

La vie de Diogène de Laërte est complètement inconnue, et il n'y a guère lieu de s'en plaindre : peu nous importe après tout l'existence probablement assez obscure d'un de ces mille rhéteurs grammairiens qui pullulaient dans l'école d'Alexandrie. J'essaierai cependant de déterminer à quelle époque il florissait et quelles étaient ses opinions philosophiques, parce que cela n'est pas sans intérêt pour l'appréciation et la critique de son ouvrage ; ce sont là du reste les seuls points sur lesquels il soit possible d'établir quelque induction. Sa patrie ne nous est connue que par le titre même de l'ouvrage, *Λαερτίου Διογένους... Diogène de Laërte* ; si tant est cependant que le mot *Λαερτίου* désigne ici la ville de Laërte en Cilicie ; quelques critiques ont traduit : *Diogène, fils de Laërte*, et je n'oserais pas affirmer contre eux que le mot *Λαέρτιος* n'est pas un nom patronymique. Eustathe, dans le commentaire sur *l'Iliade*, livre XIII, lui donne le surnom de *Λαέρτης*, et Tzetzes l'appelle *Διογενιανός*. On peut choisir entre ces divers noms ou surnoms et les hypothèses auxquelles ils donnent lieu ; la question est de médiocre importance, et si je l'ai résolue en traduisant Diogène de Laërte, c'est uniquement parce qu'il fallait prendre un parti.

Nous n'avons pas non plus de documents exacts sur l'époque où vivait Diogène ; mais quelques passages de son livre, corroborés par le témoignage des historiens postérieurs, nous permettent de la déterminer à un demi-siècle près. Nous savons par Photius qu'il est antérieur au iv<sup>e</sup> siècle, puisqu'il résulte d'un passage de la *Bibliothèque* que Sopater d'Alexandrie, contemporain de Constantin, citait et compilait les *Vies des Philosophes*. Cette assertion est d'ailleurs tout à fait d'accord avec ce que Diogène a jugé à propos de nous apprendre sur lui-même. Ainsi on lit dans l'introduction (page 10 de la traduction) : « Dans ces derniers temps, πρὸ ὀλίγου, Potamon d'Alexandrie a fondé une nouvelle école qu'il appelle éclectique. » Les mots πρὸ ὀλίγου ne permettent aucun doute ; il s'agit évidemment d'une époque très-rapprochée ; si nous pouvons établir exactement la chronologie de Potamon, la question sera résolue. Malheureusement on ne s'accorde guère mieux sur Potamon que sur Diogène de Laërte : suivant Suidas, Potamon aurait vécu πρὸ καὶ μετ' Αὐγουστοῦ, « avant et sous Auguste. » Porphyre au contraire le place après Plotin : « Parmi eux (les jeunes gens dont Plotin avait la tutelle) était Potamon. » Ce dernier témoignage a d'autant plus de valeur que Porphyre, disciple et biographe de Plotin, devait avoir connu Potamon, l'élève et le protégé de son maître. Il n'est même pas permis de douter qu'il soit ici question

du philosophe ; car Porphyre ne dit pas : « Un certain Potamon, » mais tout simplement « Potamon, » ce qui indique un personnage très-connu et qu'il est inutile de désigner autrement. Cependant on s'est tellement habitué, d'après le texte de Diogène, à considérer Potamon comme le chef de l'école d'Alexandrie, que l'on a mis tout en œuvre pour faire dire à la phrase de Porphyre le contraire de ce qu'elle exprime grammaticalement, et pour en tirer que Plotin était disciple de Potamon. Comment, en effet, imaginer que Diogène ne parle pas de Plotin, le véritable fondateur de l'éclectisme alexandrin, s'il est antérieur à Potamon ? Je ne vois là rien de contradictoire, je l'avoue : Plotin, tout en modifiant profondément l'enseignement de Platon, prétendait le continuer ; il ne s'est jamais donné pour chef d'une nouvelle école ; on peut donc très-bien admettre que Potamon, son disciple, a le premier arboré un nouveau drapeau et donné un nom à cette méthode éclectique que Plotin suivait sans se l'avouer. Si cette supposition est vraie, — et elle a l'avantage de concilier sans violence deux textes importants, — le Potamon cité par Diogène serait précisément le pupille de Plotin, ce philosophe dont il soignait l'éducation, et qui « avait fort peu de consistance dans ses opinions, » οὗ τῆς παιδείσεως φροντίζων πολλάκις ἀν καὶ μεταποιῶντος ἠκροάσατο. Ces dernières paroles caractérisent si bien l'éclectisme bâtard et

sans caractère de l'otamon que je ne puis assez admirer les subterfuges auxquels ont dû recourir Brucker, Creuzer et M. Daunou, pour en altérer le sens.

Reste l'assertion de Suidas : on pourrait la négliger sans inconvénient ; mais il est facile de la réduire à sa juste valeur. On trouve dans Hésychius de Milet (au mot *Potamon*) la mention d'un Potamon, contemporain de Tibère. « Potamon, rhéteur, de Mitylène ; Tibère lui donna pour sauf-conduit, lorsqu'il retourna dans sa patrie, une lettre conçue en ces termes, etc. » Il semble incontestable, d'après ce dernier témoignage, qu'il a existé deux Potamon : 1° un rhéteur de Mitylène, cité par Suidas comme contemporain d'Auguste, et par Hésychius comme ayant vécu sous Tibère ; 2° un philosophe d'Alexandrie, disciple de Plotin, et antérieur de peu d'années à Diogène.

Nous pouvons maintenant établir assez exactement la chronologie de notre auteur : Plotin florissait à Rome vers 250 ; Potamon, son disciple, ne peut s'être fait un nom que plus tard ; nous sommes donc amené à placer Diogène dans la seconde partie du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. D'autres passages des *Vies* confirment cette opinion : il cite, dans la vie d'Épicure, Épictète, contemporain de Marc-Aurèle ; dans l'énumération des philosophes pyrrhoniens, il nomme non-seulement Sextus Empiricus, qui vivait vers la

fin du II<sup>e</sup> siècle, mais encore son successeur immédiat, Saturninus Cythénas. L'importance qu'il accorde aux opinions sceptiques, le soin avec lequel il les discute, prouve surabondamment que de son temps elles avaient repris faveur, ce qui ne peut être attribué qu'à l'influence des ouvrages de Sextus Empiricus.

On sait, par un passage de la Vie de Platon, que l'ouvrage de Diogène était dédié à une femme : « Connaisant ta prédilection bien légitime pour Platon, et le charme tout particulier que tu trouves dans ses doctrines, j'ai cru nécessaire d'exposer ici la nature de ses écrits, l'ordre de ses dialogues et la méthode qu'il a suivie; en un mot de joindre à sa vie une esquisse sommaire de son système; car ce serait, comme on dit, envoyer des hiboux à Athènes que de descendre pour toi aux détails particuliers. » Et dans la Vie d'Épicure : « Je citerai aussi ses maximes fondamentales, afin de te le faire connaître, etc. » Quelle était cette femme platonicienne, φιλοπλάτωνι ὑπαρχούση? on ne peut que le conjecturer. On a supposé, mais sans aucune preuve à l'appui, que c'était Arria, contemporaine d'Alexandre Sévère, et citée par Galien. Cette hypothèse s'accorde assez bien avec ce que nous avons dit de l'époque où vécut Diogène.

J'arrive à ses opinions philosophiques : sur ce point il n'y a pas de contestation possible; Diogène

θ

de Laërte est épicurien et même il est aussi exclusif dans son admiration pour Épicure que le permettent les tendances éclectiques de son époque. S'il lui arrive quelquefois de mettre en avant des maximes qu'Épicure n'eût pas avouées, c'est que le versificateur, entraîné par la nécessité de l'épigramme et le besoin d'aiguiser une pointe, impose silence au philosophe. « Je joindrai, dit-il, (aux lettres d'Épicure) ses axiomes fondamentaux... afin que tu puisses te former de lui une idée nette, *et me juger moi-même.* » Plus loin : « Mettons maintenant le faite à ce traité, et que la fin de l'œuvre soit le commencement de la félicité. » L'emphase de cette dernière phrase trahit sans nul doute un initié. D'un autre côté, l'importance attachée par lui aux dogmes épicuriens, dont il donne une exposition complète, l'adoption des formules admiratives en usage dans les jardins d'Épicure toutes les fois qu'il s'agit du maître, le soin qu'il prend de le mettre au-dessus de tous les philosophes, soit pour la sublimité de sa vie, soit pour l'étendue et l'originalité de ses productions, la vivacité avec laquelle il le défend contre ses nombreux détracteurs, tout dénote un sectateur dévoué et convaincu. La secte épicurienne, à l'en croire, est la seule qui se soit perpétuée sans interruption à travers les siècles. On peut même ajouter que l'enthousiasme presque dithyrambique avec lequel il en parle prouve que le temps n'avait rien changé aux habi-

tudes de l'école, et que l'adoration du maître y était encore le premier des dogmes. Il est possible cependant que cet enthousiasme ne soit pas très-sincère et que la rhétorique y entre pour quelque chose ; d'autant plus que chez Diogène de Laërte, le culte d'Épicure n'exclut pas une prédilection marquée pour le scepticisme. Il expose avec complaisance les opinions de Pyrrhon et de Timon ; il invoque même en faveur du premier le témoignage d'Épicure. Épicurien d'intention, il paraît sophiste, c'est-à-dire indifférent, par tendance ; les jugements qu'il porte dans le cours de son exposition historique, sans être très-profonds, sont en général assez dégagés de tout esprit de système, — excepté lorsqu'il s'agit des stoïciens, — et ne dénotent aucune préoccupation exclusive. Malheureusement, cette indifférence spéculative, qui dans Sextus Empiricus est un puissant auxiliaire de la critique, n'aboutit le plus souvent chez Diogène qu'à un fade persiflage et à de froides épigrammes. Incapable de saisir la pensée fondamentale d'une doctrine, il s'égaré dans de stériles détails ; il est surtout mal à l'aise au milieu des questions métaphysiques, à l'intelligence desquelles les préoccupations antiscientifiques de l'épicurisme ne devaient pas l'avoir préparé ; en un mot il s'élève rarement au-dessus du niveau des grammairiens et des rhéteurs les plus vulgaires. Ce qui attire surtout son attention dans Platon, ce sont les classifications,

les définitions; il s'arrête longuement aux opinions des grammairiens sûr l'ordre et la division des dialogues; il va même jusqu'à indiquer les signes en usage dans les manuscrits et leur valeur; quant à la doctrine, elle est à peine esquissée. La vie d'Aristote se réduit à peu près aux détails biographiques et à un catalogue d'ouvrages. Il est plus prolix à l'égard des stoïciens; mais là encore il ne s'attache qu'à la partie extérieure, à la charpente du système; il ne nous fait grâce d'aucun des sophismes qui avaient cours dans le Portique; on le suit à grand-peine à travers les divisions sans nombre dans lesquelles se complait le génie subtil de Cléanthe et de Chrysippe; mais il faut renoncer à trouver chez lui une exposition seulement suffisante de cette grande doctrine morale qui a fait la gloire du stoïcisme. En revanche, les facéties triviales d'Aristippe, de Diogène de Sinope, se présentent en foule sous sa plume et remplissent des livres entiers; on trouve le testament d'un philosophe, ou son épitaphe, là où l'on aimerait à rencontrer quelques détails sur la pensée à laquelle il a attaché son nom. Ce n'est pas que toutes ces raretés soient absolument sans valeur; on désirerait seulement que le choix en fût plus judicieux, et qu'une érudition confuse n'étouffât pas la critique sous les matériaux qu'elle entasse au hasard.

Aucun auteur n'a légué à la critique future plus de

problèmes à résoudre que Diogène : impuissant à démêler le vrai au milieu des témoignages contradictoires, il reçoit de toute main, entasse sur un même fait quatre ou cinq versions différentes et abandonne à ses lecteurs le soin de couper le nœud qu'il ne sait pas délier. Cette absence de critique a du moins un avantage : elle laisse subsister la question tout entière au lieu de couper court par une solution hasardée aux recherches ultérieures.

Les autres défauts de l'ouvrage sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister : on a mille fois signalé le défaut de proportion entre les diverses parties de son livre ; la crédulité avec laquelle il a accueilli les fables les plus ridicules. Les catalogues qui se trouvent à la suite des Vies d'Aristote, de Théophraste, de Zénon, de Chrysippe, etc., portent la trace d'une excessive négligence ; le même ouvrage y est indiqué à plusieurs reprises et sous deux ou trois titres différents ; un chapitre devient un livre ; chaque livre devient un ouvrage distinct ; il est évident que Diogène a compilé d'autres catalogues, et qu'il ne s'est pas donné la peine de les mettre d'accord. Les lettres qu'il attribue à Solon, à Périandre et à la plupart des sages, n'ont pas même le mérite de la vraisemblance. Pour tout dire, en un mot, Diogène n'a de valeur pour nous que quand il s'abrite derrière ses autorités et cite au lieu de juger. L'étendue et l'importance de quelques-unes de ces ci-

tations suffiraient pour le faire absoudre ; les lettres et les maximes d'Épicure sont un véritable trésor ; elles portent, à ne pas s'y méprendre, le cachet du maître. J'ai comparé soigneusement cette partie du dixième livre avec les citations conservées par d'autres historiens, et surtout avec les fragments de la *Physique* d'Épicure, et je me suis convaincu que l'authenticité de ces opuscules ne saurait être contestée : l'embarras et le peu de précision du style, le vague des doctrines physiques et astronomiques répondent parfaitement à ce que nous savons d'ailleurs du système d'Épicure et de la rapidité avec laquelle il composait ses ouvrages.

Diogène de Laërte avait composé un autre ouvrage qui devait être en circulation à l'époque où il publia les *Vies* ; car il y renvoie à chaque instant. C'était un recueil d'épigrammes en vers de toute mesure *πάμμετρον* ; ce recueil est perdu, et ce qui nous en reste n'autorise pas de bien vifs regrets. J'ai cependant remarqué dans quelques-unes de ces épigrammes une tendance morale, assez surprenante chez un épicurien : le suicide, par exemple, est presque partout sévèrement condamné ; il dit dans la vie d'Anaxagore : « Anaxagore s'arracha la vie, par une faiblesse peu digne d'un philosophe. » Le même jugement se trouve exprimé dans les épigrammes sur Ménédème et Speusippe :

« Je sais ton sort, ô Ménédème ; je sais que tu as

volontairement quitté la vie, en refusant tout aliment durant sept jours. C'était du patriotisme, ce n'était pas du courage ; tu as cédé à une faiblesse indigne d'un homme. »

« Si je n'e savais comment mourut Speusippe, jamais je n'aurais pu le croire : non, il n'était point du sang de Platon, car il n'aurait pas eu la pusillanimité de se donner la mort pour une cause si légère. »

Une seule fois Diogène se donne lui-même un démenti sur ce point, distraction fort excusable, du reste, chez un rhéteur épicurien. Quelques phrases de ce genre ne suffisent pas cependant pour autoriser l'opinion de ceux qui ont cru trouver un chrétien dans l'auteur des *Vies* ; son épicurisme s'accorde mal avec les dogmes du christianisme. Les quelques expressions empruntées aux habitudes du langage chrétien, que l'on rencontre dans son ouvrage, comme *donner l'aumône*, ἐλεημοσύνην διδόναι, ne prouvent rien ; car à la fin du III<sup>e</sup> siècle beaucoup de locutions de ce genre avaient dû passer dans la langue vulgaire.

---



# DIOGÈNE DE LAERTE.

---

## LIVRE PREMIER.

### PRÉFACE.

Quelques auteurs prétendent que la philosophie a pris naissance chez les barbares : ainsi Aristote, dans le traité *de la Magie*, et Sotion, au vingt-troisième livre de la *Succession des Philosophes*, disent qu'elle fut cultivée chez les Perses par les mages, chez les Babyloniens ou les Assyriens par les chaldéens, dans l'Inde par les gymnosophistes, chez les Celtes et les Gaulois par ceux qu'on appelait druides et semnothées. Ils s'appuient encore sur ce qu'Ochus était de Phénicie, Zamolxis de Thrace, et Atlas de Libye. Les Égyptiens assurent de leur côté que Vulcain, fils de Nilus, institua la philosophie, dont les représentants sont les prêtres et les prophètes. De Vulcain à Alexandre de Macédoine ils comptent quarante-huit mille huit cent soixante-trois ans, période pendant laquelle il y eut, disent-ils, trois cent soixante-treize éclipses de soleil et huit cent trente-deux de lune. Quant aux mages, Hermodore le platonicien prétend, dans le traité *des Sciences*, que le premier d'entre eux, le Perse Zoroastre, est antérieur de cinq mille ans à la prise de Troie. Xanthus de Lydie dit au con-

traire que de Zoroastre à l'expédition de Xerxès en Grèce il s'est écoulé six cents ans, et qu'après cette époque, plusieurs familles de mages, les Ostances, les Astrampsyches, les Gobryes et les Patazes, se sont encore succédé jusqu'à la destruction de l'empire des Perses par Alexandre.

Mais ces auteurs se trompent lorsqu'ils attribuent aux barbares les travaux qui ont illustré la Grèce ; car c'est elle qui a produit non-seulement la philosophie mais même le genre humain. Athènes a donné le jour à Musée, Thèbes à Linus.

Musée était, dit-on, fils d'Eumolpe ; il a le premier composé une théogonie et un poème sur la sphère. Il enseignait que tout vient d'un principe unique et y retourne. On dit qu'il mourut à Phalère et que sur son tombeau fut gravée cette épitaphe :

Le fils chéri d'Eumolpe repose ici dans les champs de Phalère.  
Ce tombeau couvre la cendre de Musée.

C'est du père de Musée que les Eumolpides d'Athènes ont pris leur nom.

Quant à Linus, qu'on dit fils de Mercure et de la muse Uranie, il avait composé un poème sur l'origine du monde, les révolutions du soleil et de la lune, la génération des animaux et des fruits ; ce poème commençait ainsi :

Il fut un temps où tout était confondu.

Anaxagore, lui empruntant cette pensée, dit que « toutes choses étaient confondues à l'origine ; que l'intelligence survint et les mit en ordre. » Linus mourut, dit-on, en Eubée, percé par un trait d'Apollon. Voici son épitaphe :

Ici la terre a reçu le corps de Linus de Thèbes,  
Fils de la muse Uranie à la brillante couronne.

Concluons donc que la philosophie a pris naissance chez les Grecs, comme le prouve d'ailleurs son nom, qui exclut toute idée d'origine étrangère.

Ceux qui en attribuent l'invention aux barbares mettent aussi en avant Orphée de Thrace, philosophe véritable selon eux, et l'un des plus anciens. Mais faut-il appeler philosophe un homme qui a débité de pareilles sottises sur le compte des dieux ? Pour moi, je ne sais quel nom donner à celui qui attribue aux dieux toute les faiblesses humaines, même ces honteuses prostitutions qui souillent l'organe de la parole, et dont on ne trouve que peu d'exemples parmi les hommes. L'opinion commune est qu'il mourut déchiré par des femmes ; mais son épitaphe, qui est à Dium, en Macédoine, porte qu'il fut frappé de la foudre :

Le chantre à la lyre d'or, Orphée de Thrace, a été enseveli  
ici par les muses ;  
Le roi d'en haut, Jupiter, l'a frappé de ses traits enflammés.

Ceux qui vont chercher l'origine de la philosophie chez les barbares, indiquent aussi les particularités de leurs doctrines. Ainsi ils disent que les gymnosophistes et les druides s'énonçaient en termes énigmatiques et sententieux, qu'ils recommandaient d'honorer les dieux, de s'abstenir du mal et de s'exercer au courage. On trouve aussi dans le douzième livre de Clitarque que les gymnosophistes professaient le mépris de la mort. Les chaldéens étaient livrés à l'étude de l'astronomie et à la divination. Les mages vauaient au culte des dieux, aux sacrifices et aux

prières , prétendant que la divinité ne voulait être invoquée que par eux. Ils traitaient de la substance et de la génération des dieux , au nombre desquels ils mettaient le feu , la terre et l'eau. Ils proscrivaient les représentations sensibles et par-dessus tout la croyance à des dieux mâles et femelles : ils raisonnaient sur la justice et regardaient comme une impiété de brûler les morts , comme une chose licite d'épouser sa mère ou sa fille , ainsi que le rapporte Sotion , au vingt-troisième livre. Ils s'occupaient aussi de divinations et de prédictions , prétendant que les dieux eux-mêmes se manifestaient à eux. Ils disaient que des objets s'exhalent et émanent certaines images , que l'air en est rempli , mais qu'elles ne peuvent être vues que par ceux dont la vue est assez perçante. La parure , les ornements d'or étaient proscrits par eux ; ils se vêtaient de blanc , n'avaient pour lit que la terre , pour nourriture que des légumes , un peu de fromage et de pain , pour bâton qu'un roseau dont ils se servaient , dit-on , pour porter leur fromage à la bouche et le manger. Aristote dit , dans le traité *de la Magie* , qu'ils ne connaissaient point cette espèce de magie qui a recours aux prestiges ; Dinon affirme la même chose au cinquième livre des *Histoires* ; il dit aussi que le mot *Zoroastre* signifie littéralement *qui sacrifie aux astres*. La même opinion se trouve dans Hermodore. Aristote assure encore , au premier livre de la *Philosophie* , que les mages sont plus anciens que les Égyptiens , qu'ils admettaient deux principes , le bon et le mauvais , et qu'ils appelaient l'un Jupiter et Ormasde , l'autre Pluton et Ariman. C'est aussi ce que dit Hermippe , au premier livre des *Mages* , ainsi qu'Eudoxe dans le *Tour du Monde* et Théopompe au huitième livre des *Philippiques*. Ce dernier ajoute

que dans la doctrine des mages les hommes ressuscitent, qu'ils sont alors immortels et que l'univers se conserve grâce à leurs prières. Eudème de Rhodes rapporte la même chose, et Hécatée dit qu'ils croient les dieux engendrés. Cléarque de Soles prétend, dans le traité *de l'Éducation*, que les gymnosophistes descendent des mages. Quelques auteurs pensent que les juifs tirent aussi d'eux leur origine. Au reste, ceux qui ont écrit l'histoire des mages, critiquent Hérodote pour avoir avancé que Xerxès lança des traits contre le soleil et voulut enchaîner la mer ; ils se fondent sur ce que le soleil et la mer étaient considérés comme des dieux par les mages ; ils trouvent tout naturel au contraire que Xerxès ait brisé les statues.

Voici maintenant les idées philosophiques des Égyptiens touchant les dieux et la justice : ils enseignaient que la matière est le principe des choses ; que d'elle ont été tirés les quatre éléments, et que les animaux en sont formés ; que le soleil et la lune sont des dieux ; ils donnaient au soleil le nom d'Osiris, à la lune celui d'Isis, et les représentaient symboliquement sous la forme d'un escarbot, d'un dragon, d'un épervier et d'autres animaux, ainsi que le rapportent Manethon, dans l'*Abrégé des Phénomènes naturels*, et Hécatée au premier livre de la *Philosophie égyptienne*. Ils disaient que c'était faute de connaître la forme véritable des dieux qu'ils avaient recours à des représentations sensibles et élevaient des temples ; que le monde a commencé et doit finir ; qu'il est sphérique ; que les astres sont des masses ignées dont la bienfaisante influence produit toutes choses sur la terre ; que la lune s'éclipse lorsqu'elle pénètre dans l'ombre de la terre ; que l'âme persiste après la mort et passe dans d'autres corps ; que la pluie provient d'une transfor-

..

mation de l'air. Ils expliquaient également par des raisons physiques les phénomènes analogues, au dire d'Hécatée et d'Aristagoras. Ils avaient aussi établi des règles de justice dont ils rapportaient l'institution à Hermès. Les animaux utiles étaient mis par eux au rang des dieux ; enfin ils prétendaient être les inventeurs de la géométrie, de l'astronomie et de l'arithmétique.

Voilà pour ce qui regarde l'origine de la philosophie.

Pythagore est le premier qui ait donné à cette science le nom de philosophie. Héraclide rapporte, dans la dissertation *sur la Léthargique*, qu'il se qualifia lui-même philosophe dans un entretien qu'il eut à Sicyone avec Léonte, tyran des Sicyoniens ou Phliasiens. « Aucun homme n'est vraiment sage, disait-il, les dieux seuls ont ce privilège. » Avant lui, la philosophie s'appelait sagesse et on donnait le nom de sage à celui qui en faisait profession, c'est-à-dire, qui était arrivé à la plus haute perfection de l'âme. Le mot philosophie au contraire désigne seulement l'amour et la recherche de la sagesse. Les sages étaient aussi appelés *sophistes* ; mais ce nom ne leur était pas exclusivement réservé ; il s'appliquait aussi aux poètes ; ainsi Cratinus célébrant Homère et Hésiode dans l'*Archiloque*, les appelle sophistes.

Les sages sont Thalès, Solon, Périandre, Cléobule, Chilon, Bias, Pittacus. On range aussi parmi les sages le Scythe Anacharsis, Myson de Chénée, Phérécyde de Syros et Épiménide de Crète. Quelques-uns même accordent ce titre au tyran Pisistrate.

La philosophie comprend deux branches principales, dont l'une a pour chef Anaximandre, disciple de Thalès, et l'autre Pythagore, disciple de Phéré-

cyde. La première a reçu le nom d'école ionienne, parce que Thalès, maître d'Anaximandre, était Ionien ; il était de Milet. L'autre a été appelée italique, parce que Pythagore, chef de cette école, avait passé la plus grande partie de sa vie en Italie.

L'école ionienne vient aboutir à Clitomaque, à Chrysippe et à Théophraste ; l'école italique à Épicure. En effet, à Thalès succède Anaximandre ; viennent ensuite Anaximène, Anaxagore, Archélaüs, Socrate, fondateur de la philosophie morale, puis les disciples de Socrate et en particulier Platon, chef de l'ancienne Académie ; ensuite Speusippe et Xénocrate, Polémon, Crantor et Cratès, Arcésilas, chef de la moyenne Académie ; à ce dernier succède Lacyde qui commence l'Académie nouvelle, puis Carnéade, et en dernier lieu Clitomaque en qui finit l'une des branches de l'école ionienne. Voici l'ordre de succession dans les deux autres branches, celles qui aboutissent à Chrysippe et à Théophraste : d'une part, Socrate, Antisthène, Diogène le cynique, Cratès de Thèbes, Zénon de Citium, Cléanthe, Chrysippe ; de l'autre, Platon, Aristote, Théophraste. Ainsi finit la philosophie ionienne. Dans l'école italique, Pythagore a pour successeurs : Télauge son fils, Xénophane, Parménide, Zénon d'Élée, Leucippe, Démocrite, une foule d'autres, et nommément Nausiphane et Nausicyde, enfin Épicure.

Parmi les philosophes, les uns sont dogmatiques, les autres sceptiques<sup>1</sup>. Les dogmatiques enseignent

<sup>1</sup> Sextus Empiricus (*Hypoth. Pyrrh.*, I, 2) subdivise avec raison cette dernière classe en deux autres : ceux qui prétendent que la vérité ne peut être découverte, et ceux qui affirment seulement que l'homme ne la possède pas encore, sans désespérer de la trouver un jour.

que la vérité est accessible à l'homme ; les sceptiques suspendent leur jugement et prétendent qu'elle ne peut être découverte.

Beaucoup de philosophes ont laissé des ouvrages. D'autres n'ont absolument rien écrit ; tels sont, au dire de quelques auteurs, Socrate, Stilpon, Philippe, Ménédème, Pyrrhon, Théodore, Carnéade, Bryson. On range aussi quelquefois dans la même classe Pythagore et Ariston de Chio qui n'a laissé que quelques lettres. Ceux qui n'ont composé qu'un seul ouvrage sont : Mélissus, Parménide, Anaxagore. Zénon a beaucoup écrit, Xénophane davantage, Démocrite encore plus ; ils furent surpassés à cet égard par Aristote, qui lui-même le cède à Épicure, et celui-ci à Chrysippe.

Les philosophes ont reçu différents noms, empruntés soit aux villes qu'ils habitaient, comme les éléens, les mégariques, les érétriens, les cyrénaïques ; soit au lieu de leurs réunions : les académiciens, les stoïciens ; soit encore à un fait accidentel, comme les péripatéticiens. Quelquefois le surnom est un terme de mépris, comme celui de cynique. Tantôt il exprime le caractère de la doctrine : par exemple, les eudémoniques ; tantôt d'orgueilleuses prétentions, ainsi les philalèthes<sup>1</sup>, les éclectiques, les analogistes. Quelques-uns ont emprunté le nom du maître, comme les socratiques, les épicuriens et d'autres encore. On appelle physiciens ceux qui se renferment dans l'étude de la nature ; moralistes, ceux qui s'occupent des mœurs ; dialecticiens, ceux qui s'exercent aux subtilités du raisonnement.

La philosophie a trois parties : physique, morale,

<sup>1</sup> Amis de la vérité.

dialectique. La physique a pour objet le monde et ses phénomènes; la morale traite de la conduite de la vie et de tout ce qui concerne l'homme; la dialectique expose les principes et les raisons des deux partis. La physique régna seule jusqu'à Archélaüs; Socrate a, comme nous l'avons dit, fondé la morale, et Zénon d'Élée la dialectique. La philosophie morale a produit dix écoles: académique, cyrénaïque, éléaïque, mégarique, cynique, érétiaïque, dialectique, péripatéticienne, stoïcienne, épicurienne. Elles eurent pour chefs: Académie ancienne, Platon; moyenne, Arcésilas; nouvelle, Lacyde; École cyrénaïque, Aristippe de Cyrène; éléaïque, Phédon d'Élis; mégarique, Euclide de Mégare; cynique, Antisthène d'Athènes; érétiaïque, Ménédème d'Érétie; dialectique, Clitomaque de Carthage; péripatéticienne, Aristote de Stagire; stoïcienne, Zénon de Citium. L'école épicurienne a pris le nom de son fondateur Épicure.

Hippobotus, dans le traité *des Sectes*, compte neuf sectes ou écoles qu'il range dans l'ordre suivant: école mégarique, érétiaïque, cyrénaïque; école d'Épicure, d'Annicéris, de Théodore, de Zénon ou stoïcienne; académie ancienne, péripatétisme. Il ne mentionne ni l'école cynique, ni celle d'Élis, ni l'école dialectique. Quant à la philosophie pyrrhonienne, la plupart la laissent de côté à cause de l'indétermination de ses principes. Quelques-uns cependant disent que sous certains rapports c'est une école, et sous d'autres, non. C'est une école, disent-ils, si pour constituer une école il suffit de simples raisonnements, appropriés bien ou mal aux phénomènes; en ce sens, on peut l'appeler école sceptique; mais s'il faut au contraire des dogmes positifs et fortement en-

chainés, ce n'est plus une école, car elle n'a pas de dogmes.

Voilà ce que nous avons à dire sur les commencements et les parties de la philosophie, sur les diverses écoles et la succession des doctrines.

Dans ces derniers temps <sup>1</sup>, Potamon d'Alexandrie a fondé une nouvelle école qu'il appelle éclectique; sa méthode consiste à choisir dans toutes les autres doctrines ce qui lui paraît juste et raisonnable. Il admet, comme il le dit lui-même dans ses *Principes*, que la vérité a pour critérium, d'une part, la faculté qui juge, c'est-à-dire la faculté régulatrice; de l'autre, ce qui est la base du jugement, à savoir une représentation exacte de l'objet. Les principes de toutes choses sont, selon lui : la matière, l'agent, l'acte <sup>2</sup> et le lieu; c'est-à-dire ce dont et ce pourquoi les choses sont faites, comment et où elles sont. Il dit aussi que le but unique de tous nos efforts doit être une vie ornée de toutes les perfections, sans excepter les biens du corps, ceux du moins que comporte la nature, et les biens extérieurs.

Passons maintenant à l'histoire des philosophes, à commencer par Thalès.

<sup>1</sup> C'est-à-dire vers le commencement du troisième siècle de notre ère. Voyez l'Introduction.

<sup>2</sup> Ποίησις. Ce mot ne peut être pris ici que dans un sens passif; il exprime l'effet par opposition à la cause ou à l'agent; c'est à peu près ce qu'Aristote appelle « la réalisation de la forme dans la matière. »

## CHAPITRE PREMIER.

## THALÈS.

Hérodote, Duris et Démocrite rapportent que Thalès, fils d'Examius et de Clobuline, était de la famille des Thélides, l'une des plus illustres de Phénicie, et issue elle-même de Cadmus et d'Agénor, au dire de Platon. Le premier il reçut le nom de sage, sous l'archontat de Damasias à Athènes<sup>1</sup>. Ce fut aussi à la même époque, suivant Démétrius de Phalère dans la *Liste des Archontes*, que les sept sages furent ainsi nommés. D'après ces témoignages, Thalès aurait obtenu le droit de cité à Milet, lorsqu'il y arriva avec Nélée chassé de Phénicie. Mais l'opinion la plus accréditée est qu'il était originaire de Milet, et d'une illustre famille. Après s'être consacré d'abord aux affaires publiques, il se livra à l'étude de la nature, mais ne laissa aucun ouvrage, selon quelques auteurs; car l'*Astronomie nautique* qui porte son nom est, dit-on, de Phocus de Samos. Callimaque lui attribue la découverte de la petite Ourse et s'exprime ainsi dans les *Iambes* :

C'est lui, dit-on, qui reconnut la constellation du Chariot, Sur laquelle les Phéniciens règlent leur navigation.

Quelques auteurs soutiennent qu'il a écrit, mais seulement sur deux points particuliers, le solstice et l'équinoxe, jugeant tout le reste impossible à expliquer<sup>2</sup>. D'autres, et parmi eux Eudème, dans l'*His-*

<sup>1</sup> L'archontat de Damasias tombe l'an 586 avant J.-C.

<sup>2</sup> Je lis avec Casaubon et Scaliger : Τὰ ἄλλ' ἀκατάληπτα.

*toire de l'Astronomie*, rapportent que le premier il se livra à l'observation des astres, qu'il prédit les éclipses de soleil et l'époque des solstices, découvertes qui lui valurent les éloges de Xénophane et d'Hérodote. La même chose est attestée par Héraclite et Démocrite. On a aussi prétendu qu'il avait le premier proclamé l'immortalité de l'âme; le poète Chœrilus, entre autres, est de cette opinion. Le premier il signala la marche du soleil entre les tropiques, et enseigna que la lune est sept cent vingt fois moins grande que le soleil; le premier aussi il appela *trigésime* le dernier jour du mois; enfin on lui doit, dit-on, les premières spéculations sur la nature.

Aristote et Hippias disent qu'il attribuait une âme même aux êtres inanimés, se fondant sur les phénomènes observés dans l'ambre et dans l'aimant. Pamphila raconte, de son côté, qu'il avait appris la géométrie des Égyptiens; que le premier il inscrivit dans le cercle un triangle rectangle, et qu'il immola un bœuf à cette occasion. — Apollodore le calculateur et quelques autres mettent cela sur le compte de Pythagore. — Thalès étendit les découvertes que Callimaque, dans les *Iambes*, attribue à Euphorbe de Phrygie, celles relatives aux propriétés du triangle scalène et en général à la théorie des lignes. Il paraît aussi avoir porté une grande sagacité dans les affaires publiques; car Crésus ayant sollicité l'alliance des Milésiens, il empêcha qu'elle ne fût conclue, ce qui sauva la ville lors du triomphe de Cyrus. Héraclide raconte, d'après Clytus, qu'il menait une vie solitaire et retirée. Quelques auteurs prétendent qu'il fut marié et eut un fils nommé Cibissus; d'autres assurent qu'il garda le célibat et adopta le fils de sa sœur.

On lui demandait un jour pourquoi il ne songeait

pas à avoir des enfants : « C'est, dit-il, que j'aime les enfants <sup>1</sup>. »

Sa mère le pressant de se marier, il répondit : « Il n'est pas temps encore. » Plus tard, lorsqu'il fut d'un âge mûr, comme elle renouvelait ses instances, il dit : « Il n'est plus temps. »

Hiéronymus de Rhodes rapporte, au second livre des *Mémoires divers*, que voulant montrer qu'il était facile de s'enrichir, il prit à ferme tous les pressoirs à huile, dans la prévision d'une excellente récolte, et en retira des sommes considérables.

L'eau était pour lui le principe de toutes choses ; il soutenait encore que le monde est vivant et rempli d'âmes. On dit aussi que ce fut lui qui détermina les saisons et partagea l'année en trois cent soixante-cinq jours. Il n'eût aucun maître, à l'exception des prêtres qu'il fréquenta en Égypte. Hiéronymus dit qu'il calcula la hauteur des pyramides, en prenant pour base leur ombre au moment où les ombres sont égales aux objets. Minyès le fait vivre dans la familiarité de Thrasybule, tyran de Milet.

On connaît l'histoire du trépied trouvé par des pêcheurs, et que les Milésiens offrirent aux sages : Des jeunes gens d'Ionie achetèrent, dit-on, un coup de filet à des pêcheurs de Milet ; un trépied ayant été tiré de l'eau, une contestation s'éleva, et les Milésiens ne pouvant accorder les parties, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. Le dieu répondit en ces termes :

Enfants de Milet, vous m'interrogez au sujet du trépied :  
Je l'adjuge au plus sage.

En conséquence, on le donna à Thalès, qui le trans-

<sup>1</sup> On sait assez ce que les anciens entendaient par aimer les enfants.

mit à un autre et celui-ci à un troisième; enfin Solon le reçut et l'envoya à Delphes, en disant que le premier des sages c'était le dieu. Callimaque, dans les *Iambes*, donne une version différente empruntée à Léandre de Milet. Il dit qu'un certain Bathyclès d'Arcadie laissa en mourant un vase qu'il léguait au plus sage. Thalès le reçut et en fit don à un autre; puis le vase lui étant revenu, après avoir passé de main en main, il l'envoya au temple d'Apollon Didyméen<sup>1</sup>, avec cette inscription, suivant Callimaque :

Deux fois Thalès me reçut pour prix; il me consacre au dieu qui règne sur le peuple de Nélée.

Voici l'inscription en prose : « Thalès de Milet, fils d'Examius, consacre à Apollon Didyméen le prix que deux fois il reçut des Grecs. » Celui qui avait porté le vase de l'un à l'autre était le fils de Bathyclès, appelé Thyriou, au dire d'Éleusis, dans l'*Achille*, et d'Alexandre de Mynde, dans le neuvième livre des *Traditions*. Eudoxe de Cnide et Évanthe de Milet racontent, de leur côté, que Crésus avait confié à un de ses amis une coupe d'or pour la donner au plus sage des Grecs. Il l'offrit à Thalès; puis la coupe, passant de main en main, arriva à Chilon qui fit demander à Delphes quel homme était plus sage que lui. L'oracle désigna Myson, dont nous parlerons plus tard. — C'est ce même Myson qu'Eudoxe substitue à Cléobule, et Platon à Périandre, dans la liste des sages. — Voici la réponse du dieu :

Je déclare que Myson, de Clénée sur l'Œta,  
L'emporte sur toi par la sublimité du génie.

C'était Anacharsis qui consultait l'oracle. Dédacus

<sup>1</sup> A Milet.

le platonicien et Cléarque disent que Crésus envoya la coupe à Pittacus et qu'elle circula ensuite de l'un à l'autre. Andron assure, d'un autre côté, dans *le Trépied*, que les Argiens proposèrent au plus sage des Grecs un trépied, prix de la vertu, qu'Aristodème de Sparte en fut jugé digne et qu'il le passa à Chilon.

Aristodème est cité par Alcée dans ces vers :

C'est, dit-on, de la bouche d'Aristodème  
Que Sparte entendit autrefois cette maxime d'un grand sens :  
« L'argent, c'est l'homme; jamais pauvre  
Ne fut ni vertueux ni honoré. »

Suivant un autre récit, un vaisseau chargé, que Périandre envoyait à Thrasybule, tyran de Milet, vint échouer sur les rivages de l'île de Cos, et c'est là que plus tard des pêcheurs trouvèrent le trépied. D'après Phanodicus, il aurait été trouvé sur les côtes de l'Attique, transporté à Athènes et donné à Bias par un décret du peuple. — Nous dirons, dans la vie de Bias, la raison de cet honneur. — Voici encore une autre version : Le trépied était l'œuvre de Vulcain qui le donna à Pelops, à l'occasion de ses noces. Il appartient ensuite à Ménélas, et Paris l'enleva avec Hélène; mais celle-ci, prétextant qu'il serait un sujet de querelle, le jeta à la mer non loin de Cos. Plus tard, des habitants de Lébédos achetèrent en cet endroit un coup de filet, et les pêcheurs amenèrent le trépied; une dispute s'éleva et on se rendit à Cos : les Lébédiens ne pouvant obtenir raison, s'adressèrent aux Milésiens leurs métropolitains, et ceux-ci, après une ambassade inutile, déclarèrent la guerre aux habitants de Cos. Beaucoup de monde avait déjà péri de part et d'autre, lorsque enfin intervint un oracle qui ordonnait de donner le trépied au plus sage.

Thalès, désigné par les deux partis, le donna lui-même à un autre, et après qu'il lui fut revenu, il l'offrit à Apollon Didyméen.

La réponse de l'oracle aux habitants de Cos était ainsi conçue :

Il n'y aura pas de terme à la guerre que se font les habitants de Mérope et les Ioniens, avant que le trépied d'or que Vulcain a jeté dans les flots ne sorte de votre ville, donné par vous à celui qui connaît le présent, l'avenir et le passé.

A ceux de Milet :

Enfants de Milet, vous interrogez Phœbus au sujet du trépied....

Le reste comme plus haut. En voilà assez sur ce sujet.

Hermippe, dans les *Vies*, attribue à Thalès ces paroles que d'autres mettent dans la bouche de Socrate : « Je remercie la fortune de trois choses : d'être membre de l'espèce humaine plutôt que bête ; d'être homme plutôt que femme ; d'être Grec et non barbare. »

On raconte qu'étant sorti de chez lui, sous la conduite d'une vieille femme, pour observer les astres, il tomba dans une fosse, et que comme il se fâchait, la vieille lui dit : « O Thalès, tu ne vois pas ce qui est à tes pieds et tu veux connaître ce qui se passe dans le ciel ! » Timon parle aussi de son amour pour l'astronomie et le loue en ces termes dans les *Silles* :

Tel fut aussi Thalès, sage parmi les sages, illustre astronome.

Lobon d'Argos compte environ deux cents vers de sa composition, et dit qu'on grava ceux-ci au-dessous de sa statue :

Thalès, enfant de l'Ionie, le plus savant des astronomes.  
Milet l'a donné au monde.

Il cite comme de lui les vers suivants qui faisaient partie des chants gnomiques :

Beaucoup de paroles ne sont pas une marque d'esprit.  
Êtes-vous sage? attachez-vous à une seule chose,  
A un objet unique, mais important;  
Par là, vous mettrez un terme à l'intarissable caquetage des bavards.

On lui attribue les maximes suivantes : « Dieu est le plus ancien des êtres, car il est par lui-même; — le monde est ce qu'il y a de plus beau, étant l'œuvre de Dieu; — l'espace est ce qu'il y a de plus grand : il embrasse tout; — l'esprit ce qu'il y a de plus rapide : il se répand à travers toutes choses; — la nécessité ce qu'il y a de plus puissant : elle triomphe de tout; — le temps ce qu'il y a de plus sage : il fait tout découvrir. »

Il disait encore qu'il n'y a aucune différence entre la vie et la mort : « Qui t'empêche donc de mourir? lui dit-on. — C'est, reprit-il, qu'il n'y a aucune différence. »

On lui demandait lequel avait précédé, du jour ou de la nuit : « La nuit, dit-il, a précédé d'un jour. »

Interrogé si les mauvaises actions échappaient à la connaissance des dieux, il répondit : « Pas même les pensées. »

Une autre fois, un adultère lui ayant demandé s'il pouvait jurer n'avoir pas commis d'adultère, il lui dit : « Le parjure n'est pas pire que l'adultère. »  
« Quelle est, lui disait-on, la chose la plus difficile? — Se connaître soi-même, reprit-il. — La plus aisée? — Donner des conseils. — La plus agréable? — Réus-

sir. — Qu'est-ce que Dieu? — Ce qui n'a ni commencement ni fin. — Qu'avez-vous vu de plus extraordinaire? — Un tyran arrivé à la vieillesse. — Quelle est la plus douce consolation du malheur? — La vue d'un ennemi plus malheureux encore. — Quel est le meilleur moyen de mener une vie pure et vertueuse? — Éviter ce qu'on blâme dans les autres. — Quel est l'homme heureux? — Celui dont le corps est sain, l'esprit cultivé, la fortune suffisante. »

Il disait encore qu'il faut penser à ses amis, présents ou absents; qu'on ne doit point farder son visage et que la véritable beauté est celle de l'âme. « Gardez-vous, disait-il, de vous enrichir par des moyens honteux. — Que jamais on ne puisse vous reprocher une parole malveillante envers vos amis. — Attendez-vous à être traité par vos enfants comme vous aurez traité vos parents. »

Il attribuait les débordements du Nil à ce que les vents étésiens, soufflant en sens contraire du courant, font remonter les eaux.

Apollodore, dans les *Chroniques*, le fait naître la première année de la trente-cinquième olympiade<sup>1</sup>. Il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, ou, suivant un autre témoignage, celui de Sosicrate, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. En effet, Sosicrate place sa mort dans la cinquante-huitième olympiade; il ajoute que Thalès était contemporain de Crésus, et qu'il avait offert de lui faire passer, sans pont, le fleuve Halys, en détournant son cours.

Il y a eu cinq autres Thalès, au dire de Démétrius de Magnésie, dans les *Homonymes*. Un mauvais rhéteur de Calatia; un peintre habile, de Sicyone; un

<sup>1</sup> 639 avant J.-C.

troisième, fort ancien, contemporain d'Hésiode, d'Homère et de Lycurgue ; un quatrième, cité par Duris dans le traité *de la Peinture* ; enfin un cinquième plus récent, mais fort obscur, mentionné par Denys dans les *Critiques*.

Thalès, le sage, contemplant un combat gymnique lorsqu'il succomba tout à coup à la chaleur, à la soif et à l'épuisement de la vieillesse. On mit cette inscription sur son tombeau :

Contemple ici le tombeau d'un homme au puissant génie, de  
Thalès!

Ce monument est peu de chose, mais sa gloire s'élève jus-  
qu'aux cieux.

J'ai moi-même composé sur lui les vers suivants, dans le premier livre des *Épigrammes* ou *Recueil de toute mesure* :

Le sage Thalès contemplant les jeux de la lutte, lorsque tu l'enlevas du milieu du stade, Jupiter, dieu de la lumière ! je te rends grâce de l'avoir rapproché des cieux ; car, vieux comme il était, il ne pouvait plus de la terre observer les astres.

C'est de lui qu'est la maxime : « Connais-toi toi-même, » maxime qu'Antisthène, dans la *Succession des philosophes*, attribue à Phémonoé, en accusant Chilon de se l'être appropriée.

Quant aux sept sages, sur lesquels j'ai cru utile de donner ici quelques notions générales, voici ce que j'ai pu recueillir : Damon de Cyrène, auteur d'une *Histoire des Philosophes*, les enveloppe tous, et les sages surtout, dans une même proscription. Anaximène dit que toutes les compositions des sages ne sont que poétiques. Dicéarque prétend que ce ne sont pas des sages ni des philosophes, mais bien des hommes de sens et des législateurs.

Archétimus de Syracuse a raconté leur conférence avec Cypsélus, conférence à laquelle il dit avoir assisté. Ephorus dit qu'ils se réunirent chez Crésus et que Thalès seul fit défaut. On prétend aussi qu'ils s'assemblèrent à Panionie<sup>1</sup>, à Corinthe et à Delphes.

A l'égard de leurs maximes, les sentiments sont partagés; souvent la même sentence est attribuée à plusieurs d'entre eux, par exemple celle qui est exprimée dans ces vers :

Le sage Chilon, de Lacédémone, a dit autrefois :  
« Rien de trop; le bien en tout, c'est la mesure. »

On n'est pas non plus d'accord sur le nombre des sages : Léandre substitue à Cléobule et à Myson, Léophrantus fils de Gorsuada, de Lébédos ou d'Éphèse, et Épiménide de Crète. Platon, dans le *Protagoras*, met Myson à la place de Périandre; Ephorus remplace Myson par Anacharsis; d'autres ajoutent Pythagore. Dicéarque en cite d'abord quatre sur lesquels il n'y a aucune contestation : Thalès, Bias, Pittacus, Solon; puis six autres, parmi lesquels on choisit pour compléter la liste; ce sont : Aristodème, Pamphilus, Chilon de Lacédémone, Cléobule, Anacharsis et Périandre. Quelques-uns ajoutent Acusilaüs d'Argos, fils de Caba ou Scabra. Hermippe, dans le livre des *Sages* en cite dix-sept parmi lesquels on choisit diversement les sept principaux; ce sont : Solon, Thalès, Pittacus, Bias, Chilon, Myson, Cléobule, Périandre, Anacharsis, Acusilaüs, Épiménide, Léophrantus, Phérécyde, Aristodème, Pythagore, Lasus d'Hermione, fils de Charmantidas, ou de Sisymbrius,

<sup>1</sup> Ville à peu de distance du promontoire de Mycale.

ou bien encore, suivant Aristoxène, de Chabrinus, enfin Anaxagore.

Hippobotus, dans la *Liste des Philosophes*, donne les noms suivants : Orphée, Linus, Solon, Périandre, Anacharsis, Cléobule, Myson, Thalès, Bias, Pittacus, Épicharme, Pythagore.

On attribue à Thalès les lettres qui suivent :

#### THALÈS A PHÉRÉCYDE.

J'apprends que tu te disposes à donner aux Grecs un traité des choses divines, ce que n'a encore fait aucun des Ioniens. Peut-être vaudrait-il mieux réserver pour l'intimité ce que tu écris, que de le confier, sans aucune chance d'utilité, au premier venu. Si donc tu l'as pour agréable, j'irai entendre de ta bouche même tes doctrines. J'ai fait avec Solon d'Athènes le voyage de Crète pour y étudier l'histoire du pays; nous avons été en Égypte consulter les prêtres et les astronomes; serions-nous assez dépourvus de sens pour ne pas nous rendre également auprès de toi? car Solon m'accompagnera si tu l'y autorises. Tu aimes à rester chez toi, et, peu empressé de voir des étrangers, tu passes rarement en Ionie; cela tient sans doute à ce que tes écrits t'absorbent entièrement. Quant à nous qui n'écrivons pas, nous parcourons et la Grèce et l'Asie.

#### THALÈS A SOLON.

Si tu quittes Athènes, tu trouveras, je crois, à Milet, un séjour des plus convenables. Cette ville est une colonie athénienne, et tu y seras en toute sûreté. Peut-être la tyrannie à laquelle Milet est soumise te déplaira-t-elle, car tu détestes les tyrans, quels qu'ils soient; mais notre amitié l'offrira une agréable compensation. Bias t'a aussi écrit de venir à Priène; si tu préfères le séjour de cette ville, j'irai moi-même m'y établir auprès de toi.

## CHAPITRE II.

## SOLON.

Solon, de Salamine, était fils d'Execestidas. Il débuta dans son administration en faisant voter la loi *Sisachthia*, qui portait affranchissement des personnes et des biens. Jusque-là, beaucoup de citoyens engageaient leur liberté pour emprunter, et étaient réduits par le besoin à la condition de mercenaires ; on lui devait à lui-même sept talents sur l'héritage de son père ; il en fit remise, et par là engagea les autres à agir de même. On voit aisément pourquoi cette loi fut appelée *Sisachthia*, ou loi de décharge. Il proposa ensuite d'autres lois, qu'il serait trop long de rapporter ici, et les fit graver sur des tables de bois.

Voici l'un des traits les plus remarquables de sa vie : Les Athéniens et les Mégariens se disputaient la possession de Salamine, sa patrie ; mais les Athéniens, plusieurs fois vaincus, avaient fini par rendre un décret portant peine de mort contre quiconque proposerait de reconquérir cette île. Alors Solon, simulant la folie, s'avança, une couronne sur la tête, au milieu de la place publique ; là, il fit lire par le héraut une pièce de vers dont le sujet était Salamine, et il excita un tel enthousiasme que les Athéniens reprirent les armes contre ceux de Mégare, et furent vainqueurs.

Les vers qui firent le plus d'impression sur le peuple sont ceux-ci :

Que ne suis-je né à Pholégandre<sup>1</sup>, ou à Sicine<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> L'une des Sporades.

<sup>2</sup> Île près de la Crète.

Plutôt qu'à Athènes! Que ne puis-je changer de patrie!  
Partout autour de moi j'entendrai ces mots injurieux :  
« Voici un de ces Athéniens qui ont abandonné Salamine. »

Et plus loin :

Allons à Salamine, allons reconquérir cette terre précieuse,  
et secouer le poids de notre honte.

Il persuada aussi aux Athéniens de conquérir la Chersonèse de Thrace. Quant à Salamine, pour que l'occupation parût fondée sur le droit, non moins que sur la force, il fit ouvrir quelques tombeaux et montra que les morts étaient tournés vers l'orient, conformément à la coutume athénienne; que les tombeaux eux-mêmes affectaient cette direction, et que les inscriptions indiquaient la tribu à laquelle le mort appartenait, usage également athénien. On dit aussi qu'à ce vers d'Homère dans l'énumération des vaisseaux :

Ajax amena douze vaisseaux à Salamine<sup>1</sup>,

il ajouta celui-ci :

Et il alla se joindre aux guerriers athéniens.

A partir de ce moment, le peuple lui accorda toute sa confiance, au point qu'on l'eût vu avec plaisir s'emparer de la tyrannie. Mais bien loin d'y consentir, il empêcha de tout son pouvoir, au dire de Sosicrate, l'usurpation de Pisistrate, son parent, dont il avait pénétré les ambitieux desseins. Un jour même il se présenta dans l'assemblée, armé de la lance et du bouclier, et dénonça les intrigues de Pisistrate. Il fit

<sup>1</sup> *Iliade*, II, 557.

plus : il déclara qu'il était prêt à combattre dans l'intérêt public. « Athéniens, dit-il, je suis ou plus sage ou plus courageux que vous ; plus sage que ceux qui ne voient pas les menées de Pisistrate, plus courageux que ceux qui les connaissent et que la crainte rend muets. » Mais l'assemblée, dévouée à Pisistrate, le traita d'insensé. Alors il s'écria :

Le temps n'est pas loin où mes concitoyens sauront quelle  
est ma folie ;  
Ils le sauront quand la vérité paraîtra au grand jour.

Voici les vers dans lesquels il prédisait la tyrannie de Pisistrate :

Tel un nuage vomit et la neige et la grêle,  
Telle la foudre s'élance du sein de l'éclair enflammé ;  
Tel aussi l'homme puissant couvre de ruine les cités,  
Et le peuple aveugle, soumis à un maître, tombe en un dur  
esclavage.

Lorsque Pisistrate se fut emparé du pouvoir, Solon refusa de se soumettre et déposa ses armes devant le tribunal des stratèges en s'écriant : « O ma patrie, j'ai mis à ton service et ma parole et mon bras ! » Il s'embarqua ensuite pour l'Égypte, d'où il passa en Chypre, et de là à la cour de Crésus. Ce prince lui ayant un jour demandé quel était l'homme le plus heureux, il répondit : « L'Athénien Tellus, Cléobis et Biton. » On connaît le reste de sa réponse. On raconte aussi que Crésus se montra à lui couvert des ornements les plus magnifiques et assis sur son trône, et qu'il lui demanda s'il avait jamais vu plus beau spectacle. « Oui, dit-il, j'ai vu des coqs, des faisans et des paons ; la nature les a ornés d'une parure mille fois plus belle. » En quittant la cour il passa en Silicie et y

fonda une ville qui, de son nom, fut appelée Solos. Il y établit quelques Athéniens qui, ayant peu à peu corrompu leur langage par leurs rapports avec les étrangers, donnèrent lieu à l'expression *faire des solécismes*. On les appelle Soléens, et Soliens les habitants de Solos en Chypre.

Solon, lorsqu'il apprit que l'usurpation de Pisistrate était consommée, écrivit aux Athéniens en ces termes :

Si vous expiez durement vos fautes, n'en accusez pas les dieux. C'est vous qui avez fortifié vos ennemis; vous leur avez donné des gardes, et ils en ont profité pour vous imposer un dur esclavage. Chacun de vous en particulier a la ruse du renard; mais s'agit-il de l'intérêt général? vous n'avez ni intelligence, ni pénétration. Vous regardez à la langue et aux belles paroles d'un homme, mais pour les actes, vous n'en tenez aucun compte.

Pisistrate de son côté, lorsqu'il eut appris le départ de Solon, lui adressa cette lettre :

#### PISISTRATE A SOLON.

Bien d'autres que moi, parmi les Grecs, se sont emparés de la souveraineté; et d'ailleurs je n'ai fait que rentrer dans mes droits, à titre de descendant de Codrus. J'ai repris un pouvoir que les Athéniens avaient juré de conserver à Codrus et à ses descendants, et qu'ils leur avaient ensuite retiré. Du reste, je ne manque en rien ni aux dieux, ni aux hommes. Je fais observer les lois que tu as données aux Athéniens, et elles le sont beaucoup mieux que sous le gouvernement populaire; car je ne tolère aucune injustice. Tyran, je n'ai d'autre privilège que celui du rang et de la dignité; je me contente du tribut que l'on payait autrefois aux rois; je ne demande à chacun des Athéniens que la dîme de son revenu, non pas pour moi, mais pour l'entretien des sacrifices publics, pour parer aux diverses dépenses de l'État et aux éventualités de la guerre. Quant à toi, je ne l'en veux point d'avoir dévoilé mes desseins; je sais qu'en

cela tu as obéi plutôt à l'amour du bien public qu'à un sentiment de haine personnelle ; d'ailleurs tu ignorais quelle serait mon administration. Si tu l'avais su , tu aurais vu sans déplaisir le succès de mon entreprise , et tu serais encore parmi nous. Reviens donc à Athènes ; je n'ai pas besoin de te jurer que Solon n'a rien à craindre de Pisistrate ; car tu sais que mes ennemis eux-mêmes n'ont eu qu'à s'applaudir de moi. Si tu veux être de mes amis , tu seras au premier rang , car je connais ta bonne foi et ta loyauté. Que si tu ne veux point habiter Athènes , tu es libre ; mais du moins ce n'est pas moi qui t'exile de ta patrie.

Telle est la lettre de Pisistrate.

Solon fixait à soixante-dix ans le terme de la vie humaine. Voici quelques-unes de ses lois les plus sages : *Si quelqu'un refuse de soutenir ses parents, qu'il soit déclaré infâme. Qu'il en soit de même de celui qui aura dissipé son patrimoine. Qu'il soit permis à chacun d'accuser l'homme oisif.* — Lysias dit , dans la harangue contre Nicias , que cette dernière loi fut établie par Dracon , et que Solon ne fit que la confirmer.—Il déclara exclu des charges publiques l'homme qui se prostituerait à un autre ; il modéra les récompenses assignées aux athlètes : pour les jeux olympiques , le prix fut réduit à cinq cents drachmes , à cent pour les jeux isthmiques ; les autres dans la même proportion. Il était absurde , disait-il , d'accorder à des athlètes des récompenses qui devraient être réservées à ceux qui mouraient dans les guerres , et consacrées à nourrir et élever leurs enfants aux frais du public. Ce fut là , du reste , ce qui produisit tant d'actions d'éclat , tant de guerriers illustres , tels que Polyzélus , Cynégire , Callimaque et tous les héros de Marathon , sans compter Harmodius , Aristogiton , Miltiade et mille autres. Quant aux athlètes , leur éducation est coûteuse , leurs victoires ruineuses ; en un mot , leurs

couronnes sont prises plutôt sur la patrie que sur les ennemis. Puis, une fois vieux, ils ne sont plus, selon l'expression d'Euripide,

Que de vieux manteaux dont il ne reste que la trame.

C'est pour ces motifs que Solon en faisait peu de cas. En législateur judicieux, il défendit que le tuteur habitât avec la mère de ses pupilles et que la tutelle fût confiée à celui qui devait hériter en cas de mort des mineurs. Il statua encore que le graveur ne pourrait garder l'empreinte d'un cachet qu'il aurait vendu; que celui qui aurait crevé l'œil à un borgne perdrait les deux yeux; que celui qui se serait emparé d'une chose trouvée serait puni de mort; que l'archonte surpris dans l'ivresse subirait la même peine. Il ordonna de chanter avec suite les poésies d'Homère, le second rhapsode devant toujours commencer où aurait fini le premier. Solon a donc plus fait pour Homère que Pisistrate, suivant la remarque de Diuchidas, au cinquième livre des *Mégariques*. Les vers que l'on chantait le plus fréquemment étaient ceux-ci :

Ceux qui gouvernaient Athènes<sup>1</sup>, etc.

C'est lui qui a surnommé le trentième jour du mois *jour de l'ancienne et nouvelle lune*; c'est aussi lui, suivant Apollodore, au second livre des *Législateurs*, qui a le premier autorisé les neuf archontes à opiner en commun. Une sédition s'étant élevée, il ne prit parti ni pour la ville, ni pour la campagne, ni pour la côte. Il disait que « les paroles sont l'image des actions; que le plus puissant est roi; que les lois ressemblent à des toiles d'araignées: si un insecte faible y tombe,

<sup>1</sup> *Iliade*, I, 546.

il est enveloppé; un plus fort les brise et s'échappe. — Le silence, disait-il encore, est le sceau du discours, le temps celui du silence. — Les favoris des tyrans ressemblent aux cailloux dont on se sert pour compter et dont la valeur varie selon la position qu'ils occupent; tantôt les tyrans donnent à leurs favoris honneurs et puissance, tantôt ils les abaissent. »

On lui demandait pourquoi il n'avait pas porté de loi contre les parricides: « C'est, dit-il, que j'ai cru ce crime impossible. » Quelqu'un lui ayant demandé quel était le meilleur moyen de mettre fin à l'injustice, il répondit: « C'est que ceux qu'elle n'atteint pas s'en indignent autant que ceux qui en sont victimes. »

+ « La richesse, disait-il encore, engendre la satiété, et la satiété l'orgueil. »

Ce fut lui qui apprit aux Athéniens à régler les jours sur le cours de la lune. Il interdit les tragédies de Thespis, comme n'étant que futilité et mensonges. Lorsque Pisistrate se fut blessé volontairement, Solon s'écria: « Voilà les enseignements du théâtre. »

Voici, d'après Apollodore, dans le traité des *Écoles philosophiques*, les conseils qu'il avait coutume de donner: « Ayez plus de confiance dans la probité que dans les serments. — Évitez le mensonge. — Appliquez-vous à des choses utiles. — Ne vous hâtez point de choisir vos amis, mais conservez ceux que vous vous êtes faits. — Avant de commander, apprenez à obéir. — Ne donnez pas le conseil le plus agréable, mais le plus utile. — Prenez la raison pour guide. — Évitez la société des méchants. — Honorez les dieux. — Respectez vos parents. »

On dit que Mimnerme ayant exprimé cette pensée :

Puissé-je, sans maladie et sans douleur,  
Terminer ma carrière à l'âge de soixante ans.

Solon le reprit ainsi :

Si tu veux suivre mes conseils, supprime cela.  
 Ne me sache pas mauvais gré de reprendre un homme tel que  
 toi,  
 Mais reviens sur la pensée et dis :  
 « Terminer ma carrière à quatre-vingts ans. »

Les vers suivants, qui font partie des chants gnomiques, sont de lui :

Observe avec soin les hommes :  
 Souvent ils cachent dans le cœur un trait acéré,  
 Et vous parlent avec un visage ouvert ;  
 Leur langage est double,  
 Leur âme remplie de ténébreuses pensées.

On sait qu'il écrivit des lois ; des harangues ; des exhortations à lui-même ; des élégies ; cinq mille vers sur Salamine et sur le gouvernement d'Athènes ; des iambes et des épodes. Au-dessous de sa statue on inscrivit ces vers :

Solon ! l'île qui a brisé la fureur aveugle des Mèdes,  
 Salamine, compte ce divin législateur au nombre de ses enfants.

Il florissait vers la quarante-sixième olympiade. Sosicrate dit qu'il fut archonte à Athènes la troisième année de cette même olympiade, et que c'est alors qu'il donna ses lois. Il mourut à Chypre à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir recommandé à ses amis de transporter son corps à Salamine, de le brûler et d'en répandre la cendre par tout le pays. Cratinus, faisant allusion à ce fait, lui prête ces paroles, dans le *Chiron* :

J'habite cette île, à ce qu'on rapporte ;  
 Mes cendres ont été répandues sur toute la ville d'Ajax.

Je lui ai aussi consacré une épigramme dans le livre cité plus haut, où j'ai célébré les morts illustres en vers de tout rythme, épigrammes et chants lyriques. La voici :

Les flammes ont dévoré le corps de Solon, à Chypre, sur  
une terre étrangère ;  
Mais Salamine a recueilli ses restes, et leur poussière engraisse  
les moissons.  
Un char rapide a emporté son âme vers les cieux ;  
Car il portait ses lois, fardeau léger.

On lui attribue cette sentence : « Rien de trop. »

Dioscoride raconte, dans les *Commentaires*, que Solon pleurant la mort de son fils, sur le nom duquel il ne nous est rien parvenu, quelqu'un lui dit : « Vos larmes sont inutiles. — C'est pour cela même que je pleure, répondit-il ; parce qu'elles sont inutiles. »

Voici des lettres qu'on lui attribue :

#### SOLON A PÉRIANDRE.

Tu m'écris que tu es environné de conspirateurs. Mais quand tu te débarrasserais de tous les ennemis connus, tu n'en serais pas plus avancé. Ceux-là même que tu ne soupçonnes pas conspireront contre toi, celui-ci parce qu'il craindra pour lui-même, cet autre parce que, te voyant assiégé de terreurs, il n'aura pour toi que du mépris. Enfin, ne fusses-tu pas suspect, il se trouverait encore une foule de gens qu'en conspirant contre toi croiraient bien mériter du pays. Le mieux est donc de renoncer à la tyrannie, pour bannir tout sujet de crainte. Si cependant tu ne peux te résoudre à l'abandonner, songe à te procurer des forces étrangères supérieures à celles du pays ; par ce moyen tu n'auras plus rien à craindre et tu ne seras obligé d'attenter à la vie de personne.

#### SOLON A ÉPIMÉNIDE.

Mes lois, par elles-mêmes, ne pouvaient être d'une grande utilité à Athènes, pas plus que les purifications auxquelles tu

as présidé. La religion et les législateurs ne peuvent à eux seuls rendre les cités heureuses ; mais telles sont les dispositions de ceux qui gouvernent la multitude, tels sont aussi les fruits de la religion et des lois. Gouvernent-ils bien ? elles sont utiles ; s'ils gouvernent mal, elles ne servent à rien. Mes lois n'ont point rendu mes concitoyens meilleurs, parce que les chefs ont perdu la république en permettant à Pisistrate d'arriver à la tyrannie. J'eus beau avertir, on ne me crut pas ; les Athéniens eurent plus de foi à ses discours flatteurs qu'à mes avertissements sincères. Alors, déposant mes armes devant le tribunal des stratéges, je dis que j'étais plus clairvoyant que ceux qui ne voyaient pas les desseins tyranniques de Pisistrate et plus courageux que ceux qui, les voyant, n'osaient pas les combattre. Mais eux, ils m'accusaient de folie. Je m'écriai alors : « O ma patrie, je suis prêt à te défendre de ma parole et de mon bras ; mais ils me traitent d'insensé ; je pars donc, je laisse le champ libre à Pisistrate, moi son seul ennemi. Quant à eux, qu'ils se fassent ses satellites si bon leur semble. »

Tu connais Pisistrate, ô mon ami ; tu sais avec quelle habileté il s'est emparé de la tyrannie : il commença par flatter le peuple ; ensuite il se fit volontairement une blessure, courut au tribunal des héliastes, en criant que c'étaient ses ennemis qui l'avaient traité ainsi, et demanda quatre cents jeunes gens pour sa garde. J'eus beau protester, il obtint tout ce qu'il voulut, et, entouré de ces satellites armés de massues, il renversa le gouvernement populaire. Le peuple, qui n'avait eu pour but que d'affranchir le pauvre de l'esclavage, passa lui-même sous le joug et devint l'esclave d'un seul, de Pisistrate.

#### SOLON A PISISTRATE.

Je te crois, lorsque tu assures que je n'ai rien à craindre de ta part. J'étais ton ami avant ton usurpation, et, maintenant encore, je ne suis pas plus ton ennemi que tout autre Athénien qui hait la tyrannie. Le gouvernement d'un seul vaut-il mieux pour Athènes que la démocratie ? c'est une question que chacun peut décider à son gré. J'avoue même que tu es le meilleur de tous les tyrans ; mais je ne juge pas à propos de retourner à Athènes. Si je le faisais, après avoir établi l'égalité et refusé pour mon compte la tyrannie que l'on m'offrait, on pourrait m'accuser d'approuver ta conduite.

SOLON A CRÉSUS.

Je te remercie de ta bienveillance à mon égard. Je te jure par Minerve que, si je ne voulais avant tout vivre dans un état libre, je préférerais le séjour de ton royaume à celui d'Athènes opprimée par la tyrannie de Pisistrate. Mais il me convient mieux de vivre là où règne une juste égalité. J'irai cependant auprès de toi pour y jouir quelque temps de ton hospitalité.

CHAPITRE III.

CHILON.

Chilon de Lacédémone, fils de Damagète, a laissé deux cents vers élégiaques. Il disait que la prévoyance de l'avenir, appuyée sur le raisonnement, est pour l'homme la vertu par excellence. Son frère s'affligeant de n'avoir pas été nommé éphore, comme lui, il lui dit : « Moi, je sais supporter l'injustice ; mais toi, tu ne le sais pas. » Il obtint cette dignité vers la cinquante-cinquième olympiade, Pamphila dit dans la cinquante-sixième, et elle ajoute d'après Sosicrate, qu'il est le premier à qui cette dignité ait été conférée, sous l'archontat d'Euthydème.

Ce fut aussi Chilon qui donna les éphores pour adjoints aux rois de Lacédémone, quoique Satyrus fasse remonter cette institution à Lycurgue. Hérodote raconte qu'ayant vu les chaudières bouillir sans feu pendant qu'Hippocrate<sup>1</sup> faisait un sacrifice, à Olympie, il lui conseilla de ne point se marier, ou, s'il l'était, de renvoyer sa femme et de désavouer ses enfants. On rapporte aussi qu'ayant demandé à Ésope ce que

<sup>1</sup> Père de Pisistrate.

faisait Jupiter, il en reçut cette réponse : « Il abaisse les grands et élève les petits. » On lui demandait à lui-même ce qui distingue l'homme instruit de l'ignorant : « Les bonnes espérances, » dit-il. A cette question : Quelles sont les choses les plus difficiles ? il répondit : « Taire un secret, bien employer son temps, supporter une injustice. »

On lui doit encore ces préceptes : « Retenez votre langue, surtout dans un festin. — Ne parlez mal de personne, si vous ne voulez entendre, à votre tour, des choses désobligeantes. — Point de menaces ; cela ne convient qu'aux femmes. — Que le malheur d'un ami vous trouve plus empressé que sa bonne fortune. — Faites un mariage assorti. — Ne dites pas de mal des morts. — Respectez la vieillesse. — Veillez sur vous-même. — Plutôt une perte qu'un gain honteux : l'un n'afflige qu'une fois ; l'autre est une source éternelle de regrets. — Ne riez pas des malheureux. — Êtes-vous puissant ? soyez bienveillant, afin qu'on ait pour vous plus de respect que de crainte. — Apprenez à bien gouverner votre propre maison. — Que la langue chez vous ne devance pas la pensée. — Domptez la colère. — Ne rejetez point la divination. — Ne désirez pas l'impossible. — Ne vous hâtez point en route. — Ne gesticulez pas en parlant : c'est le propre d'un insensé. — Obéissez aux lois. — Menez une vie paisible. »

Parmi ses vers gnomiques, les plus célèbres sont ceux-ci :

La pierre de touche sert à éprouver l'or et en fait connaître la pureté ; de même aussi l'or éprouve l'homme et met en évidence les bons et les méchants.

On dit qu'arrivé à la vieillesse il se rendait lui-même ce témoignage, qu'il n'avait pas conscience de

s'être jamais écarté de la justice. Il disait cependant que sur un seul point il conservait des doutes : ayant à prononcer sur un de ses amis, dans une cause capitale, il avait voté conformément à la loi, mais en même temps il avait conseillé d'absoudre son ami, afin de ménager en même temps la loi et l'amitié. Ce qui le rendit surtout célèbre parmi les Grecs, c'est la prédiction qu'il fit au sujet de Cythère, île de Laconie : lorsqu'on lui eut dit la situation de cette île, il s'écria : « Plût aux dieux qu'elle n'eût jamais existé, ou qu'elle eût été engloutie dès le premier jour ! » Prédiction justifiée par l'événement ; car lorsque Démarate se fut enfui de Lacédémone, il conseilla à Xerxès de réunir ses vaisseaux autour de cette île ; et si Xerxès eût suivi cet avis, la Grèce était perdue. Plus tard Nicias en fit la conquête sur les Lacédémoniens, y établit une garnison athénienne et fit de là beaucoup de mal à ceux de Sparte.

Chilon avait une diction brève et serrée. C'est pour cela qu'Aristagoras de Milet donne à cette manière le nom de genre chilonien ; il dit aussi que c'était là la manière de Branchus, celui qui a bâti le temple des Branchides<sup>1</sup>.

Chilon était déjà vieux vers la cinquante-deuxième olympiade, à l'époque où florissait Ésope le fabuliste. Hermippe dit qu'il mourut à Pise, en embrassant son fils vainqueur au pugilat dans les jeux olympiques. L'excès de la joie et l'épuisement de la vieillesse causèrent sa mort. Toute l'assemblée lui rendit les derniers devoirs avec de grands honneurs. J'ai composé à ce sujet l'épigramme suivante :

Brillant Pollux, je te rends grâce de ce que le fils de Chilon

<sup>1</sup> Quartier de Milet. — C'est le temple de Jupiter Didyméen.]

a remporté au pugilat la couronne d'olivier. Son père mourut de joie en voyant son triomphe. Ne le plaignons pas ! Moi aussi, puissé-je avoir une pareille fin.

On grava cette inscription au bas de sa statue :

Sparte, terrible par sa lance, a donné le jour à Chilon, le plus grand des sept sages.

On lui doit cette maxime : « Caution, ruine prochaine. » On a aussi de lui cette courte lettre :

#### CHILON A PÉRIANDRE.

Tu m'ordonnes de renoncer à marcher contre les émigrés, et tu me menaces de prendre les armes de ton côté. Pour moi, je pense qu'un roi absolu a déjà bien de la peine à se maintenir chez lui, et j'estime heureux le tyran qui meurt naturellement dans son lit.

## CHAPITRE IV.

### PITTACUS.

Pittacus de Mitylène eut pour père Hyrrhadius, originaire de Thrace, selon Duris. Uni aux frères d'Alcée, il renversa Mélanchrus, tyran de Lesbos. Investi ensuite du commandement de l'armée mitylénienne, dans la guerre que se firent les Mitylénien et les Athéniens au sujet du territoire d'Achille, il résolut de terminer le différend par un combat singulier contre le général athénien Phrynon, qui avait remporté le prix du pancrace aux jeux olympiques. Ayant caché un filet sous son bouclier, il enveloppa soudainement son adversaire, le tua et assura ainsi aux siens le territoire disputé. Cependant Apollodore dit, dans

les *Chroniques*, que les Athéniens ne laissèrent pas de le contester dans la suite aux Mityléniens; que Périandre fut choisi pour arbitre, et qu'il l'adjugea aux Athéniens. Pittacus, par cette victoire, se concilia si bien la faveur de ses concitoyens, qu'ils lui conférèrent l'autorité suprême. Il la garda dix ans, mit ordre aux affaires de l'État et se démit ensuite du pouvoir. Il survécut dix autres années à cette abdication.

Les Mityléniens lui firent don d'un terrain qu'il consacra, et qui, aujourd'hui encore, s'appelle le champ de Pittacus. Toutefois Sosicrate prétend qu'il en consacra seulement une partie et se réserva le reste en disant que la moitié était plus que le tout. On dit aussi que Crésus lui ayant envoyé de l'argent, il le refusa, sous prétexte qu'il était déjà deux fois trop riche, ayant hérité de son frère mort sans enfants. Pamphila raconte, au second livre des *Commentaires*, que son fils Tyrrhée se trouvant à Cumes, dans la boutique d'un barbier, y fut tué par une hache que jeta maladroitement un forgeron. Les Cuméens livrèrent le meurtrier à Pittacus; mais celui-ci, après avoir pris connaissance des faits, le renvoya libre, en disant : « Mieux vaut le pardon que le repentir. » Suivant Héraclite, ce serait en rendant la liberté à Alcée, prisonnier entre ses mains, qu'il aurait dit : « Il vaut mieux pardonner que punir. »

Il fit des lois, une entre autres qui punissait du double toute faute commise dans l'ivresse. Il avait pour but, par cette disposition, de prévenir l'ivrognerie, l'île produisant beaucoup de vin.

Une de ses maximes était qu'il est difficile de rester vertueux. Simonide a dit à ce sujet :

La vertu est chose bien difficile, suivant le mot de Pittacus.

Platon rapporte aussi cette maxime dans le *Protagoras*.

Il disait aussi que les dieux eux-mêmes ne peuvent lutter contre la nécessité, et que le commandement est l'épreuve de l'homme. Comme on lui demandait en quoi consiste la perfection, il répondit : « A bien faire ce qu'on fait actuellement. » Crésus lui demanda une autre fois quelle est l'autorité la plus grande : « C'est, dit-il, celle des tables gravées, » par allusion aux lois. Il disait que les véritables victoires sont celles qui ne coûtent point de sang.

Phocaïcus parlant de chercher un homme probe, il lui dit : « Tu chercheras longtemps sans le trouver. » Quelqu'un lui ayant demandé quelle était la chose la plus agréable : « Le temps, dit-il. — La plus obscure? — L'avenir. — La plus sûre? — La terre. — La plus incertaine? — La mer. »

« L'homme prudent, disait-il encore, prévoit le malheur avant qu'il soit arrivé; l'homme courageux le supporte. — Ne dites point ce que vous avez dessein de faire; on rirait de vous si vous ne réussissiez pas. — N'insultez pas aux malheureux, ou craignez leurs vengeances. — Ne retenez pas un dépôt. — Ne dites pas de mal d'un ami; pas même d'un ennemi. — Pratiquez la piété. — Aimez la tempérance. — Respectez la vérité et la bonne foi. — Acquérez de l'expérience et de la dextérité. — Cultivez l'amitié. — Soyez soigneux. »

Parmi ses maximes en vers, la suivante est célèbre :

Il faut s'armer des flèches et du carquois,  
 Pour s'élançer à la poursuite du méchant;  
 La vérité n'est jamais dans sa bouche;  
 Son langage est double,  
 Comme sa pensée.

Il a composé six cents vers d'éloges et un traité en prose, sur les *Lois*, à l'usage de ses concitoyens. Il florissait vers la quarante-deuxième olympiade et mourut dans un âge avancé, sous Aristomène, la troisième année de la cinquante-deuxième olympiade; il avait alors soixante-dix ans. On mit cette épitaphe sur son tombeau :

Ici repose Pittacus, fils d'Hyrrhadius. Lesbos qui lui a donné le jour arrose de ses larmes le tombeau qu'elle lui a élevé.

On lui doit cette maxime : « Saisissez l'occasion. »

Phavorinus, au premier livre des *Commentaires*, et Démétrius, dans les *Homonymes*, citent un autre Pittacus, également législateur, surnommé Pittacus le Petit. Quant au sage, Callimaque rapporte dans ses épigrammes la réponse qu'il fit à un jeune homme qui le consultait sur son mariage :

Un habitant d'Atarné fit un jour cette question à Pittacus de Mitylène : « Bon vieillard, j'puis choisir entre deux jeunes filles : l'une m'est supérieure par la fortune et la naissance, l'autre est du même rang que moi ; que faire ? Dis-moi ton avis ; laquelle dois-je épouser ? » A ces mots Pittacus levant son bâton, arme de la vieillesse, lui dit : « Vois ; ceux-ci te diront tout ce que tu veux savoir (et en même temps il lui montrait des enfants qui, sur une vaste place, faisaient rapidement tourner leurs toupies à coups de fouet) ; suis leur exemple. » L'étranger s'approche et les entend crier : « A toi, celle qui est à ta portée. » C'en fut assez ; instruit par le jeu des enfants, il ne prit point femme de haut parage et fit un mariage assorti. Suivez son exemple et prenez une femme de votre rang.

Il est vraisemblable que Pittacus parlait ainsi d'après sa propre expérience ; car il avait épousé une femme d'une condition supérieure à la sienne, la sœur de Dracon, fils de Penthilus, de l'orgueil de laquelle il eut beaucoup à souffrir.

Alcée donne à Pittacus divers surnoms : il l'appelle cagneux , parce qu'il avait les pieds plats et traînait la jambe ; pied percé , parce qu'il avait des engelures aux pieds ; bouffi , à cause de son orgueil ; ventru et enflé , parce qu'il était gras ; oiseau de nuit , parce qu'il soupait sans lumière ; fumier , parce qu'il était sale et malpropre. Il s'exerçait habituellement à moudre du blé , suivant Cléarque le philosophe. On a de lui la lettre suivante :

## PITTACUS A CRÉSUS.

Tu m'engages à aller en Lydie contempler ton bonheur. Je crois facilement, même sans l'avoir vu, que le fils d'Alyatte est le plus riche des rois. A quoi me servirait donc d'aller à Sardes ? Je n'ai pas besoin d'or ; car ce que je possède me suffit, à moi et à mes amis. J'irai cependant, afin de jouir de ton hospitalité.

## CHAPITRE V.

## BIAS.

Bias, de Priène, fils de Teutamus, est mis par Satoryrus à la tête des sept sages. Quelques auteurs assurent qu'il appartenait à la noblesse de Priène ; mais Duris dit au contraire qu'il y était étranger. Phanodicus rapporte qu'il racheta de jeunes Messéniennes captives, les éleva comme ses enfants, les dota et les renvoya à Messène auprès de leurs parents. C'est à la même époque que des pêcheurs trouvèrent sur les côtes de l'Attique, comme on l'a vu plus haut, un trépied d'airain avec cette inscription : *Au plus sage*. Ces jeunes filles se présentèrent alors à l'assemblée,

suisant Satyrus ; — Phavorinus et d'autres disent que ce furent leurs parents ; — elles déclarèrent que le titre de sage appartenait à Bias, et alléguèrent comme preuve sa conduite à leur égard. Le trépied lui fut donc envoyé. Mais Bias le refusa, en disant qu'il n'y avait de sage qu'Apollon. D'autres assurent qu'il le consacra à Hercule, dans la ville de Thèbes, en considération de ce qu'il était lui-même issu des Thébains, dont Priène était une colonie, au dire de Phanodicus. On raconte encore que lors du siège de Priène par Alyatte, Bias fit engraisser deux mulets qu'il chassa ensuite vers le camp des assiégeants. Alyatte fut frappé d'étonnement en voyant que les animaux mêmes étaient si bien nourris ; et, songeant à lever le siège, il envoya un messenger reconnaître l'état de la place. Bias avait à dessein fait recouvrir de blé des monceaux de sable, qu'il montra à l'envoyé, et sur le rapport de celui-ci, Alyatte fit la paix avec les Priéniens. Plus tard, il fit prier Bias de venir auprès de lui ; mais il n'en obtint que cette réponse : « J'engage Alyatte à manger des oignons ; » c'est-à-dire à verser des larmes.

On dit aussi que Bias était doué d'une grande puissance oratoire, mais qu'il ne consacrait son talent qu'à défendre de bonnes causes. Démodicus de Léros fait allusion à cela lorsqu'il dit : « Si vous êtes juge, rendez la justice comme à Priène. » Hipponax dit aussi : « Dans vos jugements, surpassez même Bias de Priène. »

Voici comment il mourut : après avoir plaidé une cause, dans un âge fort avancé, on le vit pencher la tête sur le sein de son petit-fils ; la réplique de la partie adverse terminée, les juges prononcèrent en faveur du client de Bias ; mais lorsqu'on leva l'audience,

on le trouva mort, dans la même position. La ville lui fit de magnifiques funérailles et on grava cette inscription sur son tombeau :

Cette pierre couvre Bias, gloire de l'Ionie, né dans les champs illustres de Priène.

J'ai fait aussi sur lui cette épigramme :

Ici repose Bias. L'inflexible Mercure l'a conduit aux enfers quand déjà la neige de la vieillesse couvrait son front. Il plaidait en faveur d'un ami lorsque, se penchant sur le bras d'un enfant, il entra dans le sommeil éternel.

Il avait composé deux mille vers sur l'Ionie et les moyens de la rendre heureuse. Parmi ses sentences poétiques on a surtout remarqué la suivante :

Si vous habitez une ville, soyez affable pour tout le monde<sup>1</sup>, vous serez bien vu de tous. Des manières hautaines ont souvent produit de tristes catastrophes.

On lui attribue encore ces maximes : « La force du corps est un don de la nature ; mais savoir donner à sa patrie un bon conseil est le propre de l'intelligence et de la sagesse. — Beaucoup de gens ne doivent leur fortune qu'au hasard. — Celui-là est malheureux, qui ne sait pas supporter le malheur. — C'est le propre d'une âme malade de désirer l'impossible et de ne pas songer aux maux d'autrui. »

Quelqu'un lui demandant ce qu'il y a de plus difficile : « C'est, dit-il, de supporter un revers de fortune. »

Il était un jour en mer avec des gens impies ; une tempête s'étant élevée tout à coup, ses compagnons

<sup>1</sup> Je rétablis le texte vulgaire :

Ἀστοῖσιν ἄρεσκε πᾶσιν ἐν πόλει αἶκε μένης.

de voyage se mirent à invoquer les dieux. « Silence ! leur dit-il ; les dieux pourraient s'apercevoir que vous êtes ici. »

Un impie lui demandait ce que c'est que la piété ; il garda le silence. L'autre voulut en savoir la raison. « Je me tais , dit-il , parce que tu m'interroges sur des choses qui ne te regardent pas. »

On lui demandait un jour quelle est la chose la plus douce pour les hommes : « L'espérance , » dit-il.

Il répétait souvent qu'il est plus agréable d'être juge entre ses ennemis qu'entre ses amis ; car dans le premier cas on gagne un de ses ennemis ; dans le second on s'aliène certainement un ami.

On lui demandait à quoi l'homme prend le plus de plaisir : « Au gain , » répliqua-t-il.

Il disait encore qu'il faut envisager la vie comme si elle devait être tout à la fois longue et courte , et qu'on doit aimer comme si l'on devait haïr un jour , parce que la plupart des hommes sont pervers. On lui doit les préceptes suivants : « Ne vous hâtez pas d'entreprendre une affaire ; mais une fois décidé , persistez fortement dans votre résolution. — Ne vous pressez pas de parler ; c'est une preuve de sottise. — Soyez prudent. — Au sujet des dieux , contentez-vous de dire qu'ils existent. — Ne louez pas un homme pervers à cause de ses richesses. — Quand vous voudrez obtenir quelque chose , ayez plutôt recours à la persuasion qu'à la violence. — Tout ce que vous faites de bien , rapportez-le aux dieux. — Pendant que vous êtes jeune , faites-vous de la sagesse un viatique pour la vieillesse ; car c'est là le moins fragile de tous les biens. »

Nous avons déjà dit qu'Hipponax fait mention de Bias. Le morose Héraclite lui-même fait de lui ce pom-

peux éloge : « Priène a donné le jour à Bias , le plus illustre de tous les sages. » Les habitants de Priène lui dédièrent une chapelle qu'ils appelèrent *Teutamium*. Sa maxime était : « La plupart des hommes sont méchants. »

## CHAPITRE VI.

### CLÉOBULE.

Cléobule, fils d'Évagoras, était de Lindos, ou, suivant Duris, de Carie. Quelques auteurs prétendent qu'il se donnait pour descendant d'Hercule. Il était d'une force et d'une beauté remarquables et avait été initié à la philosophie égyptienne. Il eut une fille nommée Cléobuline, auteur d'énigmes en vers hexamètres et dont Cratinus fait mention dans le drame intitulé : *Les Cléobulines*. On rapporte aussi qu'il releva le temple de Minerve construit par Danaüs.

Il avait composé trois mille vers de chants lyriques et d'énigmes. On lui a également attribué l'inscription du tombeau de Midas :

Vierge d'airain je suis couchée sur le tombeau de Midas.  
 Tant que l'eau continuera à couler, les arbres élevés à se  
 couvrir de feuillage ;  
 Tant qu'on verra luire le soleil levant et la lune brillante ;  
 Aussi longtemps que les fleuves rouleront leurs eaux et que  
 la mer baltra ses rivages,  
 Je resterai immobile sur ce tombeau arrosé de larmes,  
 Pour annoncer aux passants qu'ici est enseveli Midas.

Ceux qui lui attribuent ces vers invoquent à l'appui de leur opinion le chant suivant de Simonide :

Quel homme raisonnable peut approuver cet habitant de Lindos, Cléobule, qui aux fleuves intarissables, aux fleurs du printemps, aux rayons du soleil, aux clartés de la lune et aux flots de la mer compare une statue? Qu'est-ce donc en comparaison des dieux qu'une pierre que peuvent briser les mains d'un mortel? Ce sont là les idées d'un insensé.

Ils ajoutent du reste que cette inscription ne peut être d'Homère puisqu'il est antérieur de beaucoup à Midas.

On trouve dans les *Commentaires* de Pamphila l'énigme suivante, attribuée à Cléobule :

Un père a douze enfants qui ont chacun soixante filles, mais d'aspect différent; les unes sont blondes, les autres brunes; elles sont immortelles, et cependant toutes périssent tour à tour.

C'est l'année. Parmi ses chants gnomiques, on a surtout remarqué les maximes suivantes : « L'ignorance et l'intempérance des paroles règnent parmi les hommes. — Parlez à propos. — Attachez-vous aux sérieuses pensées. — Ne soyez ni vain ni ingrat. »

Il disait qu'on doit marier ses filles, jeunes quant à l'âge, mais femmes pour l'esprit, indiquant par là qu'il faut les instruire. — « Il faut, disait-il encore, obliger ses amis pour se les attacher davantage, et ses ennemis pour s'en faire des amis; car on doit également redouter les griefs de ses amis et les complots de ses ennemis. — Quand vous sortez de chez vous, commencez par examiner ce que vous avez à faire, et quand vous y rentrez, demandez-vous ce que vous avez fait. — Livrez-vous à un exercice corporel modéré. — Aimez à écouter plus qu'à parler. — Préférez l'étude à l'ignorance. — Que votre langue soit toujours chaste. — Soyez familier avec la vertu et étranger au vice. — Fuyez l'injustice. — Donnez à votre patrie les meil-

leurs conseils. — Maltrisez vos passions. — N'ayez jamais recours à la violence. — Instruisez vos enfants. — Calmez les haines. — Ne faites à votre femme ni caresses ni reproches en présence des étrangers ; l'un est de la sottise, l'autre de la folie. — Ne punissez pas un serviteur ivre ; vous paraîtriez ivre vous-même. — Faites un mariage assorti ; car si vous prenez une femme d'une naissance supérieure à la vôtre, ses parents seront vos maîtres. — Ne riez pas de ceux qu'on tourne en ridicule ; vous vous en feriez des ennemis. — Ne vous laissez ni enorgueillir par le succès ni abattre par l'adversité. — Apprenez à supporter courageusement les vicissitudes de la fortune. »

Il mourut vieux , à l'âge de soixante-dix ans. On mit sur son tombeau l'inscription suivante :

Lindos qui brille au milieu des flots pleure la mort du sage  
Cléobule, auquel elle a donné le jour.

Il avait pour maxime : « Le bien, c'est la mesure. »  
Voici une lettre qu'il écrivit à Solon.

#### CLÉOBULE A SOLON.

Tu as de nombreux amis, et partout on s'empresse de te recevoir. Je crois cependant que nul séjour n'est préférable pour Solon à celui de Lindos. C'est une ville libre, dans une île battue de tous côtés par les flots et où tu n'auras rien à redouter de Pisistrate ; sans compter que de toutes parts tes amis pourront y accourir vers toi.

## CHAPITRE VII.

## PÉRIANDRE.

Périandre, de Corinthe, fils de Cypsélus, était de la famille des Héraclides, et épousa Lysis, à qui il donna le surnom de Mélissa. Elle était fille de Proclée, tyran d'Épidaure, et d'Éristhénée, fille d'Aristocrate et sœur d'Aristodème; sa famille, au rapport d'Héraclide de Pont, dans le traité du *Gouvernement*, commandait alors à presque toute l'Arcadie. Périandre eut d'elle deux fils, Cypsélus et Lycophon. Le plus jeune, Lycophon, ne manquait pas d'intelligence; mais son frère était idiot. Dans la suite, Périandre, irrité contre sa femme par ses concubines, la tua dans un accès de colère, en la précipitant du haut des degrés de son palais, ou en lui donnant un coup de pied pendant une grossesse. Après cela il fit brûler ses concubines; mais en même temps il exila à Corcyre son fils Lycophon, pour avoir témoigné de la douleur à propos de la mort de sa mère. Il le rappela plus tard, lorsqu'il se sentit vieux, pour lui confier la tyrannie; mais les Corcyriens, informés de ce dessein, firent périr Lycophon. Périandre en conçut une telle colère qu'il envoya leurs enfants à Alyatte pour en faire des eunuques. Mais au moment où le vaisseau passait en vue de Samos, ces jeunes gens invoquèrent Junon et furent délivrés par les Samiens. A cette nouvelle Périandre mourut de douleur à l'âge de quatre-vingts ans. Sosicrate prétend qu'il mourut quarante ans avant Crésus, l'année qui précéda la quarante-neuvième olympiade. Hérodote dit, au premier livre

des *Histoires*, qu'il était uni par les liens de l'hospitalité avec Thrasybule, tyran de Milet. Suivant Aristippe, au premier livre de la *Sensualité antique*, sa mère Cratée, éprise pour lui d'une violente passion, venait, de son consentement, le trouver secrètement; mais ce commerce ayant été découvert, le dépit qu'il en ressentit le rendit cruel envers tout le monde. Éphorus rapporte aussi qu'il avait fait vœu, s'il était vainqueur dans la course des chars, à Olympie, de consacrer une statue d'or; qu'il fut vainqueur en effet, mais que, manquant d'or, il profita d'une fête publique pour dépouiller toutes les femmes de leurs bijoux et put ainsi accomplir son vœu. On prétend encore que, ne voulant pas qu'on connût l'emplacement de son tombeau, il imagina cet expédient: Il donna ordre à deux jeunes gens de se rendre, la nuit, sur un chemin qu'il leur indiqua, d'y tuer la première personne qu'ils rencontreraient et de l'enterrer ensuite; puis il ordonna à quatre autres de tuer et d'enterrer les deux premiers. Enfin il pourvut à ce que ceux-là fussent tués eux-mêmes par d'autres en plus grand nombre. Ces mesures prises, il se présenta aux premiers et fut tué.

Les Corinthiens lui élevèrent un cénotaphe avec cette inscription :

Périandre, illustre par sa sagesse et sa puissance, repose dans le sein de sa patrie, à Corinthe, non loin des rivages de la mer.

J'ai fait sur lui les vers qui suivent :

Ne vous affligez point si l'événement trompe vos desseins.  
Le sage Périandre tomba dans un noir abattement et mourut  
de dépit pour avoir manqué le but de ses desirs.

Il a laissé deux mille vers de préceptes. Il disait que pour régner sûrement il fallait se faire un rempart, non pas des armes, mais de la bienveillance publique. On lui demandait pourquoi il conservait la tyrannie. « C'est, dit-il, qu'il est aussi dangereux de la quitter volontairement que d'en être violemment dépossédé. »

On cite encore de lui les maximes suivantes : « La témérité est périlleuse. — Le gain honteux est un trésor bien lourd. — Le gouvernement populaire est préférable à la tyrannie. — Le plaisir est périssable ; la gloire immortelle. — Soyez modéré dans la prospérité et ferme dans le malheur. — Soyez toujours le même avec vos amis, qu'ils soient heureux ou malheureux. — Gardez vos promesses. — Ne révélez point un secret. — Punissez non-seulement le crime accompli, mais même l'intention. »

Il est le premier qui ait établi la tyrannie à Corinthe et se soit entouré de gardes. Ephorus et Aristote attestent qu'il ne permettait pas même le séjour de la ville à tous ceux qui désiraient s'y établir. Il florissait vers la trente-huitième olympiade et conserva quarante ans la tyrannie. Suivant Sotion, Héraclide et Pamphila, au cinquième livre des *Commentaires*, il y aurait eu deux Périandre, l'un tyran, l'autre sage, ce dernier d'Ambracie. Aristote donne à celui de Corinthe le titre de sage ; mais Platon le lui refuse. On lui doit cette maxime : « L'exercice peut tout. » On dit aussi qu'il eut l'intention de percer l'isthme de Corinthe.

Les lettres suivantes lui sont attribuées :

#### PÉRIANDRE AUX SAGES.

Je rendrai mille fois grâce à Apollon Pythien, si mes lettres peuvent vous déterminer à vous réunir à Corinthe. Je vous

ferai, vous n'en pouvez douter, l'accueil le plus cordial. J'ai appris que l'année dernière vous aviez tenu votre assemblée à Sardes, en Lydie. Ne craignez donc pas de vous rendre auprès du tyran de Corinthe; les Corinthiens vous verront avec joie venir habiter la maison de Périandre.

## PÉRIANDRE A PROCLÉE.

Le crime que j'ai commis sur ma femme a été involontaire; mais toi, c'est bien volontairement que tu excites mon fils contre moi. Cesse donc d'irriter sa colère ou je me vengerai sur toi. J'ai suffisamment expié la mort de ta fille en brûlant sur son tombeau les parures de toutes les femmes de Corinthe.

Il existe aussi une lettre de Thrasybule à Périandre; la voici :

## THRASYBULE A PÉRIANDRE.

Je n'ai rien répondu à ton envoyé; mais je l'ai mené dans un champ de blé où, tandis qu'il me suivait, j'abattais avec mon bâton les épis les plus élevés; après cela je lui ai dit de te rapporter tout ce qu'il avait vu et entendu. Fais de même, si tu veux conserver le pouvoir: débarrasse-toi des principaux citoyens, amis ou ennemis. L'ami même d'un tyran doit lui être suspect.

## CHAPITRE VIII.

## ANACHARSIS LE SCYTHE.

Anacharsis le Scythe, fils de Gnurus et frère de Caduïda roi des Scythes, eut pour mère une Grecque; aussi savait-il les deux langues. Il composa un poème de huit cents vers sur les mœurs des Scythes et des Grecs, sous le rapport de la frugalité de la vie et de la tactique militaire. Sa franchise a donné lieu au proverbe : *Parler comme un Scythe.*

Sosicrate prétend qu'il vint à Athènes vers la quarante-huitième olympiade, sous l'archontat d'Eucratès. Hermippe rapporte, de son côté, qu'il se présenta un jour chez Solon et lui fit annoncer par un serviteur qu'Anacharsis le Scythe était à sa porte, qu'il désirait le voir et lui offrait même de devenir son hôte, si cela était possible. Solon lui ayant fait répondre qu'il ne pouvait y avoir de rapports d'hospitalité qu'entre habitants d'une même patrie, il entra et dit qu'il était maintenant dans sa patrie, et qu'il pouvait dès lors s'unir par les liens de l'hospitalité. Frappé de l'à-propos de cette réponse, Solon l'admit et contracta avec lui une étroite amitié.

De retour en Scythie, il songeait à changer les lois du pays pour y substituer celles de la Grèce, lorsque son frère le perça d'une flèche dans une partie de chasse. Il s'écria en mourant que, grâce à la philosophie, il était sorti sain et sauf de la Grèce, pour venir dans sa patrie succomber aux traits de l'envie. D'autres prétendent qu'il fut tué au moment où il faisait un sacrifice selon le rite des Grecs. J'ai fait sur lui cette épigramme :

Anacharsis de retour en Scythie, après de longues pérégrinations,  
 Propose à ses compatriotes d'adopter les mœurs de la Grèce;  
 Mais sa bouche n'a pas encore achevé cette parole  
 Qu'une flèche allée le ravit à l'instant parmi les immortels.

Il disait que la vigne porte trois espèces de fruits : le plaisir, l'ivresse, le repentir. Il s'étonnait de ce que dans les concours, les Grecs fissent juger les artistes par des gens qui ne l'étaient pas. On lui demandait quel était le meilleur moyen de se garantir de l'ivrognerie : « C'est, dit-il, de se représenter la dégradation des gens ivres. »

Il ne pouvait comprendre que les Grecs, dont les lois punissaient toute espèce de violence, honorassent les athlètes pour les coups qu'ils se portaient. Ayant appris que l'épaisseur d'un navire n'était que de quatre doigts : « Alors, s'écria-t-il, quatre doigts seulement séparent les navigateurs de la mort. » Il disait que l'huile est une drogue qui rend fou, puisque les athlètes, après s'en être frottés, deviennent furieux les uns contre les autres.

« Comment se fait-il, disait-il quelquefois, que les Grecs qui défendent le mensonge, mentent publiquement dans les tavernes ? »

Il s'étonnait de voir les Grecs boire dans de petites coupes au commencement des repas, et dans de grandes lorsqu'ils étaient rassasiés.

Ses statues portent cette inscription :

Commandez à votre langue, à votre ventre et à l'amour.

Quelqu'un lui ayant demandé si les Scythes connaissaient l'usage de la flûte, il répondit qu'ils ne connaissaient pas même la vigne<sup>1</sup>.

On lui demanda une autre fois quels étaient les navires les plus sûrs : « Ceux, dit-il, qui sont entrés au port. »

Ce qui l'avait le plus étonné chez les Grecs, disait-il, c'est qu'en apportant le bois à la ville ils laissaient la fumée dans les forêts.

Quelqu'un voulait savoir de lui si les vivants étaient plus nombreux que les morts. « Dans quelle classe, dit-il, placez-vous les navigateurs ? »

Un habitant de l'Attique lui ayant reproché d'être

<sup>1</sup> C'est-à-dire : Il ne convient qu'à des gens ivres de danser au son de la flûte, et les Scythes ne connaissent pas l'ivresse.

Scythe, il lui dit : « Ma patrie me fait honte, et toi tu fais honte à la tienne. »

On lui proposa un jour cette question : « Quelle est, dans l'homme, la chose qui est en même temps bonne et mauvaise? — La langue, » dit-il.

Il prétendait que mieux vaut un seul ami estimable qu'une foule d'amis vicieux. Il définissait la place publique : « Un lieu établi pour se tromper mutuellement et s'enrichir par des moyens déshonnêtes. » Un jeune homme l'ayant insulté dans un repas, il lui dit : « Jeune homme, si tu ne peux porter le vin à ton âge, tu porteras l'eau quand tu seras vieux. »

Quelques auteurs lui attribuent l'invention de deux objets usuels, l'ancre et la roue du potier. On a de lui cette lettre :

#### ANACHARSIS A CRÉSUS.

Roi des Lydiens, je suis venu chez les Grecs pour étudier leurs mœurs et leurs institutions; mais je n'ai pas besoin d'or. Il me suffit de retourner chez les Scythes meilleur que je n'en suis venu. J'irai à Sardes cependant, mais seulement parce que je tiens à te voir et à mériter ton estime.

---

## CHAPITRE IX.

### MYSON.

Myson, fils de Strymon, suivant Hermippe, cité par Sosicrate, est mis au nombre des sept sages. Il était originaire de Chénée, bourg de l'OËta ou de la Laconie. Son père exerçait, dit-on, la tyrannie. On prétend aussi qu'Anacharsis ayant demandé à l'oracle d'Apollon quel homme était plus sage que lui, reçut

de la prêtresse cette réponse déjà citée plus haut à propos de Chilon, dans la vie de Thalès :

Je déclare que Myson, de Chénée sur l'OËta, l'emporte sur toi par la sublimité du génie.

Anacharsis, vivement piqué par cet oracle, se rendit dans le bourg désigné et trouva Myson occupé à réparer, en été, le manche de sa charrue. Il lui dit alors : « Myson ce n'est pas la saison de labourer. — Sans doute, reprit Myson, mais c'est celle de s'y préparer. » D'autres prétendent que l'oracle était ainsi conçu :

Je déclare que Myson l'Étéen, etc....

Et ils se demandent ce que signifie ce mot *Étéen*. Suivant Parménide, Étée est un bourg de Laconie, où était né Myson. Sosicrate prétend, dans les *Successions*<sup>1</sup> que son père était d'Étéé et sa mère de Chénée. Eutyphron, fils d'Héraclide de Pont, dit qu'il était Crétois, Étée étant une ville de Crète. Enfin Anaxilaüs le dit originaire d'Arcadie.

Hipponax parle de lui en ces termes : « Myson, qu'Apollon a déclaré le plus sage des hommes ! » Suivant Aristoxène, dans les *Mélanges*, son caractère ressemblait beaucoup à celui de Timon et d'Apémanthus ; il avait toute leur misanthropie : ainsi on le trouva un jour, à Lacédémone, riant tout seul dans un endroit écarté ; celui qui l'avait surpris lui ayant demandé pourquoi il riait ainsi, sans qu'il y eût personne avec lui, il répondit : « C'est pour cela même que je ris. »

<sup>1</sup> Diogène désigne souvent ainsi l'ouvrage intitulé : *Succession des philosophes*.

Aristoxène croit aussi que s'il fut peu célèbre cela tient à ce qu'il eut pour patrie non une grande ville, mais un bourg complètement ignoré. De là vient, selon lui, l'erreur de quelques auteurs qui ont mis sur le compte de Pisistrate le tyran ce qui était relatif à Myson. Il fait pourtant une exception pour Platon qui cite Myson dans le *Protagoras* et le met au rang des sages, à la place de Périandre.

Myson disait que ce n'est pas dans les mots qu'il faut chercher l'intelligence des choses, mais dans les choses celle des mots, parce que les mots sont subordonnés aux choses et non les choses aux mots.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

## CHAPITRE X.

### ÉPIMÉNIDE.

Épiménide était fils de Phestius, suivant Théopompe et beaucoup d'autres auteurs. Quelques-uns cependant le disent fils de Dosiade, d'autres d'Agésarcus. Il était originaire de Gnosse, en Crète; mais comme il laissait croître ses cheveux, contrairement à l'usage de sa patrie, il ne paraissait pas être de ce pays. Son père l'ayant un jour envoyé aux champs chercher une brebis, il s'écarta du chemin, sur le midi, et entra dans une caverne où il dormit cinquante-sept ans. A son réveil, il se mit à chercher autour de lui sa brebis, croyant n'avoir dormi que peu de temps, et, ne la trouvant pas, il retourna aux champs. Tout y avait changé de face; la propriété avait passé en d'autres mains. Étonné, hors de lui, il revient à la ville; il entre

chez lui et trouve des gens qui lui demandent qui il est. Enfin il rencontre son plus jeune frère, déjà vieux, et apprend de lui toute la vérité.

Sa réputation se répandit parmi les Grecs et il fut regardé comme particulièrement favorisé des dieux ; si bien que les Athéniens, affligés de la peste, ayant reçu de l'oracle de Delphes l'ordre de purifier leur ville, envoyèrent un vaisseau en Crète, sous la conduite de Nicias, fils de Nicératus, pour en ramener Épiménide. Il s'embarqua dans la quarante-sixième olympiade, purifia la ville et fit cesser le fléau. Voici de quelle manière il s'y prit : Il choisit des brebis blanches et des brebis noires qu'il conduisit à l'Aréopage ; de là il les laissa aller à leur gré, en ordonnant à ceux qui les suivaient de les sacrifier aux divinités des lieux où elles s'arrêteraient. Ainsi cessa la peste. Aujourd'hui encore on rencontre, dans les différents dèmes de l'Attique, des autels sans nom élevés en mémoire de cette expiation. Il y en a qui prétendent qu'il attribua le fléau au meurtre de Cylon <sup>1</sup> et enjoignit d'expier cette souillure ; que sur cet ordre deux jeunes gens, Cratinus et Ctésibius, furent mis à mort, et que la maladie cessa aussitôt. Les Athéniens lui firent présent d'un talent et lui donnèrent le vaisseau qui devait le reconduire en Crète. Mais il ne voulut accepter aucun argent et les pria seulement d'accorder aux habitants de Gnosse leur amitié et leur alliance.

Phlégon dit, dans le traité *de la Longévité*, qu'il mourut peu de temps après son retour dans sa patrie, à l'âge de cent cinquante-sept ans. Les Crétois prétendent, de leur côté, qu'il mourut dans sa deux cent quatre-vingt-dix-neuvième année ; mais Xénophane

. <sup>1</sup> Arraché à l'autel des Euménides.

de Colophon assure avoir entendu dire qu'il ne vécut pas au delà de cent cinquante-quatre ans. Il avait composé un poëme sûr l'origine des Curètes et des Corybantes, et une Théogonie, formant ensemble cinq mille vers; un autre poëme, en six mille cinq cents vers, sur l'équipement du vaisseau des Argonautes et l'expédition de Jason en Colchide; enfin, divers traités en prose sur les sacrifices et le gouvernement de la Crète, sur Minos et Rhadamante, formant ensemble quatre mille lignes. Lobon d'Argos lui attribue, dans le traité des *Poëtes*, la construction du temple des Euménides à Athènes. On dit aussi qu'il est le premier qui ait institué les purifications et élevé des temples.

Quelques auteurs traitent de fable son prétendu sommeil; ils soutiennent qu'il fit seulement une absence de quelque temps, errant de côté et d'autre, et occupé à recueillir des simples.

On lui attribue une lettre à Solon, dans laquelle est exposée la forme de gouvernement établie en Crète par Minos. Mais Démétrius de Magnésie soutient, dans le traité des *Poëtes et des Écrivains homonymes*, que cette lettre est récente; il dit qu'elle n'est pas écrite dans le dialecte crétois, mais bien dans celui de l'attique et même dans l'idiome le plus moderne. Il m'est tombé entre les mains une autre lettre que voici :

#### ÉPIMÉNIDE A SOLON.

Prends courage, ô mon ami; si Pisistrate avait mis sous sa loi un peuple dès longtemps habitué à la servitude, ou dépourvu de bonnes lois, on pourrait craindre qu'il n'eût asservi à jamais ses concitoyens. Mais ceux auxquels il a imposé l'esclavage ne sont pas des lâches; ils se souviendront des préceptes de Solon, et, indignés de cette honteuse tyrannie, ils en secouèrent le joug. Pisistrate règne aujourd'hui sur Athènes; mais son

autorité ne passera pas, je l'espère, à ses enfants; car il est difficile que des hommes habitués à vivre libres, sous des lois sages, se résignent à la servitude. Pour toi, au lieu d'errer au hasard, viens me joindre en Crète où tu n'auras pas à craindre la cruauté d'un tyran. Sur le continent, je crains que tu ne rencontres des amis de Pisistrate et qu'il ne t'arrive malheur.

Quelques personnes ont prétendu, au dire de Démétrius, qu'Épiménide recevait des Nymphes une nourriture particulière qu'il conservait dans un pied de bœuf; qu'il ne la prenait que peu à peu, ne faisant aucune dépense d'aliments par l'évacuation; enfin qu'on ne le vit jamais manger. Il est aussi question d'Épiménide dans le second livre de Timée. Il y en a qui prétendent que les Crétois l'ont défié et lui offrent des sacrifices.

On vante aussi son habileté à prévoir l'avenir: lorsqu'il vit le port de Munychia, dans l'Attique, il dit que si les Athéniens savaient combien ce lieu devait leur être funeste, ils le détruiraient avec les dents; et cependant l'événement qu'il prédisait ainsi était bien loin encore. On rapporte encore qu'il prétendait avoir été d'abord Éaque; on dit également qu'il avait prédit aux Lacédémoniens qu'ils seraient soumis par les Arcadiens, et qu'il prétendit être ressuscité plusieurs fois. Théopompe raconte, dans les *Prodiges*, qu'ayant bâti un temple aux Nymphes il entendit une voix céleste lui crier: «Épiménide, ne le dédie pas aux Nymphes, mais à Jupiter.» Il dit aussi qu'Épiménide avait prédit aux Crétois que les Lacédémoniens seraient vaincus par les Arcadiens, comme ils le furent en effet à Orchomène; enfin, il prétend qu'il devint vieux tout à coup et qu'il lui suffit pour cela d'un nombre de jours égal à celui des années qu'il avait dormi. On lit dans les *Faits historiques semblables* de Myronianus, que

les Crétois l'avaient surnommé Curète<sup>1</sup>, et dans Sosibius de Laconie, que les Lacédémoniens conservent son corps pour obéir à un oracle.

Il y a eu deux autres Épiménide : le premier est un généalogiste; le second a écrit une histoire de Rhodes, dans le dialecte dorien.

## CHAPITRE XI.

### PHÉRÉCYDE.

Phérécyde, fils de Babys et disciple de Pittacus, était de Syros, suivant Alexandre dans les *Successions*. Théopompe prétend qu'il est le premier des Grecs qui ait traité de la nature et des dieux. On raconte de lui une foule de choses merveilleuses : ainsi il aperçut un jour, en se promenant sur le rivage de Samos, un navire qui cinglait à pleines voiles, et prédit qu'il allait bientôt s'engloutir; le bâtiment sombra en effet sous ses yeux. Une autre fois, après avoir bu de l'eau d'un puits, il prédit qu'au bout de trois jours il y aurait un tremblement de terre, ce qui eut lieu en effet. Dans une autre circonstance il engagea Périlaüs de Messène, son hôte, chez qui il passait pour se rendre à Olympie, à quitter sur-le-champ la ville avec sa famille; Périlaüs négligea cet avis, et Messène fut prise quelque temps après. Théopompe raconte, dans les *Prodiges*, qu'Hercule lui ordonna en songe de recommander aux Lacédémoniens le mépris de l'or et de l'argent, et que, la même nuit, Hercule ordonna

<sup>1</sup> Parce qu'il avait adopté l'habillement des curètes, gardiens et nourriciers de Jupiter.

aux rois de croire ce que leur dirait Phérécyde. D'autres mettent ce fait sur le compte de Pythagore.

Hermippe raconte ainsi sa mort : Pendant une guerre entre les habitants d'Éphèse et ceux de Magnésie, Phérécyde résolut d'assurer par sa mort le triomphe des Éphésiens ; il demanda en conséquence à un passant quelle était sa patrie, et ayant appris qu'il était d'Éphèse, il lui dit : « Traîne-moi par les pieds jusque sur le territoire des Magnésiens, et dis à tes concitoyens de m'ensevelir, après la victoire, dans le lieu où tu m'auras laissé. » L'Éphésien accomplit ses ordres, et le lendemain ceux d'Éphèse vainquirent les Magnésiens ; ils trouvèrent le corps de Phérécyde et l'ensevelirent à l'endroit même avec les plus grands honneurs. D'autres soutiennent qu'étant allé à Delphes il se précipita du haut du mont Corycie. Mais Aristoxène assure, dans l'ouvrage intitulé : *Pythagore et ses amis*, qu'il mourut de maladie, et fut enseveli à Délos par Pythagore. On a aussi prétendu qu'il avait succombé à une maladie pédiculaire, et que Pythagore étant venu lui demander de ses nouvelles, il passa le doigt par la porte entr'ouverte en disant : *On le voit à la peau*. Ce mot a passé en proverbe chez les philosophes pour signifier que les choses vont mal. On le prend quelquefois en bonne part ; mais c'est à tort.

Phérécyde disait que les dieux donnent le nom de *Thyros* à la table des sacrifices.

Andron, d'Éphèse, distingue deux Phérécyde de Syros ; l'un astronome, l'autre théologien, fils de Babys et maître de Pythagore. Mais Ératosthène soutient qu'il n'y a eu qu'un seul Phérécyde de Syros, et un autre d'Athènes, ce dernier auteur de *Généalogies*. On conserve encore un ouvrage de Phérécyde de Sy-

ros, commençant par ces mots : « De toute éternité existaient Jupiter, le temps et la terre ; la terre a été appelée γῆ<sup>1</sup>, en mémoire des présents dont l'a parée Jupiter. »

On voit aujourd'hui encore, dans l'île de Syra<sup>2</sup>, une horloge solaire construite par Phérécyde. Duris rapporte son épitaphe, au second livre des *Cérémonies sacrées*.

Avec moi finit toute sagesse. Si l'on en peut trouver encore quelque vestige, ce n'est que chez Pythagore, mon disciple. Il est, je le déclare, le premier des Grecs, et l'on ne me démentira point.

Ion de Chio a dit de lui :

Modeste et orné de toutes les vertus, il jouit après la mort d'une vie heureuse ; car, semblable au sage Pythagore, il a étudié les mœurs et sondé les pensées de tous les hommes.

J'ai moi-même composé sur lui les vers suivants, dans le mètre phérécrationique :

L'illustre Phérécyde, auquel Syros a donné le jour, voyant, dit-on, tout son corps se transformer en vermine, ordonne qu'on le transporte sur la terre des Magnésiens, afin de donner la victoire aux nobles habitants d'Éphèse, — car ainsi le voulait un oracle connu de lui seul, — et là il succombe. Il est donc vrai, oui ! il est vrai que le véritable sage est utile et pendant sa vie, et lorsqu'il n'est plus.

Voici une lettre qu'il écrivit à Thalès :

#### PHÉRECYDE A THALÈS.

Puisses-tu avoir une heureuse fin, lorsque le moment fatal sera venu. Pour moi, ta lettre m'a trouvé malade : j'étais rongé

<sup>1</sup> De γέρας, présent.

<sup>2</sup> Syros, l'une des Cyclades, était aussi appelée Syra.

de vermine et dévoré par la fièvre. J'ai ordonné à mes serviteurs de te porter mes écrits, lorsqu'ils m'auront enseveli. Publie-les, si, après en avoir conféré avec les autres sages, tu juges qu'ils méritent d'être lus; sinon, tu peux les supprimer; ils ne me satisfont pas complètement moi-même. En de telles questions la certitude est impossible; aussi je me flatte moins d'être arrivé à la vérité que d'avoir fourni quelques sujets de méditation à ceux qui s'occupent de théologie. Du reste, il faut interpréter mes paroles et aller au fond; car tout est allégorique.

Le mal s'accroît de plus en plus, et je n'admets maintenant auprès de moi ni médecin, ni amis. Lorsqu'ils viennent me demander de mes nouvelles, je leur tends mon doigt par la porte entr'ouverte, pour leur montrer le mal qui me ronge, et je leur dis de venir demain aux funérailles de Phérécyde.

Tels sont les sages. Quelques auteurs rangent aussi parmi eux le tyran Pisistrate.

Nous allons maintenant passer aux philosophes, en commençant par l'école ionienne, dont le chef fut Thalès, maître d'Anaximandre.

## LIVRE II.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### ANAXIMANDRE.

Anaximandre, fils de Praxiade, était de Milet. Il admettait pour principe et élément des choses l'infini, sans déterminer si par là il entendait l'air, l'eau, ou quelque autre substance. Il disait que les parties de l'infini changent, mais que l'infini lui-même, dans son ensemble, est immuable. La terre, selon lui, est située au milieu de l'univers; elle en est le centre; sa forme est sphérique. La lune n'a qu'une lumière d'emprunt et est éclairée par le soleil. Le soleil est aussi grand que la terre; il a pour substance le feu le plus pur.

C'est lui, suivant Phavorinus, dans les *Mémoires divers*, qui inventa et établit le premier à Lacédémone un gnomon indiquant les solstices et les équinoxes. Il fit aussi des horloges solaires<sup>1</sup>, dessina le premier la circonférence de la terre et de la mer<sup>2</sup>, et construisit une sphère. Il avait écrit un exposé sommaire de ses opinions, qu'Apollodore d'Athènes a eu entre les mains. Cet auteur dit, dans les *Chroniques*, qu'Anaximandre avait soixante-quatre ans la seconde année de la cinquante-huitième olympiade<sup>3</sup>, qu'il mourut

<sup>1</sup> Hérodote (II, 109) en attribue l'invention aux Babyloniens.

<sup>2</sup> Eratosthène, dans *Strabon* (livre I), lui attribue également les premières cartes géographiques.

<sup>3</sup> 547 avant J.-C. Il était donc né 611 ans avant notre ère.

peu de temps après, et qu'il florissait sous Polycrate, tyran de Samos. On rapporte que des enfants l'ayant entendu chanter, se moquèrent de lui; il s'en aperçut et se contenta de dire : « Il faudra que je chante mieux pour ces enfants. »

Il y a eu un autre Anaximandre, également de Milet, qui a laissé des ouvrages historiques écrits dans le dialecte ionien.

---

## CHAPITRE II.

### ANAXIMÈNE.

Anaximène, de Milet, fils d'Eurystrate, fut disciple d'Anaximandre. Quelques auteurs lui donnent aussi pour maître Parménide. Il admettait deux principes, l'air et l'infini, et croyait que les astres tournent autour de l'horizon au lieu de passer sous la terre. Il a écrit dans le dialecte ionien pur. Il était né, au dire d'Apollodore, dans la soixante-troisième olympiade<sup>1</sup>, et mourut à l'époque de la prise de Sardes.

Il y a eu deux autres Anaximène, un rhéteur et un historien, tous deux de Lampsaque. L'historien était neveu du rhéteur et a écrit la vie d'Alexandre. On a du philosophe les lettres suivantes :

<sup>1</sup> C'est-à-dire en 528, ce qui ne peut s'accorder avec la fin de la phrase; car Sardes fut prise en 538; Suidas dit au contraire, au mot Anaximène, qu'il naquit l'année de la prise de Sardes. Cette date s'accorde assez bien avec le récit de presque tous les historiens qui le font maître d'Anaxagore, né en 500.

## ANAXIMÈNE A PYTHAGORE.

Un funeste accident nous a enlevé Thalès au milieu d'une belle vieillesse<sup>1</sup>. Il était sorti la nuit, selon sa coutume, en compagnie d'une servante, pour étudier les astres. Mais, trahi par sa mémoire, il tomba, tout en observant, dans une fosse profonde. Telle fut la fin de l'astronome de Milet. Nous qui l'avons eu pour maître, conservons le souvenir de ce grand homme; transmettons-le à nos enfants et à nos disciples, et que sa doctrine soit toujours notre règle. Saluons dans Thalès celui qui a inauguré tous nos travaux.

## ANAXIMÈNE A PYTHAGORE.

Tu as agi plus sagement que nous en émigrant de Samos à Crotonè où tu vis en paix; car les descendants d'Éacus accablent de maux tes compatriotes. Milet n'est pas non plus délivré de la tyrannie. Joins à cela les menaces que nous adresse le roi des Mèdes pour nous forcer à devenir ses tributaires. Les Ioniens se préparent à déclarer la guerre aux Mèdes pour la liberté commune; mais, la guerre engagée, nous n'avons plus aucune espérance de salut. Comment donc Anaximène pourrait-il s'appliquer à la contemplation des choses célestes, menacé qu'il est de la mort ou de l'esclavage? Quant à toi, les Crotoniates t'aiment; les habitants de la grande Grèce t'estiment; la Sicile même te fournit des disciples.

## CHAPITRE III.

## ANAXAGORE.

Anaxagore, de Clazomène, fils d'Hégésibulus, ou d'Eubulus, eut pour maître Anaximène. Il ajouta le premier l'intelligence à la matière. Son livre, écrit

<sup>1</sup> Je lis *Θαλῆς ἐκ καλοῦ ἔτι γήρωσ.*

avec autant de noblesse que d'élégance, commence ainsi : « Tout était confondu ; l'intelligence vint et établit l'harmonie. » C'est là ce qui lui fit donner le surnom d'*Intelligence*, Timon, dans les *Silles*, s'exprime ainsi sur son compte :

On a placé Anaxagore au rang des héros les plus illustres ; on l'a surnommé *Intelligence*, parce que, selon lui, c'est l'intelligence qui rassembla tout à coup les éléments épars, et au chaos substitua l'harmonie.

Sa naissance et ses richesses lui assignaient un rang élevé ; mais il se distingue surtout par sa grandeur d'âme qui le porta à abandonner à ses proches l'héritage paternel. Comme ils lui reprochaient un jour de négliger ses biens : « Eh quoi ! dit-il, que ne les soignez-vous. » Il finit par les abandonner complètement et se livra tout entier à la contemplation de la nature, sans s'occuper jamais des affaires publiques. Quelqu'un lui ayant dit à ce sujet : « Tu ne t'inquiètes point de ta patrie. — Prends garde, répondit-il, je suis tout entier à ma patrie ; » et en même temps, il montrait le ciel.

On dit qu'il avait vingt ans lorsque Xerxès passa en Grèce, et qu'il vécut soixante-douze ans. Cependant Apollodore assure, dans les *Chroniques*, qu'il était né dans la soixante-dixième olympiade<sup>1</sup>, et qu'il mourut la première année de la soixante-dix-huitième. Il commença à philosopher à Athènes, sous l'archontat de Callias<sup>2</sup>, à l'âge de vingt ans, suivant Démétrius de

<sup>1</sup> L'an 500. Tous les témoignages s'accordent en faveur de cette date.

<sup>2</sup> En fixant la naissance d'Anaxagore à la première année de la soixante-dixième olympiade, c'est Calliades qui était archonte lorsqu'il avait vingt ans, la première année de la soixante-douzième olympiade.

Phalère, dans la *Liste des archontes*, et il passa trente années dans cette ville.

Il disait que le soleil est une pierre enflammée et qu'il est plus grand que le Péloponèse ; — opinion que l'on attribue aussi à Tantale ; — que la lune est habitée et renferme des montagnes et des vallées. Les principes des choses sont les homéoméries ou particules similaires : de même que l'or est formé de petites paillettes d'or, de même aussi tous les corps sont composés de corpuscules de même nature qu'eux. L'intelligence est le principe du mouvement. Les corps les plus lourds, comme la terre, se portent en bas ; les plus légers, comme le feu, en haut ; l'air et l'eau au milieu. Par suite de cette disposition, la mer s'étendit sur la surface de la terre, lorsque, sous l'influence du soleil, les éléments humides se furent séparés des autres. Les astres, à l'origine, avaient un mouvement circulaire horizontal, l'étoile polaire se trouvant toujours au zénith de la terre ; mais, plus tard, la voûte céleste s'est inclinée tout entière. La voie lactée est produite par la réflexion de la lumière solaire, lorsqu'aucun astre ne vient en éclipser l'éclat. Les comètes sont un assemblage d'étoiles errantes qui jettent des flammes. Les étoiles filantes sont comme des étincelles détachées de l'air. Les vents résultent de la raréfaction de l'air sous l'action du soleil. Le tonnerre est produit par le choc des nuages ; l'éclair par leur frottement. La terre tremble lorsque l'air pénètre dans ses entrailles.

Les animaux ont été produits à l'origine par l'humidité, la chaleur et l'élément terreux ; ils se sont ensuite reproduits eux-mêmes ; le mâle se forme à droite, la femelle à gauche.

On raconte qu'il avait prédit la chute d'une pierre

qui tomba à *Egos-Potamos*, en annonçant qu'elle tomberait du soleil ; on dit aussi que c'est pour cela que, dans le *Phaëton*, Euripide, son disciple, appelle le soleil une masse d'or. Un jour il se présenta à Olympie, par un beau temps, couvert d'une peau, comme s'il allait pleuvoir, et il plut en effet. Quelqu'un lui ayant demandé si la mer couvrirait un jour les montagnes de Lampsaque : « Oui, dit-il, si le temps ne manque pas. » On lui demandait un jour pour quelle fin il était né : « Pour contempler, dit-il, le soleil, la lune et le ciel. » Une autre fois on lui disait qu'il était privé de la société des Athéniens : « Non, reprit-il, ce sont eux qui sont privés de la mienne. »

Ayant vu le tombeau de Mausole<sup>1</sup>, il s'écria : « Un tombeau élevé à grands frais est une fortune transformée en pierre. » Comme on le plaignait de mourir sur une terre étrangère : « Partout, dit-il, la route est la même pour descendre aux enfers. »

Il paraît être le premier, s'il faut en croire les *Histoires diverses* de Phavorinus, qui ait vu une pensée morale dans le poëme d'Homère et lui ait assigné pour but la vertu et la justice. Cette opinion fut développée par Métrodore de Lampsaque, son ami, qui le premier aussi fit une étude sérieuse des théories physiques d'Homère. Anaxagore est aussi le premier qui ait écrit un ouvrage<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Le tombeau de Mausole ne fut élevé que longtemps après la mort d'Anaxagore.

<sup>2</sup> Cet ouvrage était intitulé *περὶ Φύσεως*, *de la Nature*. Simplicius nous en a conservé de nombreux fragments dans les Commentaires sur la *Physique* et le traité *du Ciel* d'Aristote. Du reste il n'est pas vrai qu'Anaxagore ait le premier composé un ouvrage ; Anaximène, Parménide, Héraclite et plusieurs autres avaient écrit avant lui sur la nature.

Silénus raconte, au premier livre des *Histoires*, qu'une pierre tomba du ciel sous l'archontat de Dimylus, et à ce sujet il dit que, suivant Anaxagore, le ciel tout entier est formé de pierres, que cette masse est maintenue par la rapidité du mouvement, et que, le mouvement cessant, elle s'écroulerait aussitôt.

Son procès est diversement rapporté<sup>1</sup> : « Sotion dit, dans la *Succession des philosophes*, qu'il fut accusé d'impiété par Cléon, pour avoir dit que le soleil était une pierre incandescente, et condamné à une amende de cinq talents et à l'exil, quoique Périclès, son disciple, eût pris sa défense. Satyrus dit au contraire, dans les *Vies*, que Thucydide, adversaire politique de Périclès, l'accusa tout à la fois d'impiété et de trahison<sup>2</sup>, et le fit condamner à mort, en son absence. Comme on lui annonçait en même temps sa condamnation et la mort de ses enfants, il dit sur le premier point : « La nature avait depuis longtemps prononcé cet arrêt contre mes adversaires et contre moi ; » et à l'égard de ses enfants : « Je savais que je les avais engendrés mortels. » D'autres attribuent cette dernière réponse, soit à Solon, soit à Xénophon. Démétrius de Phalère rapporte aussi, dans le traité *de la Vieillesse*, qu'Anaxagore ensevelit ses enfants de ses propres mains. Hermippe, dans les *Vies*, rapporte autrement son procès : on l'emprisonna d'abord pour le faire mourir ; mais Périclès, s'étant présenté au peuple, demanda si l'on avait quelque chose à blâmer dans sa propre conduite ; comme on ne répondait rien, il s'écria : « Eh bien ! je suis disciple de cet homme ; gardez-vous de le mettre à mort sur d'in-

<sup>1</sup> Voir à ce sujet la thèse sur Anaxagore (Zévort, 1843), p. 15 et suiv.

<sup>2</sup> Mot à mot de *Médisme*.

justes calomnies ; mais suivez mes conseils, et renvoyez-le absous. » On le renvoya en effet ; mais il ne put supporter cet affront et se donna la mort. Hiéronymus dit, au second livre des *Mémoires divers*, que Périclès l'amena devant les juges amaigri et exténué par la maladie, et qu'il obtint son acquittement plutôt de la pitié que de la justice du tribunal. Tels sont les récits accrédités au sujet de sa condamnation.

On croit que son inimitié contre Démocrite avait pour principe le refus qu'avait fait celui-ci de l'admettre à ses entretiens <sup>1</sup>. Il se retira à Lampsaque où il mourut. Les magistrats de la ville l'ayant interrogé sur ce qu'il voulait qu'on fit en sa faveur, il demanda que tous les ans, le mois de sa mort fut un mois de repos et de fête pour l'enfance, coutume qui se conserve encore aujourd'hui. Après sa mort, les habitants de Lampsaque lui rendirent les honneurs funèbres et gravèrent sur son tombeau une inscription ainsi conçue :

Ici repose celui des hommes qui dans l'étude des phénomènes célestes approcha le plus de la vérité, Anaxagore.

Voici la mienne :

Anaxagore avait dit que le soleil est une pierre incandescente ; on le condamna à mort. Périclès son ami le sauva ; mais lui-même s'arracha la vie par une faiblesse peu digne d'un philosophe.

Il y a eu trois autres Anaxagore, qu'il ne faut pas confondre entre eux : un rhéteur de l'école d'Isocrate ; un sculpteur cité par Antigone, et un grammairien de l'école de Zénodote.

<sup>1</sup> Diogène de Laërte, au livre IX, ch. xxxiv, intervertit les rôles et dit que c'était Anaxagore qui avait repoussé les avances de Démocrite.

## CHAPITRE IV.

## ARCHÉLAUS.

Archélaüs, d'Athènes ou de Milet, fils d'Apollodore, ou, selon d'autres, de Myson, fut disciple d'Anaxagore et maître de Socrate. Le premier il apporta de l'Ionie à Athènes la philosophie physique<sup>1</sup>, ce qui lui valut le surnom de Physicien. Une autre raison de ce surnom, c'est que cette branche de la philosophie finit avec lui, Socrate ayant fondé la morale. Archélaüs paraît cependant avoir abordé aussi la morale; car il a traité des lois, des biens et du juste. Socrate fut en cela son disciple; mais ayant étendu cette science, il passa pour en être l'inventeur.

Archélaüs assignait deux causes à la production des êtres, le froid et le chaud. Il disait aussi que les animaux ont été formés du limon de la terre; que le juste et l'injuste résultent non pas de la nature, mais de la loi. Voici, du reste, l'ensemble de son système: l'eau étant soumise à l'action de la chaleur, une partie se dessèche, se condense et forme la terre; une autre partie s'évapore et produit l'air. C'est pour cela que la terre est embrassée par l'air et soumise à son action. L'air lui-même subit l'action du feu qui l'embrasse dans son mouvement circulaire. La terre, une fois échauffée, a produit les animaux, auxquels elle fournissait d'abord pour nourriture un limon semblable au lait; les hommes ont été formés de la même manière. Archélaüs est le premier qui ait dit que la

<sup>1</sup> C'est Anaxagore qui a le premier introduit la philosophie ionienne à Athènes.

voix est produite par la percussion de l'air<sup>1</sup>. Il enseignait aussi que les eaux de la mer se sont infiltrées à travers la terre, en ont rempli les diverses cavités et s'y sont condensées; que le soleil est le plus grand des astres et que l'univers est infini.

Il y a eu trois autres Archélaüs : un géographe qui a décrit les contrées parcourues par Alexandre; un poète qui a écrit sur les objets à double nature, et un rhéteur, auteur de préceptes sur l'éloquence.

## CHAPITRE V.

### SOCRATE.

Socrate, fils de Sophronisque, tailleur de pierres, et de Phénarète, sage-femme, comme l'atteste Platon dans le *Théétète*, était Athénien, du deme d'Alopèce. On le disait collaborateur d'Euripide; Mnésilochus en particulier s'est exprimé dans ce sens :

Les *Phrygiens*, drame nouveau d'Euripide, auquel Socrate a mis des pièces.

Et ailleurs :

Euripide chevillé par Socrate.

Callias dit aussi, dans les *Captifs* :

A. Te voilà bien grave et tu nous dérites de beaux sentiments !

B. Je le puis, Socrate est mon maître.

<sup>1</sup> Cette opinion avait déjà été émise par Anaxagore. Voy. Théophraste, traité de la *Sensation*, § 59.

Aristophane, dans les *Nuées* :

Voici cet Euripide, auteur de tragédies bavardes, philosophiques.

Socrate fut disciple d'Anaxagore, suivant quelques-uns, et aussi de Damon, au dire d'Alexandre, dans la *Succession des Philosophes*. Après la condamnation d'Anaxagore, il s'attacha à Archélaüs le physicien ; il aurait même été son mignon, s'il faut en croire Aristoxène. Duris prétend qu'il fut esclave et exerça le métier de tailleur de pierres ; on assure même que les Grâces qui sont représentées vêtues, à l'Acropole, sont de lui. Timon dit à ce sujet dans les *Silles* :

C'est d'eux que descend ce tailleur de pierres, ce raisonneur légiste, cet enchanteur de la Grèce, ce subtil discuteur, ce railleur, cet imposteur pédant, cet attique raffiné.

Idoménée atteste en effet qu'il était très-versé dans l'art des rhéteurs, et Xénophon rapporte que les Trente lui défendirent d'enseigner la rhétorique. Aristophane raille aussi son habileté à faire une bonne cause d'une mauvaise. Phavorinus dit également, dans les *Histoires diverses*, qu'il a le premier enseigné la rhétorique avec son disciple Eschine, témoignage qui est confirmé par celui d'Idoménée, dans l'*Histoire des disciples de Socrate*. Il est aussi le premier qui ait traité de la morale, le premier qui soit mort condamné. Aristoxène, fils de Spintharus, dit qu'il prêtait à usure, qu'il retirait ensuite l'intérêt et le capital, et que, l'intérêt dépensé, il prêtait de nouveau. Démétrius de Byzance prétend qu'il fut tiré de son atelier et instruit par Criton qu'avait séduit la grâce de son esprit. Plus tard, reconnaissant le peu d'utilité pratique des théories physiques, il se mit à disserter sur la morale dans les

boutiques et au milieu de la place publique. Il disait qu'il ne cherchait qu'une seule chose :

En quoi consistent le bien et le mal dans la vie privée<sup>1</sup>.

Sa vivacité dans la discussion lui faisait fréquemment de mauvaises affaires : on le frappait, on lui arrachait les cheveux, le plus souvent on se moquait de lui. Il supportait tout cela avec un calme imperturbable ; au point qu'ayant reçu un coup de pied il resta impassible ; quelqu'un s'en étonnant, il lui dit : « Si un âne m'avait donné un coup de pied, irais-je lui faire un procès ? » Tel est du moins le récit de Démétrius.

Il n'eut pas besoin de voyager comme la plupart des philosophes. A part les expéditions dont il fit partie, il resta toujours dans le même lieu, discutant sans relâche avec ses amis, et cherchant moins à combattre leur opinion qu'à découvrir en commun la vérité. On rapporte qu'Euripide lui donna à lire l'ouvrage d'Héraclite et lui demanda son opinion : « Ce que j'en ai compris, dit-il, est fort beau ; il en est de même du reste, je le suppose ; mais pour l'entendre il faudrait un plongeur de Délos. »

Il se livrait aux exercices du corps et avait une constitution vigoureuse. Il fit partie de l'expédition d'Amphipolis. Au combat de Délium, Xénophon étant tombé de cheval il l'emporta sur ses épaules et, quoique autour de lui tous les Athéniens eussent pris la fuite, il se retira lentement, regardant tranquillement derrière lui, pour faire face à ceux qui auraient voulu le surprendre. Il servit aussi dans l'armée envoyée par mer à Potidée, l'ennemi ayant interrompu les communications par terre. On dit que ce fut alors

<sup>1</sup> Vers d'Homère, *Odyss.*, I, 392.

qu'il resta toute une nuit immobile dans le même lieu. Il remporta dans cette expédition le prix de la valeur et le céda à Alcibiade, dont la beauté l'avait séduit, suivant Aristippe, au quatrième livre de la *Sensualité antique*. Ion de Chio dit que dans sa jeunesse il fit un voyage à Samos avec Archélaüs ; Aristote affirme aussi qu'il alla à Delphes, et Phavorinus dit, au premier livre des *Commentaires*, qu'il visita l'isthme de Corinthe.

Socrate avait des sentiments fermes et républicains : il en fit preuve lorsqu'il refusa à Critias et à ses collègues de leur amener Léonte de Salamine, homme fort riche, qu'ils voulaient mettre à mort ; il fut aussi le seul à voter pour l'acquittement dans l'affaire des dix généraux. Lui-même, il refusa de s'échapper de prison, quoiqu'on lui en offrit les moyens. Comme ses amis pleuraient sur lui, il les reprit sévèrement et leur adressa, au milieu des fers, ces admirables discours que l'on connaît. Sa frugalité égalait la simplicité de ses mœurs : Pamphila raconte, au septième livre des *Commentaires*, qu'Alcibiade lui ayant donné un vaste terrain pour y bâtir une maison, il refusa en disant : « Si j'avais besoin de sandales et que tu me donnasses du cuir pour les faire moi-même, ne serait-il pas ridicule à moi de le prendre ? » Souvent il se disait à lui-même, en examinant la multitude des objets mis en vente sur le marché : « Que de choses dont je n'ai pas besoin ! » Il avait continuellement à la bouche ces vers :

L'argent et la pourpre sont utiles pour le théâtre, mais inutiles à la vie <sup>1</sup>.

Il repoussa tour à tour les avances d'Archélaüs de

<sup>1</sup> Vers de Philémon, cités par Stobée, LIV.

Macédoine, de Scopa de Cranon et d'Euryloque de Larisse ; il ne voulut ni accepter leurs présents ni aller les visiter. Sa tempérance était telle que la peste s'étant souvent déclarée à Athènes pendant qu'il y était, il fut seul à l'abri du fléau. Aristote dit qu'il eut deux femmes : la première Xanthippe, dont il eut Lamproclès ; l'autre Myrton, fille d'Aristide le Juste<sup>1</sup>, qu'il prit sans dot et de laquelle il eut Sophronisque et Ménexène. Quelques-uns cependant prétendent que Myrton fut la première. D'un autre côté Satyrus, Hieronymus de Rhodes et plusieurs autres prétendent qu'il les eut toutes les deux à la fois. Ils disent que la disette d'hommes et la nécessité de repeupler la ville engagèrent les Athéniens à rendre un décret qui autorisait chaque citoyen à prendre, indépendamment de son épouse légitime, une autre femme et à avoir d'elle des enfants ; Socrate, suivant eux, aurait profité de ce décret.

Il était indifférent à la raillerie, affectait une excessive frugalité et n'exigeait aucun salaire pour ses leçons. Il disait que ceux qui mangent avec le plus d'appétit sont ceux qui ont le moins besoin de mets recherchés ; et que ceux qui boivent avec le plus d'avidité, sont ceux qui savent le moins supporter la privation de la boisson. « On se rapproche d'autant plus des dieux, disait-il encore, qu'on a moins de besoins. » L'élévation de son caractère est attestée même par les poètes comiques, qui ne voient pas que leurs railleries sont pour lui autant d'éloges. Voici les paroles d'Aristophane :

O toi, qui as si sagement embrassé l'étude sublime de la

<sup>1</sup> Ce n'est pas Aristide le Juste, comme le remarque avec raison Athénée (*Banquet des S.*, XIII) ; mais le troisième descendant du Juste,

philosophie, que ton sort sera glorieux à Athènes et parmi tous les Grecs ! Tu as de la mémoire, de l'esprit ; tu ne fais consister le mal que dans l'opinion ; tu ne te fatigues point, que tu sois debout ou que tu marches ; tu es insensible au froid, aux plaisirs de la table ; tu n'aimes ni le vin, ni la bonne chère, ni les autres frivolités de ce genre.

Amipsias le représente affublé d'un vieux manteau et l'apostrophe ainsi :

O Socrate, le meilleur des hommes si tu étais seul au monde, mais le plus vaniteux entre tous ! Toi aussi tu viens donc parmi nous ; tu as ce courage ? Mais d'où te vient ce manteau ? Ce sont les corroyeurs qui t'ont fait ce mauvais cadeau pour se moquer de toi.

— Pourtant cet homme, dévoré par la faim, n'a jamais flatté<sup>1</sup>.

Cette fierté de caractère et cette grandeur d'âme de Socrate résultent également des vers suivants d'Aristophane<sup>2</sup> :

Tu arpentés fièrement nos rues en promenant les yeux de tous côtés ; tu vas nu-pieds, sans t'inquiéter de la douleur et étalant majestueusement ton visage.

Cependant il savait aussi s'accommoder aux circonstances : on le vit quelquefois élégamment vêtu, par exemple lorsqu'il alla trouver Agathon, comme le rapporte Platon dans *le Banquet*. Il possédait au même degré le talent de convaincre et celui de dissuader ; c'est ainsi qu'au dire de Platon un discours qu'il prononça sur la science fit de Théétète un homme presque divin. Eutyphron ayant intenté un procès à son père pour le meurtre d'un étranger, quelques paroles de Socrate sur la piété filiale suffirent pour le détour-

<sup>1</sup> C'est Socrate qui répond.

<sup>2</sup> *Nuées*, v. 361 et suiv.

ner de son dessein. Il inculqua aussi à Lysis une grande pureté de mœurs ; en un mot il savait parfaitement accommoder ses discours à la situation. Xénophon rapporte qu'il calma, par ses conseils, son fils Lamproclès, irrité contre sa mère, et qu'il détourna Glaucon, frère de Platon, des affaires publiques auxquelles il n'était pas propre ; il porta au contraire à s'y livrer Charmide qui avait l'aptitude nécessaire. Il enflamma le courage d'Iphicrate, général athénien, en lui montrant les coqs du barbier Midas qui ne craignaient pas d'attaquer ceux de Callias. Glauconide disait de lui qu'il fallait que la ville le conservât précieusement, comme un faisan ou un paon.

Socrate s'étonnait de ce que chacun sût parfaitement le compte de ses biens, et ne sût pas le nombre de ses amis, tant on s'en inquiète peu ! Voyant Euclide se livrer avec ardeur à la dialectique, il lui dit : « Mon cher Euclide, tu pourras faire des sophistes, mais non des hommes ; » car il méprisait comme inutile tout ce vain langage, ainsi que le remarque Platon dans l'*Euthydème*. Charmide lui ayant donné des esclaves pour en tirer profit, il les refusa. Quelques auteurs ont aussi prétendu qu'il ne faisait aucun cas de la beauté d'Alcibiade. Il disait, suivant Xénophon dans le *Banquet*, que le loisir est le plus grand des biens.

Il enseignait aussi qu'il n'y a qu'un seul bien, la science ; qu'un seul mal, l'ignorance ; que la richesse et la naissance n'ont rien qu'on doive ambitionner ; que bien loin de là elles sont une source de maux. On lui disait un jour qu'Antisthène avait pour mère une Thrace : « Pensez-vous donc, répliqua-t-il, qu'un si grand homme eût pu naître d'une mère et d'un père athéniens ? »

Phédon était réduit par sa condition d'esclave à un

..

.

métier infâme ; ce fut Socrate qui détermina Criton à le racheter et en fit un grand philosophe.

Pendant ses loisirs il apprenait à jouer de la lyre, disant qu'il n'y a pas de honte à apprendre ce qu'on ne sait pas. Xénophon dit aussi, dans *le Banquet*, qu'il s'exerçait souvent à la danse et qu'il la croyait utile à l'entretien de la santé.

Il prétendait qu'un génie familier lui faisait connaître l'avenir. « Bien commencer, disait-il, ce n'est pas peu de chose, mais ce n'est pas beaucoup. » Il disait encore qu'il ne savait rien, une seule chose exceptée, à savoir qu'il ne savait rien ; qu'acheter des fruits précoces, c'est désespérer de vivre jusqu'au temps de la maturité. Quelqu'un lui ayant demandé quelle était la première des vertus pour le jeune homme : « Rien de trop, » dit-il. Il conseillait d'étudier la géométrie, mais seulement ce qu'il en faut pour mesurer un champ, quand on le prend ou qu'on le donne à ferme. Euripide ayant dit de la vertu, dans la pièce intitulée *Augé* :

Le mieux est de laisser cela de côté ;

il se leva et sortit en s'écriant : « Quel ridicule ! On cherche un esclave quand il ne se retrouve pas, et on laisserait ainsi la vertu se perdre ! » Quelqu'un lui demandait s'il devait ou non se marier : « Quoi que tu fasses, répondit-il, tu t'en repentiras. » Il s'étonnait, disait-il, de ce que les statuaires fissent tous leurs efforts pour façonner la pierre à l'image de la nature, et se donnassent si peu de peine pour ne pas ressembler eux-mêmes à la pierre. Il engageait les jeunes gens à se regarder souvent dans le miroir, afin que, s'ils étaient beaux, ils se rendissent dignes de leur

beauté, et que, dans le cas contraire, ils fissent oublier leur laideur par la science et la vertu. Un jour qu'il avait invité à dîner des gens riches, Xanthippe rougissait de la modicité du repas : « Ne t'inquiète pas, lui dit-il : s'ils sont sobres et discrets, ils seront indulgents ; s'ils ne le sont pas, laissons-les pour ce qu'ils valent. »

Il disait que les autres hommes vivaient pour manger, et que lui mangeait pour vivre ; que faire cas de la multitude ignorante, c'est imiter celui qui refuserait une pièce de quatre drachmes, comme mauvaise, et qui accepterait un monceau de pièces semblables. Eschine lui ayant dit : « Je suis pauvre, je n'ai rien à t'offrir que ma personne ; je me donne à toi. — Ne vois-tu pas, répondit Socrate, que tu me fais le plus magnifique présent ? » Un homme s'affligeait du mépris où il était tombé depuis l'usurpation des trente : « En aurais-tu du regret ? » lui dit Socrate. Un autre lui ayant dit : « Les Athéniens t'ont condamné à mort, » il reprit : « La nature a prononcé contre eux le même arrêt ; » réponse que l'on attribue aussi à Anaxagore.

« Tu meurs injustement, lui disait sa femme. — Aimerais-tu mieux, reprit-il, que ce fût justement ? »  
Ayant rêvé qu'une voix lui disait :

Dans trois jours tu aborderas aux champs fertiles de la Phthie<sup>1</sup>,

il déclara à Eschine qu'il mourrait dans trois jours. Lorsqu'il fut sur le point de boire la tiguë, Apollodore lui offrit un riche manteau ; afin qu'il s'en couvrit pour mourir. « Eh quoi ! dit Socrate, mon man-

<sup>1</sup> Homère, *Iliade*, IX, 363.

teau m'a suffi pour vivre ; il ne me suffirait pas pour mourir ! »

« Un tel, lui dit-on, parle mal de toi. — Je le crois, reprit-il ; il n'a jamais rien su dire de bien. »

Voyant Antisthène tourner son manteau de manière à mettre les trous en évidence, il lui cria : « J'aperçois ta vanité à travers les trous de ton manteau. »

« Un tel ne vous injurie-t-il pas ? lui dit-on. — Non, répondit-il, cela ne s'applique pas à moi. »

Il disait qu'il est bon de se livrer volontairement aux critiques des poètes comiques ; car si elles sont fondées on en profite pour se corriger ; si elles ne le sont pas, que nous importe.

Une fois, Xanthippe, après l'avoir abreuvé d'injures, lui jeta de l'eau au visage : « Je savais bien, dit-il, qu'un si grand orage ne se passerait pas sans pluie. »

Alcibiade lui dit un jour que les criaileries de Xanthippe étaient insupportables : « J'y suis habitué, répondit-il, comme on se fait à entendre constamment le bruit d'une poulie. Toi-même ne supportes-tu pas les cris de tes oies ? — Oui, reprit Alcibiade, mais elles me donnent des œufs et des petits. — Et moi, Xanthippe me donne des enfants. »

Un jour elle vint jusque sur la place publique lui arracher son manteau. Ses amis lui conseillaient de lui administrer sur-le-champ une correction : « Oui, sans doute, dit Socrate, afin que, quand nous serons aux prises, chacun de vous crie : « Tiens bon ! Socrate ; « Tiens bon ! Xanthippe. »

Il comparait une femme acariâtre aux chevaux vicieux que montent les écuyers : « Lorsqu'une fois ils ont dompté ceux-là, disait-il, ils maîtrisent aisément les autres ; et moi de même, habitué à l'humeur de

Xanthippe , je m'accommoderai facilement avec tout le monde. »

Ces maximes et ces exemples lui valurent de la part de la Pythie ce témoignage si flatteur que tout le monde connaît. Interrogée par Chéréphon , elle répondit :

De tous les hommes , Socrate est le plus sage.

Cet oracle excita contre lui de nombreuses jalousies, d'autant plus qu'il s'était souvent moqué de la stupidité de ceux qui avaient une haute opinion d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'il avait critiqué Anytus, comme Platon nous l'apprend dans le *Ménon*. Anytus, irrité des railleries de Socrate, excita d'abord contre lui la verve d'Aristophane ; puis il engagea Mélitus à l'accuser comme impie et corrupteur de la jeunesse. L'accusation fut portée par Mélitus et soutenue par Polyeucte, au dire de Phavorinus, dans les *Histoires diverses*. Hermippe prétend que la harangue fut rédigée par le sophiste Polycrate, — d'autres disent Anytus, — et que l'orateur Lycon conduisit toute l'affaire. Antisthène, dans la *Succession des Philosophes*, et Platon dans l'*Apologie*, nomment trois accusateurs : Anytus, Lycon et Mélitus : Anytus au nom des politiques et des magistrats, Lycon pour les orateurs et Mélitus pour les poètes, tous gens que Socrate avait peu ménagés. Phavorinus prétend avec raison, au premier livre des *Commentaires*, que la harangue de Polycrate est supposée ; car, dit-il, il y est question des murs rebâti par Conon, fait postérieur de six ans à la mort de Socrate.

Voici quels furent les chefs d'accusation confirmés par serment ; Phavorinus dit qu'on les conserve encore dans le temple de la mère des dieux :

Mélitus de Lampsaque, fils de Mélitus, accuse, sous la foi du serment, Socrate d'Alopèce, fils de Sophronisque, des crimes suivants : Socrate est coupable de ne pas croire aux dieux reconnus par la ville et d'en introduire de nouveaux ; il est également coupable de corrompre la jeunesse. Pour ces crimes, la mort.

Lysias avait composé pour lui une apologie ; mais Socrate lui dit après l'avoir lue : « Quoique le discours soit fort beau, mon cher Lysias, il ne me convient point. (En effet c'était un morceau beaucoup plus oratoire que philosophique.) — Pourquoi donc, reprit Lysias, s'il est beau, ne te convient-il pas ? — Ne peut-il pas se faire, dit Socrate, que de beaux habits et de beaux souliers ne m'aillent pas ? »

Justus de Tibériade raconte, dans l'*Histoire des Rois*, que pendant qu'on plaidait la cause de Socrate, Platon se présenta à la tribune et dit : « Athéniens, je suis le plus jeune de ceux qui sont montés à cette tribune..... ; » mais que les juges lui crièrent : « Dis plutôt : descendus. » C'était lui dire : Descends.

Lorsqu'on alla aux voix, il y eut pour la condamnation une majorité de deux cent quatre-vingt-un suffrages. Comme les juges délibéraient sur la peine ou l'amende à lui infliger, il se taxa lui-même à vingt-cinq drachmes, ou à cent suivant Ebulide. Les juges s'étant récriés, Socrate-dit alors : « Je déclare que le châtement que j'ai mérité pour ma conduite, c'est d'être nourri au Prytanée. « Aussitôt quatre-vingts voix nouvelles se prononcèrent pour la mort ; en conséquence il fut condamné. On le conduisit en prison et quelques jours après il but la ciguë. Platon nous a conservé, dans le *Phédon*, les sublimes entretiens qui occupèrent ses derniers moments. Quelques person-

nes croient qu'il avait composé un hymne dont le commencement était :

Salut, dieu de Délos, Apollon, et toi aussi, Diane, enfants  
illustres...

Mais Dionysodore prétend que cet hymne n'est pas de lui. Il fit aussi une fable, à l'imitation de celles d'Ésope, mais assez mal conçue; elle commence par ces mots :

Ésope conseilla un jour aux magistrats de Corinthe de ne point confier le jugement de la vertu à la sagesse populaire...

Ainsi mourut Socrate. Le repentir suivit de près chez les Athéniens : on ferma les jeux et les gymnases; les ennemis de Socrate furent exilés, et Mélitus en particulier condamné à mort. On éleva à la mémoire de Socrate une statue d'airain, œuvre de Lysippe, qui fut placée dans le Pompéium. Quant à Anytus, les habitants d'Héraclée le proscrivirent le jour même où il était entré dans leur ville. Au reste, Socrate n'est pas le seul qui ait éprouvé ainsi l'inconstance des Athéniens; on en cite beaucoup d'autres : Héraclide rapporte qu'ils traitèrent Homère d'insensé et le condamnèrent à une amende de cinquante drachmes; ils accusèrent Tyrtée de folie; ils avaient commencé par élever une statue d'airain à Astydamas, imitateur d'Eschyle<sup>1</sup>. Euripide, dans le *Palamède*, leur reproche en ces termes la mort de Socrate :

Vous avez tué, vous avez tué le plus sage des mortels, l'innocent, l'éloquent ami des Muses.

Philochorus prétend cependant qu'Euripide était

<sup>1</sup> Et ensuite ils le condamnèrent à l'amende.

mort avant Socrate. Ce dernier était né, suivant les *Chroniques* d'Apollodore, sous l'archontat d'Apséphion, la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade<sup>1</sup>, le 6 de thargélion, jour où les Athéniens purifient leur ville, et où ceux de Délos prétendent que naquit Diane. Il mourut, suivant Démétrius de Phalère, la première année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, à l'âge de soixante-dix ans. Il avait été disciple d'Anaxagore, aussi bien qu'Euripide, qui naquit sous Calliade, la première année de la soixante-quinzième olympiade.

Socrate ne me paraît pas être resté étranger aux spéculations sur la nature; car il a traité souvent de la Providence, de l'aveu même de Xénophon qui prétend cependant qu'il ne s'est occupé que de morale. Mais, d'un autre côté, lorsque Platon, dans l'*Apologie*, discute les doctrines d'Anaxagore et de quelques autres physiciens, dont Socrate ne faisait aucun cas, ce sont ses propres opinions qu'il expose, quoiqu'il mette le dialogue sous le nom de Socrate.

Aristote raconte qu'un mage, étant venu de Syrie à Athènes, reprit Socrate sur différents points et lui prédit qu'il aurait une fin tragique. Voici l'épigramme que je lui ai consacrée :

Bois maintenant à la coupe des dieux, ô Socrate; la divinité elle-même a proclamé ta sagesse, et toute sagesse est en Dieu. Les Athéniens t'ont donné la ciguë; mais ce sont eux qui l'ont bue par ta bouche.

Aristote rapporte, au troisième livre de la *Poétique*, que Socrate eut à subir les attaques jalouses d'Antilochus de Lemnos, et d'Antiphon, interprète des pro-

<sup>1</sup> L'archontat d'Apséphion ne tombe que douze ans plus tard.

diges, de même que Pythagore fut poursuivi par Cylon de Crotoné ; Homère et Hésiode pendant leur vie, l'un par Sagaris, l'autre par Cécrops, et tous deux, après leur mort, par Xénophane ; Pindare par Amphimène de Cos ; Thalès par Phérécyde ; Bias par Salarus de Priène ; Pittacus par Antiménide et Alcée ; Anaxagore par Sosibius, et Simonide par Timocréon.

Les plus illustres successeurs de Socrate, surnommés socratiques, sont : Platon, Xénophon et Antisthène. Parmi ceux qui composent ce qu'on appelle la décade il y en a quatre principaux : Eschine, Phédon, Euclide et Aristippe. Nous parlerons d'abord de Xénophon, réservant Antisthène pour le placer avec les cyniques ; nous traiterons ensuite des autres philosophes socratiques, puis de Platon, chef de la première des dix écoles morales et fondateur de l'ancienne Académie. Tel est l'ordre que nous suivrons dans notre exposition.

Il y a eu plusieurs autres Socrate : un historien, auteur d'une description d'Argos ; un philosophe péripatéticien, de Bithynie ; un poète, auteur d'épigrammes ; enfin Socrate de Cos qui a écrit sur les surnoms des dieux.

## CHAPITRE VI.

### XÉNOPHON.

Xénophon, fils de Gryllus, était Athénien, du dème d'Erchia. Sa modestie était égale à sa beauté. Un jour, dit-on, Socrate l'ayant rencontré dans une rue étroite lui barra le passage avec son bâton et lui demanda où

était le marché aux vivres ; lorsqu'il eut satisfait à cette première question , il lui demanda où les hommes se formaient à la vertu ; Xénophon hésita : « Suis-moi donc , lui dit-il , je te l'apprendrai ; » et depuis ce temps il le compta au nombre de ses disciples. Il est le premier qui ait recueilli les entretiens de Socrate et les ait publiés sous forme de mémoires ; il est aussi le premier des philosophes qui ait écrit une histoire.

Aristippe prétend , au quatrième livre de la *Sensualité antique* , qu'il était épris de Clinias et qu'il le lui dit en ces termes : « La vue de Clinias est plus douce pour moi que tout ce que les hommes ont de plus rare ; puissé-je être aveugle pour tout le reste et n'avoir d'yeux que pour Clinias ; la nuit , pendant mon sommeil , je gémiss de son absence ; je rends grâce au jour et au soleil , parce qu'ils me ramènent Clinias. »

Voici ce qu'on raconte de ses liaisons avec Cyrus : Il avait lui-même pour ami un Béotien , nommé Proxène , disciple de Gorgias de Léontium , et fort avant dans les bonnes grâces de Cyrus. Proxène qui vivait à la cour de Sardes lui écrivit à Athènes pour l'inviter à venir partager avec lui l'amitié du roi. Xénophon montra la lettre à Socrate et lui demanda son avis. Celui-ci l'ayant engagé à aller consulter l'oracle de Delphes , il s'y rendit en effet ; mais au lieu de demander s'il devait , ou non , se rendre auprès de Cyrus , il ne consulta que sur les moyens d'accomplir le voyage. Socrate , tout en blâmant cette supercherie , lui conseilla de partir. Il se rendit donc auprès de Cyrus et bientôt il fut tout aussi avant que Proxène dans son amitié.

Il nous a conservé une relation fidèle de l'expédition de Cyrus en Perse et de la retraite des Grecs. Il avait pour ennemi Ménon de Pharsale , chef d'un corps

d'étrangers à l'époque de cette expédition ; il lui reproche , entre autres choses , ses relations amoureuses avec des jeunes gens d'un rang supérieur à lui. Il accuse aussi un certain Apollonide d'avoir les oreilles percées. Après l'expédition de Perse , la déroute de Pont et la violation des traités par Seuthus , roi des Odryses , Xénophon revint en Asie <sup>1</sup> auprès d'Agésilas , roi de Lacédémone. Il mit à sa solde les troupes qui avaient servi Cyrus et contracta avec lui l'amitié la plus étroite. C'est à cette époque que les Athéniens le condamnèrent à l'exil , comme traître et allié des Lacédémoniens. Étant allé ensuite à Éphèse , il fit deux parts de l'or qu'il possédait et en confia la moitié à Mégabyse , prêtre de Diane , pour le garder jusqu'à son retour , lui permettant , dans le cas où il ne reviendrait pas , de le consacrer à élever une statue de Diane. L'autre moitié fut employée en offrandes au temple de Delphes.

Il accompagna ensuite Agésilas , que la guerre contre les Thébains avait rappelé en Grèce , et reçut des Lacédémoniens une honorable hospitalité. Plus tard il quitta Agésilas pour se retirer à Scillonte , ville peu éloignée d'Élis. Il avait avec lui , au rapport de Démétrius de Magnésie , une femme nommée Philésia , et deux fils que Dinarque appelle Gryllus et Diodore , dans le discours pour un des affranchis de Xénophon contre son maître. On les avait aussi surnommés Dioscures.

Mégabyse étant venu dans le pays , à l'occasion d'une réjouissance publique , Xénophon retira de ses mains l'argent qu'il lui avait confié , en acheta une terre à travers laquelle coulait le fleuve Sélinus , du même

<sup>1</sup> L'Asie Mineure.

nom que celui d'Éphèse, et la consacra à Diane. A partir de ce moment il passa tout son temps à chasser, à recevoir ses amis et à écrire ses ouvrages historiques. Dinarque prétend toutefois que la maison et les terres qui en dépendaient lui avaient été données par les Lacédémoniens. On dit aussi que Pélolidas de Sparte y envoya les prisonniers faits en Dardanie, pour qu'il en disposât à son gré. Mais plus tard ceux d'Élis étant venus attaquer Scillonte, la ville tomba en leur pouvoir faute d'avoir été secourue à temps par les Lacédémoniens. Les enfants de Xénophon se sauvèrent alors à Lèpres avec un petit nombre de serviteurs ; quant à lui, obligé de se cacher d'abord en Élide, il alla ensuite prendre ses enfants à Lèpres et se mit en sûreté avec eux à Corinthe. Sur ces entrefaites, les Athéniens ayant décrété de secourir Lacédémone, il envoya ses fils à Athènes, combattre pour les Lacédémoniens, chez qui ils avaient été élevés, à ce que rapporte Dioclès dans les *Vies des Philosophes*. L'un d'eux, Diodore, revint de cette expédition sans avoir rien fait de remarquable, et eut un fils du même nom que son frère. Gryllus, au contraire, qui servait dans la cavalerie à la bataille de Mantinée, mourut glorieusement en combattant, ainsi que l'atteste Éphorus au vingt-cinquième livre. Dans cette journée Céphosodore était à la tête de la cavalerie et Agésilas commandait en chef. On dit qu'au moment où l'on vint annoncer à Xénophon la mort de son fils, il faisait un sacrifice, une couronne sur la tête ; qu'à cette nouvelle il ôta sa couronne, mais qu'il la reprit lorsqu'on lui eut dit que Gryllus était mort avec gloire. On prétend aussi qu'il ne versa pas une larme et se contenta de dire : « Je savais que mon fils était mortel. »

Nous savons par Aristote qu'une foule de personnes

firent des panégyriques et des épitaphes pour Gryllus , la plupart par déférence pour son père. Hermippe dit , dans le traité sur Théophraste , qu'Isocrate lui-même avait composé un éloge de Gryllus.

Timon s'est moqué de Xénophon dans ces vers :

Deux ou trois discours sans vigueur, ou même un plus grand  
nombre,  
Semblables aux écrits de Xénophon et aux froides harangues  
d'Eschine.

Telle est la vie de Xénophon. Il florissait la quatrième année de la cent quatrième olympiade , et prit part à l'expédition de Cyrus , sous l'archontat de Xénénète , un an avant la mort de Socrate. Il mourut , suivant Stésiclide d'Athènes dans la *Liste des archontes et des vainqueurs à Olympie* , la première année de la cent cinquième olympiade , sous l'archontat de Callidémide , l'année même où Philippe , fils d'Amyntas , monta sur le trône de Macédoine. Démétrius de Magnésie dit qu'il mourut à Corinthe dans un âge fort avancé. C'était un homme remarquable à tous égards : grand amateur de chevaux , passionné pour la chasse , habile tacticien , comme le prouvent ses ouvrages. Il était également pieux , sacrificateur zélé , versé dans la connaissance des choses saintes , scrupuleux imitateur de Socrate.

Il a laissé plus de quarante livres , que l'on classe de différentes manières : l'Expédition des dix mille , sans préface générale , mais avec des sommaires pour chaque livre ; la Cyropédie ; les Helléniques ; les Mémoires ; le Banquet ; l'Économique ; des traités sur l'Équitation , sur le Commandement de la cavalerie , sur la Chasse ; l'Apologie de Socrate ; un livre sur les Impôts ; Hiéron , ou de la Tyrannie ; Agésilas ; enfin , un traité

..

du Gouvernement d'Athènes et de Lacédémone. Ce dernier ouvrage lui est contesté par Démétrius de Magnésie.

On dit que , pouvant faire disparaître les œuvres de Thucydide, ignorées jusqu'à lui, il les publia lui-même à la gloire de cet historien. On l'avait surnommé Muse attique, à cause de la douceur de son éloquence, et c'était là un sujet de rivalité entre lui et Platon, comme je le dirai dans la vie de ce dernier.

Voici des vers que j'ai composés à sa louange :

Ce n'est pas seulement l'amitié de Cyrus qui conduisit Xénophon chez les Perses ; il y cherchait la route qui devait le mener aux cieux : car il a montré, en écrivant l'histoire des Grecs, qu'il avait mis à profit la sublime sagesse de Socrate.

J'ai fait aussi cette épigramme sur sa mort :

Les descendants de Cranaüs et de Cécrops t'ont exilé, ô Xénophon, à cause de l'amitié de Cyrus. Mais l'hospitalière Corinthe t'a reçu, et, charmé du bonheur dont tu y jouissais, tu as voulu y rester à jamais.

J'ai trouvé quelque part qu'il florissait, ainsi que les autres disciples de Socrate, vers la quatre-vingt-neuvième olympiade. Istrus dit que ce fut Eubulus qui fit décréter son exil, et plus tard son rappel.

Il y a eu sept Xénophon : celui dont nous parlons ; un Xénophon d'Athènes, frère de Pythostrate, l'auteur de *la Théséide*, de la Vie d'Épaminondas et de Pélopidas, et de plusieurs autres ouvrages ; un médecin de Cos ; un historien d'Annibal ; un écrivain qui a traité des prodiges fabuleux ; un sculpteur de Paros ; un poète de l'ancienne comédie.

## CHAPITRE VII.

## ESCHINE.

Eschine, fils du charcutier Charinus, ou de Lysanius, suivant d'autres, naquit à Athènes. Extrêmement laborieux dès sa jeunesse, il s'attacha si étroitement à Socrate que celui-ci disait de lui : « Il n'y a que le fils du charcutier qui sache m'apprécier. » Idoménée affirme que ce fut Eschine, et non Criton, qui offrit à Socrate de favoriser son évasion ; mais que Platon, jaloux de ce qu'Eschine lui préférait Aristippe, mit cette offre sur le compte de Criton.

Eschine fut en butte aux traits de la calomnie ; Ménédème d'Érétrie, en particulier, prétendit que la plupart de ses dialogues étaient des vols faits à Socrate, qu'il les avait reçus de Xanthippe et se les était appropriés. Ceux qu'on appelle *dialogues acéphales* sont fort négligés et n'ont rien de la manière vigoureuse de Socrate ; Pisistrate d'Éphèse assure aussi qu'ils ne sont pas d'Eschine. Quant aux sept autres, Persée dit qu'ils sont pour la plupart de Pasiphon d'Érétrie, qui les a insérés lui-même dans les œuvres d'Eschine. Il ajoute que Pasiphon a usé de la même supercherie à l'égard d'autres auteurs, particulièrement d'Antisthène, auquel il a attribué le *Petit Cyrus*, le *Petit Hercule* et l'*Alcibiade*. Les dialogues d'Eschine, dans lesquels on reconnaît la manière de Socrate, sont au nombre de sept : Miltiade, le premier de tous et aussi le plus faible ; Callias, Axiochus, Aspasia, Alcibiade, Téléauge, Rhinon.

La pauvreté le contraignit, dit-on, à aller en Sicile, auprès de Denys. Platon refusa de le servir; mais, recommandé par Aristippe, il put lire au tyran quelques-uns de ses dialogues, et eut part à ses libéralités. De retour à Athènes, il n'osa pas ouvrir une école publique, à cause de la réputation de Platon et d'Aristippe; il lui fallut se contenter de donner quelques leçons, moyennant salaire. Plus tard, il se mit à composer des discours judiciaires. Timon en parle en ces termes :

Les harangues d'Eschine, qui ne persuadent personne.

On prétend que Socrate, le voyant dans la misère, lui conseilla de prendre à usure sur lui-même en se retranchant une partie de sa nourriture. Aristippe lui-même a tenu ses dialogues pour suspects; car on raconte que lorsque Eschine les lui lut, à Mégare, il lui dit d'un ton railleur : « Plagiaire, où as-tu pris cela ? » Polycritus de Mendes<sup>1</sup> dit, au premier livre de la *Vie de Denys*, qu'il vécut avec Carcinus le comique<sup>2</sup> à la cour du tyran, jusqu'à sa chute et au retour de Dion à Syracuse. On a encore une lettre d'Eschine à Denys. Son discours pour le père de Phéacus le général, et l'habileté avec laquelle il imite Gorgias de Léontium prouvent un grand talent oratoire. Lysias avait composé contre lui une diatribe intitulée *de la Calomnie*; preuve nouvelle qu'il était versé dans l'art oratoire. On dit qu'il avait pour ami un certain Aristote surnommé Mythus.

Au reste, de tous les dialogues communément appelés socratiques, Panétius ne reconnaît pour authen-

<sup>1</sup> Ville de Sicile.

<sup>2</sup> Carcinus était un tragique.

tiques que ceux de Platon, de Xénophon, d'Antisthène et d'Eschine; il reste dans le doute pour ceux de Phédon et d'Euclide, et rejette tous les autres.

On compte huit Eschine : celui dont nous venons de parler; un écrivain qui a traité de l'art oratoire; un orateur, rival de Démosthène; un Arcadien, disciple d'Isocrate; un Mitylénien, surnommé le fléau des orateurs; un Napolitain, disciple de l'académicien Mélanthius de Rhodes et aimé de lui<sup>1</sup>; un écrivain de Milet, qui a traité de la politique; enfin un sculpteur.

## CHAPITRE VIII.

### ARISTIPPE.

Aristippe était de Cyrène. Eschine dit qu'il fut attiré à Athènes par la réputation de Socrate. Une fois à Athènes, il se mit à enseigner et se fit payer ses leçons, ce qu'aucun des disciples de Socrate n'avait fait avant lui, suivant le péripatéticien Phantias d'Érèse. Il voulut aussi faire accepter un salaire à son maître, et lui envoya un jour vingt mines; mais celui-ci le refusa en disant que le démon de Socrate ne lui permettait pas de les accepter. En effet, il condamnait cet usage. Xénophon n'aimait pas Aristippe, et c'est par suite de cet éloignement qu'il publia un dialogue *sur la Volupté*, dans lequel Aristippe est réfuté par Socrate. Théodore le maltraite aussi dans le traité *des Sectes*, et Platon le combat dans le traité *de l'Ame*<sup>2</sup>, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs.

<sup>1</sup> Παιδικά, « son mignon. »

<sup>2</sup> Le *Phédon*.

Aristippe savait se faire aux temps, aux lieux et aux personnes; il était l'homme de toutes les situations. Aussi Denys avait-il pour lui une affection toute particulière, parce qu'il s'accommodait de tout, prenant le plaisir quand il se présentait, sans se donner jamais la peine de le poursuivre. Diogène l'appelle pour cette raison le chien royal. Timon le déchire de son côté, à l'endroit de la gourmandise :

« Semblable à l'efféminé Aristippe, qui au toucher distinguait les bonnes choses des mauvaises.

On dit qu'il fit un jour acheter une perdrix cinquante drachmes. Quelqu'un lui ayant reproché cette prodigalité, il lui dit : « Et toi, ne l'aurais-tu pas payée une obole? — Oui, sans doute. — Eh bien, cinquante drachmes ne sont pas plus pour moi. »

Une autre fois Denys lui fit amener trois courtisanes et lui permit d'en choisir une. Il les prit toutes les trois en disant : « Paris ne s'est pas bien trouvé d'avoir fait un choix. » Mais aussi prompt à dédaigner le plaisir qu'ardent à jouir, il les congédia dès qu'il fut à la porte.

On rapporte que Straton (Platon selon d'autres) lui disait, à propos de cette mobilité de caractère : « Il n'y a que toi pour porter également bien la pourpre et les haillons. »

Denys lui ayant craché au visage, il ne s'en émut aucunement; on lui en fit un reproche : « Comment ! dit-il, les pêcheurs s'exposent volontairement à être inondés d'eau de mer pour prendre un goujon, et moi, pour prendre une flèche<sup>1</sup>, je ne me laisserais pas mouiller d'un peu d'eau et de vin ! »

<sup>1</sup> Gros poisson.

Il passait un jour auprès de Diogène qui lavait des légumes : « Si tu savais, lui dit celui-ci, te contenter de légumes, tu ne ramperais pas à la cour des tyrans. — Et toi, dit Aristippe, si tu savais converser avec les hommes, tu ne laveras pas des légumes. »

On lui demandait quel avantage il avait retiré de la philosophie : « Celui, dit-il, de pouvoir converser librement avec tout le monde. »

Quelqu'un le blâmait de s'adonner à la bonne chère : « Si cela était mal, répondit-il, on ne le ferait pas dans les fêtes des dieux. »

« En quoi êtes-vous donc supérieurs au reste des hommes, lui disait-on, vous autres philosophes? — En ce sens, répondit-il, que si toutes les lois étaient supprimées, notre conduite n'en serait pas moins régulière. »

« Pourquoi, lui dit un jour Denys, les philosophes vont-ils frapper à la porte des riches, tandis que les riches ne vont pas à celle des philosophes? — C'est, dit-il, que ceux-ci savent ce dont ils ont besoin, et que les riches ne le savent pas. »

Platon lui ayant reproché d'aimer la bonne chère, il répliqua : « Que penses-tu de Denys; est-il homme de bien? — Oui, sans doute. — Eh bien, il vit encore plus splendidement que moi; on peut donc tout à la fois vivre honnêtement et bien vivre. »

On lui demandait quelle différence il y a entre les savants et les ignorants : « La même, répliqua-t-il, qu'entre les chevaux domptés et ceux qui ne le sont pas. »

Étant entré chez une courtisane et voyant rougir un des jeunes gens qui l'accompagnaient, il lui dit : « Le mal n'est pas d'y entrer, mais de n'en pouvoir sortir. »

Quelqu'un lui proposa une énigme, en lui disant :

« Devine.—Tu te moques, reprit Aristippe ; elle m'ennuie déjà assez sans être devinée. »

Il disait qu'il vaut mieux être mendiant qu'ignorant, parce que, dans le premier cas, on ne manque que d'argent, et que dans le second cas on manque de ce qui fait l'homme.

Injurié par quelqu'un, il doubla le pas. « Pourquoi fais-tu ? lui dit l'autre. — Parce que tu as le droit de me dire des injures, répondit-il, et moi celui de ne pas les entendre. »

On lui disait une autre fois qu'on voyait toujours les philosophes assiéger la porte des riches. « Les médecins aussi, reprit-il, sont assidus auprès des malades ; et pourtant il n'y a personne qui aime mieux rester malade que de recourir à la médecine. »

S'étant embarqué pour Corinthe, il fut surpris par une tempête et éprouva un moment de crainte. Quelqu'un s'en aperçut et lui dit : « Nous autres ignorants nous n'avons pas peur, et vous, philosophes, vous tremblez. — Je le conçois, dit-il, nous n'avons pas la même vie à conserver. »

Quelqu'un se vantant devant lui de l'étendue de ses connaissances, il lui dit : « Ceux qui mangent avec excès et qui prennent un exercice forcé ne se portent pas mieux que ceux qui se contentent du nécessaire ; de même aussi, on doit regarder comme savants, non pas ceux qui ont beaucoup lu, mais ceux qui se sont attachés à des choses utiles. »

Un orateur, qui avait plaidé une cause pour lui, lui dit après l'avoir gagnée : « A quoi t'ont servi pour ta défense les leçons de Socrate ? — Le voici, reprit-il : elles ont fait que ce que tu as dit de moi fût vrai. »

Il inspirait de nobles sentiments à sa fille Arété, et lui enseignait surtout à éviter tout excès.

Un père lui ayant demandé ce que son fils gagnerait à s'instruire : « Quand il n'y gagnerait pas autre chose, dit-il, du moins, s'il va au théâtre, il n'y sera pas pierre sur pierre. »

Un autre lui présentant son fils, il lui demanda cinq cents drachmes. « Comment ! dit le père, à ce prix j'aurais un esclave. — Achète-le donc, dit-il, et tu en auras deux. »

Il disait qu'il recevait de l'argent de ses amis, non pas par intérêt, mais pour leur apprendre quel usage ils en devaient faire.

Quelqu'un lui reprochait d'avoir pris un avocat pour défendre sa cause : « Quand je donne un dîner, reprit-il, je paye bien un cuisinier. »

Denys ayant voulu un jour le forcer à parler philosophie, il lui dit : « Ceci est vraiment plaisant ; c'est toi qui m'interroges, et tu veux m'apprendre quand je dois parler. » Denys, choqué de la réponse, lui donna la dernière place à table : « Sans doute, lui dit Aristippe, tu as voulu honorer cette place. »

Un homme se vantait de son habileté à nager : « Tu te vantes de ressembler aux dauphins, lui dit Aristippe, et tu ne rougis pas ! »

Un autre lui demandait quelle différence il y a entre le sage et celui qui ne l'est pas : « Envoie-les tous deux nus, répondit-il, chez des gens qui ne les connaissent pas, et tu le sauras. »

Quelqu'un se faisait gloire de boire beaucoup sans s'enivrer ; il lui dit : « Tu as cela de commun avec le mulet. »

Une autre fois on lui reprochait de vivre avec une courtisane : « Quand on va habiter une maison, dit-il, n'est-il pas indifférent qu'elle ait été déjà occupée ou qu'elle ne l'ait pas été? — D'accord, reprit le cen-

seur. — Quand on s'embarque, s'inquiète-t-on de savoir si le vaisseau a reçu déjà des passagers, ou s'il n'a jamais été monté? — Non, sans doute. — Eh bien, dit Aristippe, il est tout aussi indifférent de vivre avec une femme qui ait déjà servi à d'autres, ou qui en soit à ses débuts. »

Quelqu'un lui disait qu'il était honteux à lui, disciple de Socrate, de recevoir de l'argent : « Je conviens, répondit-il, que lorsqu'on donnait à Socrate du blé et du vin, il n'en acceptait qu'une petite portion et renvoyait le reste; mais il avait pour fournisseurs les principaux citoyens d'Athènes : moi, je n'ai d'autre pourvoyeur que mon esclave Eutychildès, et encore je l'ai acheté. »

Sotion rapporte au second livre de la *Succession des philosophes*, qu'il entretenait la courtisane Lais. Quand on lui en faisait un reproche, il répondait : « Je possède Lais, mais elle ne me possède point; du reste, le bien consiste à être maître de ses passions et à ne pas se laisser dominer par elles, mais non à s'abstenir du plaisir. »

Quelqu'un lui reprochait le prix qu'il mettait à un plat : « Et toi, dit-il, l'aurais-tu bien payé trois oboles? — Oui, sans doute. — Ce n'est donc pas moi, reprit-il, qui suis gourmand, mais toi qui es avare. »

L'intendant de Denys, Simus, Phrygien de naissance et homme fort décrié, lui faisant un jour admirer la beauté de sa maison et la richesse des parvis, il lui cracha au visage. Simus se mit en colère; mais Aristippe se contenta de lui dire : « Je n'ai pas trouvé de place plus sale. »

Charondas, ou, selon d'autres, Phédon, lui ayant dit : « Quels sont les gens qu'on appelle musqués? — Moi, répondit-il, ce misérable Aristippe, et le roi de

Perse qui est plus misérable encore ; au reste , songe qu'il en est des hommes comme des animaux : ils ne sont pas plus mauvais pour avoir été parfumés ; mais maudits soient les efféminés qui ont décrié l'usage des parfums. »

Quelqu'un lui ayant demandé comment était mort Socrate , il répondit : « Comme je voudrais mourir. »

Un jour le sophiste Polyxène étant entré chez lui , le trouva assis à une table somptueuse avec des femmes ; il se mit aussitôt à déclamer contre le luxe. Aristippe le laissa parler, puis au bout de quelque temps il lui dit : « Veux-tu être des nôtres aujourd'hui? — Soit, dit Polyxène. — Pourquoi donc déclamaistu tout à l'heure? reprit Aristippe ; il me semble que tu blâmes bien moins la bonne chère que la dépense. »

Bion rapporte , dans les *Dissertations*, qu'étant en voyage avec un esclave chargé d'argent, et le voyant fatigué, il lui dit : « Jette ce que tu as de trop, et garde seulement ce que tu pourras porter. »

Une autre fois, il s'aperçut qu'une barque qu'il montait appartenait à des pirates. Il prit alors son argent et se mit à le compter ; puis il le laissa tomber à la mer, comme par hasard, et déplora amèrement son infortune. D'autres lui font dire dans cette circonstance : « Il vaut mieux qu'Aristippe perde son argent que de périr pour lui. »

Denys lui ayant demandé ce qu'il venait faire auprès de lui : « J'y viens, dit-il, pour te faire part de ce que j'ai, et recevoir de toi ce que je n'ai pas. » Suivant d'autres, il aurait répondu : « Quand j'avais besoin de sagesse j'allais trouver Socrate ; maintenant que j'ai besoin d'argent, je viens à toi. »

Il trouvait fort étrange, disait-il, qu'on éprouvât

soigneusement un vase avant de l'acheter, et qu'on prit un homme à tout hasard. D'autres attribuent cette réflexion à Diogène.

Un jour Denys, échauffé par le vin, ordonna à tous ses convives de danser en robe de pourpre. Platon s'en excusa en citant ce vers :

Je ne pourrais prendre un vêtement de femme <sup>1</sup>.

Aristippe, au contraire, prit la robe, et, au moment de danser, il cita avec beaucoup d'à-propos cet autre vers :

Celle qui est chaste ne se corrompra point dans les fêtes de Bacchus <sup>2</sup>.

Denys ayant repoussé une prière qu'il lui adressait en faveur d'un ami, il se jeta à ses pieds. On lui reprocha plus tard cette bassesse : « La faute n'en est pas à moi, dit-il, mais à Denys qui a les oreilles aux pieds. »

Pendant un séjour qu'il fit en Asie, il fut pris par le satrape Artapherne. Quelqu'un voyant sa tranquillité d'âme, lui dit : « Comment ! tu es calme ? — Eh ! quand donc le serai-je, répliqua-t-il, si ce n'est au moment de paraître devant Artapherne ? »

Il comparait ceux qui négligent de joindre la philosophie à la connaissance des arts libéraux aux amants de Pénélope : ils avaient bien pu séduire Mélantho, Polydora et les autres servantes ; mais il leur était plus facile de les avoir toutes que leur maîtresse seule. Ariston disait dans le même sens, qu'Ulysse étant descendu aux enfers y avait vu et entretenu presque

<sup>1</sup> Eurip., *Bacch.*, v. 827.

<sup>2</sup> Idem, v. 314.

tous les morts, mais qu'il n'avait pas pu voir leur reine.

On demandait à Aristippe ce que doit apprendre un enfant bien élevé : « Ce qui doit lui servir, dit-il, quand il sera homme. »

Quelqu'un lui ayant reproché d'avoir quitté Socrate pour Denys, il répondit : « J'ai fréquenté Socrate quand j'avais besoin de leçons, et Denys quand j'ai eu besoin de délassements. »

Son enseignement l'ayant enrichi, Socrate lui disait : « Qu'est-ce qui t'a procuré tant d'argent? — Ce qui t'en a valu si peu, » répliqua-t-il.

Une courtisane lui dit un jour : « Je suis enceinte par ton fait. — Autant vaudrait, répondit-il, après avoir traversé un buisson, dire quelle épine t'a piquée. »

Quelqu'un lui reprochait de délaisser son fils, comme s'il ne lui était rien : « Nous savons aussi, dit-il, que la salive et la vermine viennent de nous, et cependant nous les rejetons le plus loin possible, comme choses importunes. »

Un jour Denys envoya un livre à Platon, et à lui de l'argent. Quelqu'un lui faisant remarquer cette différence, il dit : « C'est que j'avais besoin d'argent, et Platon de livres. »

Un autre lui ayant demandé ce que Denys avait à lui reprocher : « Ce que tout le monde me reproche, » répondit-il.

Comme il demandait de l'argent à Denys, celui-ci lui dit : « Ne m'as-tu pas déclaré que le sage ne manquait jamais de rien? — Donne toujours, reprit-il, et nous verrons cela ensuite. » Puis, lorsqu'il eut obtenu, il ajouta : « Tu vois bien que je ne manque de rien. »

..

Denys lui ayant dit une autre fois :

Celui qui va trouver un tyran  
Devient son esclave, fût-il venu libre ;

il reprit :

... N'est pas son esclave, s'il est venu libre.

Du moins Dioclès lui attribue cette réponse, dans les *Vies des Philosophes* ; d'autres la mettent sur le compte de Platon.

S'étant brouillé avec Eschine, il lui dit peu de temps après : « Ne nous réconcilierons-nous pas, ne cesserons-nous pas cette sottise querelle ? Veux-tu attendre qu'on nous réconcilie, le verre en main, avec les balivernes ordinaires ? — Soyons amis, dit Eschine ; j'y consens. — Souviens-toi donc, reprit Aristippe, que j'ai fait les premières avances, quoique ton aîné. — En vérité, tu as raison, lui dit Eschine ; tu vauds beaucoup mieux que moi ; car c'est de moi qu'est venue la querelle, et tu es l'auteur de la réconciliation. »

Tels sont les principaux traits de sa vie. Il y a eu quatre Aristippe : celui dont il est ici question ; un autre, qui a écrit une histoire d'Arcadie ; un troisième, surnommé Métrodidacte, petit-fils du premier par sa mère ; enfin un philosophe de la nouvelle Académie.

On attribue à Aristippe de Cyrène une histoire de Libye, en trois livres, dédiée à Denys, et vingt-cinq dialogues écrits partie dans le dialecte attique, partie dans le dialecte dorien. En voici les titres : Artabaze ; aux Naufragés ; les Fugitifs ; le Mendiant ; Lais ; Porus ; à Lais, sur son Miroir ; Hermias ; le Songe ; l'Échanson ; Philomélus ; les Serviteurs ; à Ceux qui le blâ-

maient d'aimer le vin vieux et les femmes ; à Ceux qui l'accusaient de faire bonne chère ; une lettre à sa Fille Arété ; à un Athlète qui s'exerçait pour les jeux olympiques ; deux livres de Questions ; trois livres d'Apo-phthegmes : un à Denys , un autre intitulé *la Statue*, le dernier à la fille de Denys ; à un Homme qui se croyait méprisé ; le Conseiller. Quelques auteurs lui attribuent aussi six livres de Dissertations ; mais d'autres, Sosicrate de Rhodes en particulier, soutiennent qu'il n'a rien écrit. Sotion , dans son second livre , et Panétius lui attribuent les ouvrages suivants : de l'Éducation ; de la Vertu ; Exhortations ; Artabaze ; les Naufragés ; six livres de Dissertations ; trois de Sentences ; à Laïs ; à Porus ; à Socrate ; de la Fortune. Il assignait à l'homme la volupté pour fin et la définissait : « Un mouvement doux accompagné de sensation. »

Après avoir raconté la vie d'Aristippe , parlons maintenant des cyrénaïques ses disciples, qui se sont donné eux-mêmes les surnoms d'hégésiaques, d'annicériens et de théodorien. Nous passerons ensuite aux sectateurs de Phédon et en particulier aux érétriens, les plus illustres d'entre eux.

Aristippe eut pour disciples : sa fille Arété , Éthiops de Ptolémaïs et Antipater de Cyrène. Arété forma Aristippe surnommé Métrodidacte , qui fut lui-même maître de Théodore appelé d'abord l'Athée, et plus tard le Dieu. Antipater fut maître d'Épitimède de Cyrène ; celui-ci de Parébate , qui le fut à son tour d'Hégésias , surnommé l'Apôtre de la Mort ; Annicéris , celui qui racheta Platon , suivit les leçons de ce dernier philosophe.

Quant à ceux qui restèrent fidèles à la pensée d'Aristippe et qui prirent le nom de cyrénaïques , voici quelles étaient leurs doctrines : Ils distinguent deux

modes de la sensibilité, la douleur et le plaisir : mouvement doux, plaisir ; mouvement violent, douleur. Ils ajoutent que tous les plaisirs sont de même nature et qu'il n'y a pas entre eux de plus et de moins ; que tous les animaux recherchent le plaisir et fuient la douleur. Du reste, ils n'entendent parler que du plaisir corporel ; car c'est celui-là qu'ils assignent pour fin à l'homme, ainsi que l'atteste Panétius, dans le traité *des Sectes*. Ils n'accordent même pas, comme Épicure, le caractère de fin à ce plaisir calme qui résulte de la suppression de la douleur et qui est comme l'absence de tout trouble. Ils disent encore que la fin de l'homme n'est pas, à proprement parler, le bonheur ; car la fin pour eux est le plaisir particulier ; tandis que le bonheur est la somme des plaisirs particuliers, en y comprenant ceux du passé et ceux de l'avenir. Le plaisir particulier, disent-ils, est désirable pour lui-même ; le bonheur ne l'est pas pour lui-même, mais à cause des plaisirs particuliers qu'il comprend. Ce qui prouve, suivant eux, que le plaisir est la fin de l'homme, c'est que dès l'enfance nous nous y portons sans réflexion ; que du moment où nous le possédons, nous ne désirons rien autre chose, et que nous ne craignons rien tant que son contraire, la douleur. Ils prétendent, au dire d'Hippobotus, dans le traité *des Sectes*, que le plaisir est un bien lors même qu'il résulte d'actes déshonnêtes ; car si l'action est mauvaise, le plaisir pris en lui-même n'en est pas moins un bien, et à ce titre il est désirable. Quant à la privation de la douleur, ils n'admettent pas, comme Épicure, qu'elle constitue une jouissance, ni que la privation du plaisir soit un mal ; car le plaisir et la douleur résultent du mouvement, et l'absence de tout sentiment agréable ou désagréable

n'est pas un mouvement, mais bien plutôt une sorte d'engourdissement et de sommeil. Ils disent aussi qu'il peut se faire que, par un vice de l'esprit, on ne sente pas attiré vers le plaisir.

Ils admettent pourtant que les joies, les douleurs de l'âme ne résultent pas toutes des plaisirs et des souffrances du corps; car ils reconnaissent que la félicité de notre patrie peut par elle-même être une source de joie, tout aussi bien qu'un avantage personnel. Toutefois ils croient, contrairement à Épicure, que, le temps affaiblissant les mouvements de l'âme, le souvenir d'un bien passé ou l'espérance d'un bien à venir ne peuvent pas produire le plaisir parfait. Ils prétendent aussi que la vue et l'ouïe ne peuvent pas à ellesseules procurer le plaisir; car nous aimons à entendre des gémissements simulés, tandis que ceux qui sont vrais nous affectent péniblement. Ils donnent le nom d'état intermédiaire à l'absence du plaisir et de la douleur. Les jouissances corporelles sont, pour eux, supérieures à celles de l'âme; les souffrances du corps leur semblent plus insupportables, et ils disent que c'est pour cela qu'on les inflige de préférence aux criminels. Ils pensent que pour le corps la douleur est plus poignante, la jouissance plus intime, et par suite presque tous leurs préceptes ont surtout pour objet les affections corporelles. Quoique le plaisir soit désirable pour lui-même, ils reconnaissent que les causes qui le produisent sont souvent douloureuses, d'où ils concluent que l'assemblage de tous les plaisirs, ou le bonheur parfait, est chose presque impossible. Le sage, disent-ils, n'est pas toujours heureux, ni l'insensé toujours malheureux; mais il en est ainsi ordinairement.

Ils enseignent encore qu'un seul plaisir suffit, s'il

est souvent répété ; que la sagesse est un bien non pas par elle-même ; mais à cause des avantages qu'elle procure ; que l'amitié n'a de valeur qu'en vue de l'utilité qui en résulte, à peu près comme les membres aussi longtemps qu'ils sont unis au corps ; qu'il y a des vertus communes aux sages et à ceux qui ne le sont pas ; que l'exercice du corps est utile à la vertu ; que le sage n'est ni envieux, ni enclin aux mauvaises passions, ni superstitieux, parce que tous ces vices ne tiennent qu'à de vains préjugés ; que cependant il est accessible au chagrin et à la crainte, ces maux étant inhérents à notre nature ; enfin que la richesse doit être recherchée, non pour elle-même, mais comme moyen de plaisir.

Ils admettent aussi que les sensations sont accompagnées d'une connaissance claire et certaine, mais seulement les sensations, leurs causes ne pouvant être perçues. Aussi négligent-ils la recherche des causes physiques, sous prétexte que cette étude ne peut donner aucune certitude. Quant à la logique ils la cultivent à cause de son utilité. Cependant Méléagre, au second livre des *Opinions philosophiques*, et Clitomaque, dans le premier livre des *Sectes*, affirment qu'ils méprisent également la physique et la dialectique, persuadés que la seule connaissance des vrais biens et des vrais maux suffit pour raisonner juste, pour s'affranchir de la superstition et se délivrer des craintes de la mort.

Ils disent que rien n'est en soi juste, honnête ou honteux, et que ces distinctions ne viennent que des lois et de la coutume ; que cependant le sage doit les respecter, par égard pour l'opinion et dans la crainte des châtimens. Quant à ces questions : le sage existe-t-il ; le progrès est-il possible dans la philosophie et

dans les autres sciences ? ils leur donnent une solution affirmative. Enfin ils admettent que les hommes ne sont pas tous également sensibles à la douleur, et que les sensations ne sont pas toujours vraies.

Pour les hégésiaques, comme pour les cyrénaïques, il n'y a que deux principes d'action, le plaisir et la douleur. La reconnaissance, l'amitié, la bienveillance, n'ont aucune valeur propre ; nous ne recherchons pas ces sentiments pour eux-mêmes, mais en vue de l'utilité, et, l'utilité cessant, ils s'évanouissent. Le bonheur parfait est impossible : car le corps est sujet à mille maux, l'âme ressent toutes les douleurs du corps, indépendamment de ses propres agitations ; la fortune trompe souvent nos espérances ; autant de causes qui nous empêchent d'arriver au bonheur. La mort n'est pas moins désirable que la vie. Rien n'est agréable ni désagréable en soi ; car la rareté des choses, leur nouveauté, la satiété, les rendent agréables aux uns, désagréables aux autres. La pauvreté n'a rien à envier à la richesse sous le rapport du plaisir ; car le riche ne le ressent pas autrement que le pauvre ; la liberté ou l'esclavage, une naissance illustre ou vulgaire, la gloire ou l'obscurité sont également indifférentes. Pour la multitude ignorante la vie est un bien ; le sage n'y attache aucun prix. Le sage, en toutes choses, n'a en vue que lui-même ; car il se regarde comme supérieur à tous les autres hommes, et les biens qu'il peut en recevoir, quelque grands qu'ils soient, ne valent pas ce qu'il donne en retour. Les sens ne donnent pas la certitude.

Ils disent encore que si un homme paraît agir en toutes choses contre la raison, il faut être indulgent pour ses fautes ; car sa volonté n'y est pour rien ; il cède à l'entraînement aveugle de quelque passion ; au

lieu de le haïr il faut l'éclairer. Le sage doit s'appliquer moins à rechercher le bien qu'à éviter le mal ; il doit se proposer pour but de vivre exempt d'inquiétude et de douleur, et pour atteindre ce but il lui faut regarder comme indifférents les moyens qui procurent le plaisir.

Les annicériens admettent la plupart de ces principes. Ils s'en écartent cependant en ce qu'ils laissent subsister l'amitié, la reconnaissance, le respect dû aux parents et l'obligation de servir sa patrie. Ils disent que ces sentiments peuvent faire le bonheur du sage, alors même qu'il souffre personnellement et qu'il est peu avantaagé des plaisirs de la vie ; que cependant le bonheur de nos amis, pris en lui-même, est chose indifférente pour nous, puisque nous ne pouvons pas le ressentir ; qu'on ne doit pas avoir trop de confiance dans sa propre raison et dédaigner les opinions reçues, mais qu'il faut de longs efforts pour arriver à cette défiance de soi-même et triompher d'une mauvaise habitude longtemps invétérée. Ils ne veulent pas que l'on considère seulement dans l'amitié les avantages qu'elle procure, pour y renoncer quand elle cesse d'être utile ; bien loin de là ils recommandent d'avoir en vue l'affection elle-même, et veulent que pour elle on accepte au besoin la douleur ; en un mot, tout en reconnaissant que le plaisir est le but de la vie et que sa privation est un mal, ils veulent qu'on se résigne à ce mal par affection pour un ami.

Les théodoriens doivent leur nom à Théodore, dont nous avons précédemment parlé, et ont suivi ses doctrines. Théodore prétendait que nous devons renoncer à avoir jamais aucune idée de la nature des dieux. J'ai lu un ouvrage de lui intitulé *des Dieux*, ouvrage remarquable et duquel on prétend qu'Épi-

cure a tiré tout ce qu'il a dit sur ce sujet. Antisthène dit, dans la *Succession des Philosophes*, qu'il avait eu pour maîtres Annicéris et Denys le Logicien. Il admet pour principes d'action la joie et la tristesse, qu'il fait consister l'une dans la science, l'autre dans l'ignorance. Les véritables biens, selon lui, sont la prudence et la justice; les maux sont les dispositions contraires; quant au plaisir et à la douleur, ce sont des états intermédiaires entre le bien et le mal. Il supprime l'amitié, sous prétexte qu'on ne la rencontre ni chez les sages ni chez ceux qui ne le sont pas; chez les derniers elle ne dure pas au delà de l'intérêt qui l'a fait naître; d'un autre côté le sage se suffit à lui-même et n'a pas besoin d'amis. Il ne trouve pas raisonnable que le sage expose sa vie pour sa patrie, parce que ce serait là sacrifier la sagesse aux intérêts des insensés et que d'ailleurs la véritable patrie est le monde. Dans l'occasion le sage peut se permettre le vol, l'adultère, le sacrilège; car aucune de ces actions n'est criminelle de sa nature, et c'est seulement pour contenir le vulgaire qu'on l'a habitué à les regarder comme telles. Le sage peut sans honte se livrer en public aux plaisirs de l'amour. Il faisait à ce sujet le raisonnement suivant: « Peut-on se servir d'une femme savante en tant qu'elle est savante? — Oui. — Ne peut-on pas se servir aussi d'un enfant et d'un jeune homme en tant qu'ils sont savants? — Oui. — On peut se servir également d'une belle femme en tant que belle, d'un bel enfant, d'un beau jeune homme en tant que beaux? — Sans doute. — On peut s'en servir pour la fin en vue de laquelle ils sont beaux? — Oui. — Or, ils peuvent servir aux plaisirs de l'amour. » Ce dernier point accordé, il ajoutait: « Si l'on a recours aux plaisirs de l'amour en tant qu'ils sont utiles, on ne commet

aucune faute ; il en est de même si l'on se sert de la beauté en tant qu'elle est utile. »

C'est par de pareils arguments qu'il surprenait l'assentiment de ses auditeurs. Voici, dit-on, à quelle occasion il fut surnommé *Théos*, ou Dieu. Stilpon lui dit un jour : « Théodore, es-tu ce que signifie ton nom ? — Oui. — Ton nom veut dire Dieu ? — Sans doute. — Tu es donc un Dieu ? » Théodore prit la chose assez gaiement, et lui dit en riant : « Mon cher, tu démontrerais par le même raisonnement que tu es un geai ou tout autre animal du même genre. »

Un jour, étant assis auprès de l'hiérophante Euryclide, il lui dit : « Apprends-moi, Euryclide, quels sont ceux qu'on appelle impies relativement aux mystères. — Ce sont, dit-il, ceux qui les révèlent aux profanes. — Tu es donc un impie, répliqua Théodore, car c'est par toi que les profanes y sont initiés. »

Peu s'en fallut qu'il ne fût cité devant l'Aréopage ; mais Démétrius de Phalère le tira d'embarras. Amphicrate dit cependant, dans les *Vies des Hommes illustres*, qu'il fut condamné à boire la ciguë. Pendant qu'il était à la cour de Ptolémée fils de Lagus, ce prince l'envoya en ambassade auprès de Lysimaque. Comme il parlait fort librement, Lysimaque lui dit de son côté : « Est-il vrai, Théodore, que tu aies été chassé d'Athènes ? — Oui, répondit-il, on ne t'a pas trompé ; Athènes m'a chassé, semblable à Sémélé qui fut trop faible pour porter Bacchus. »

Lysimaque lui dit en le congédiant : « Que je ne te revoie jamais ici. — Non, répliqua-t-il, à moins que Ptolémée ne me renvoie. » Mythrus, intendant de Lysimaque était présent ; il lui dit : « Il me semble que non content de méconnaître les dieux tu manques aussi aux rois. — Comment méconnaîtrais-je l'existence des

dieux, reprit Théodore, moi qui te regarde comme leur ennemi? »

Un jour qu'il était venu à Corinthe, accompagné d'un grand nombre de disciples, Métroclès le cynique lui dit tout en lavant son cerfeuil : « Tu n'aurais pas besoin de tant de disciples, si tu nettoyais des légumes. — Et toi, reprit Théodore, si tu savais converser avec les hommes, tu ne te nourrirais pas de légumes. » (Nous avons rapporté quelque chose de semblable entre Diogène et Aristippe.)

Telles furent les doctrines et la vie de Théodore. A la fin, il se retira à Cyrène, où il vécut dans l'intimité de Magas, entouré d'honneurs. On rapporte que lorsqu'il en fut chassé, il dit ce bon mot : « Vous n'y songez pas ! vous m'exilez de Libye en Grèce. »

Il y a eu vingt Théodore : le premier, fils de Rhœcus, était de Samos. C'est lui qui conseilla de mettre des charbons sous les fondations du temple d'Éphèse, parce que l'emplacement était humide, et que l'eau ne pouvait, selon lui, avoir aucune action sur le bois réduit à l'état de charbon. Le second, natif de Cyrène, était un géomètre, maître de Platon. Le troisième est le philosophe dont nous avons parlé. On doit au quatrième un ouvrage remarquable sur l'art d'exercer la voix. Le cinquième a écrit sur les musiciens célèbres, en commençant par Terpandre. Le sixième est un stoïcien. Le septième a composé une histoire romaine. Le huitième était de Syracuse et a écrit sur la tactique militaire. Le neuvième, né à Byzance, était un orateur politique, ainsi que le dixième; ce dernier est cité par Aristote, dans l'*Histoire abrégée des Orateurs*. Le onzième était un sculpteur de Thèbes; le douzième, un peintre cité par Philémon; le treizième, un peintre d'Athènes, mentionné par Ménodote. Le quator-

zième, également peintre, et originaire d'Éphèse, est cité par Théophraste, dans le traité *de la Peinture*. Le quinzième est un épigrammatiste. Le seizième a écrit sur les poètes. Le dix-septième est un médecin, disciple d'Athénée. Le dix-huitième est un philosophe stoïcien, de Chio. Le dix-neuvième, stoïcien aussi, était de Milet. Le vingtième était un poète tragique.

---

## CHAPITRE IX.

### PHÉDON.

Phédon d'Élis, issu d'une famille noble, fut réduit en esclavage lors de la prise de sa patrie et forcé de se prostituer dans un mauvais lieu. Il fermait quelquefois sa porte et allait écouter Socrate, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci le fit racheter par Alcibiade ou par Criton ; à partir de ce moment, il se livra avec une noble ardeur à l'étude de la philosophie. Hiéronymus dit, dans le traité *de la Suspension du Jugement*, qu'il avait été esclave.

Il a laissé des dialogues : le Zopyre et le Simon ne lui sont contestés par personne ; il y a doute pour le Nicias ; quant à celui intitulé le Mède, on l'attribue aussi soit à Eschine, soit à Polyène. L'Antimaque, ou les Vieillards, est également contesté. Quelques auteurs attribuent à Eschine les dialogues des Corroyeurs.

A Phédon succéda Plistanus d'Élis. Il eut lui-même pour successeurs Ménédème d'Érétrie et Asclépiade de Phlionte, qui avaient quitté les leçons de Stilpon

pour les siennes. Jusqu'à Ménédème, les philosophes de cette école portèrent le nom d'éléaques; mais après lui on les appela érétriques. Ménédème ayant été chef d'école, nous en parlerons par la suite.

## CHAPITRE X.

### EUCLIDE.

Euclide naquit à Mégare, ville voisine de l'isthme, ou à Gela, ainsi que l'atteste entre autres Alexandre dans les *Successions*. Il s'attacha surtout aux ouvrages de Parménide. Ses disciples furent appelés d'abord mégariques, puis éristiques et enfin dialecticiens. C'est Denys de Carthage qui leur donna ce dernier nom, parce qu'ils composaient leurs ouvrages par demandes et par réponses. Hermodore raconte qu'après la mort de Socrate, Platon et ses autres disciples se retirèrent auprès d'Euclide, pour échapper à la cruauté des tyrans.

Il disait que le bien est un, mais qu'on le désigne par différents noms; qu'on l'appelle sagesse, dieu, esprit, etc.<sup>1</sup>. Quant à l'opposé du bien, il le supprimait et niait qu'il eût aucune réalité. Dans l'argumentation, au lieu d'attaquer directement les principes de ses adversaires, il les réfutait par les conséquences qu'il en tirait. Il rejetait tout raisonnement fondé sur une comparaison; la raison qu'il en donnait, c'est que si la comparaison convient au sujet, il vaut mieux

<sup>1</sup> C'est la doctrine de l'école d'Élée appliquée aux notions morales.

raisonner sur l'objet lui-même que sur un analogue, et que dans le cas contraire elle n'a aucune valeur. Cette manie de la dispute a inspiré à Timon les vers suivants contre lui et les autres socratiques :

Peu m'importent tous ces raisonneurs, et Phédon, quel qu'il soit, et le pointilleux Euclide qui a inculqué aux mégariques la rage de la dispute.

Euclide a laissé six dialogues : Lamprias, Eschine, Phoenix, Criton, Alcibiade, l'Amoureux.

A Euclide succéda Ebulide de Milet, inventeur d'un grand nombre d'arguments sophistiques, tels que le menteur, le caché, l'Électre, le voilé, le sorite, le cornu, le chauve<sup>1</sup>. Un comique a dit de lui :

Le raisonneur Ebulide, ce moulin à paroles, ce rival du caquelage de Démosthène, est parti emportant avec lui ses arguments cornus et la faconde sophistique par laquelle il éblouit les rhéteurs.

Il fut, dit-on, maître de Démosthène et le corrigea

<sup>1</sup> Voici des exemples de ces divers arguments :

Le *menteur* : Celui qui dit qu'il ment est-il menteur ? Si vous répondez affirmativement, on en conclut qu'il ne ment pas, puisqu'il était dans le vrai en disant qu'il mentait.

Le *caché* : Connaissez-vous cet homme qui est caché ? — Non. — Vous ne connaissez donc pas votre père ? car c'est lui.

Le *voilé* : Le même que le précédent avec le mot voilé.

L'*Électre*. Sophisme du même genre que les deux précédents. Électre, en voyant son frère Oreste, sait bien qu'Oreste est son frère, mais elle ne sait pas qu'Oreste est sous ses yeux ; elle le connaît donc et ne le connaît pas en même temps.

Le *sorite* : Trois moutons ne forment pas un troupeau ; quatre, pas davantage, et ainsi de suite ; donc cent, donc mille, etc.

Le *chauve* est une espèce de sorite : Si l'on arrache un cheveu à un homme, il ne sera pas chauve ; si un second, etc.

Le *cornu* : Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes.

d'un défaut de prononciation, relativement à la lettre *ϵ*. Eubulide était ennemi d'Aristote et l'a souvent attaqué. Parmi ses successeurs, on cite Alexinus d'Élis, violent disputeur, et surnommé pour cela Élenxinus, ou le querelleur. Zénon n'eut pas de plus ardent adversaire. Hermippe rapporte qu'il alla s'établir d'Élis à Olympie pour y enseigner la philosophie. Ses disciples lui ayant demandé pourquoi il avait fait choix de cet endroit, il répondit qu'il voulait y fonder une école qui prît le nom d'olympique. Mais bientôt la rareté des vivres et l'insalubrité du climat chassèrent tous les auditeurs, et il resta seul avec un domestique. Plus tard, il fut piqué par un roseau en se baignant dans l'Alphée, et mourut de cette blessure. J'ai composé à ce sujet l'épigramme suivante :

Il est donc vrai qu'un malheureux nageur est mort pour s'être percé le pied avec un roseau. Un homme illustre, Alexinus, voulant traverser l'Alphée est blessé par un roseau et s'ensevelit dans les eaux.

Indépendamment de ses écrits contre Zénon, il a laissé d'autres ouvrages, un en particulier contre l'historien Éphorus.

Un autre sectateur d'Eubulide est Euphantus d'Olynthe, qui a laissé une histoire de son temps, ainsi qu'un grand nombre de tragédies très-applaudies dans les concours. Il fut précepteur du roi Antigone à qui il a dédié un livre fort estimé, sur la Royauté. Euphantus mourut de vieillesse.

Parmi les disciples d'Eubulide, il faut encore ranger Apollonius Cronus, auquel succéda Diodore d'Iasos, fils d'Aminias, et surnommé aussi Cronus. C'est de ce dernier que Callimaque a dit dans ses *Épigrammes* :

Momus lui-même a écrit sur les murailles : « Cronus est un sage. »

Il était versé dans la dialectique, et quelques auteurs lui attribuent les arguments appelés le voilé et le cornu. Pendant qu'il était à la cour de Ptolémée Soter, Stilpon lui proposa quelques difficultés dialectiques dont il ne put donner la solution sur-le-champ. Le roi lui adressa à ce sujet quelques sarcasmes et l'appela par dérision Cronos<sup>1</sup>. Diodore, irrité, quitta la table, se mit à écrire sur la proposition de Stilpon, et mourut de dépit. J'ai fait sur lui cette épigramme :

Diodore Cronos, quel esprit malin t'a inspiré ce misérable dépit? Tu te précipites toi-même dans le Tartare, pour n'avoir pu deviner une énigme de Stilpon. *Cronos*, tu es bien ce que signifie ton nom, si l'on en retranche les lettres *c* et *r*<sup>2</sup>.

De l'école d'Euclide sortirent encore : Ichthyas, fils de Métallus, et homme de mérite, à qui Diogène le cynique adressa un dialogue ; Clinomaque de Thurium, qui a écrit le premier sur les propositions, les catégories et d'autres parties de la logique ; enfin Stilpon de Mégare, célèbre philosophe dont nous allons parler.

<sup>1</sup> Le temporiseur.

<sup>2</sup> Reste ὄνος, « âne. »

## CHAPITRE XI.

## STILPON.

Stilpon de Mégare, en Grèce<sup>1</sup>, eut pour maîtres quelques-uns des disciples d'Euclide; on prétend même qu'il entendit Euclide. Héraclide dit qu'il suivit aussi les leçons de Thrasymaque de Corinthe, l'ami d'Ichthyas. Les ressources infinies de son esprit et sa brillante éloquence l'élevèrent tellement au-dessus des autres philosophes, que peu s'en fallut que la Grèce tout entière, attentive à ses leçons, ne mégarisât avec lui. Philippe de Mégare parle de lui en ces termes : « Il enleva à Théophraste, Métrodore le Théorématique et Timagoras de Géla; à Aristote de Cyrène, Clitarchus et Simias. Les dialecticiens lui payèrent également tribut : à Aristide, il enleva Péonius; à Euphante, Diphile de Bosphore et Myrmex, fils d'Exénète; ces derniers étaient venus disputer contre lui et devinrent ses disciples. » Il attira encore à lui Phrasidémus, péripatéticien et physicien habile; Alcimus, le plus illustre des orateurs grecs de son temps; Cratès, Zénon de Phénicie et beaucoup d'autres. Il avait une grande expérience du maniement des affaires. Onétor rapporte que, quoique marié, il entretenait une concubine nommée Nicorète. Il eut une fille, de médiocre vertu, qu'il maria à l'un de ses disciples, Simias de Syracuse. Comme elle menait une conduite fort irrégulière, quelqu'un dit à

<sup>1</sup> Il y avait plusieurs villes du même nom; une, entre autres, en Sicile.

Stilpon qu'elle le déshonorait. « Je l'honore encore plus, » répondit-il.

Ptolémée Soter lui témoigna, dit-on, beaucoup d'estime : lorsqu'il se fut emparé de Mégare, il lui donna de l'argent et l'engagea à l'accompagner en Égypte ; mais Stilpon n'accepta qu'une faible somme et, pour échapper à la nécessité de s'embarquer avec Ptolémée, il se retira à Égine jusqu'au départ de ce prince. Lorsque Démétrius, fils d'Antigone, s'empara de Mégare, il ordonna de respecter la maison de Stilpon et voulut qu'on lui restituât tout ce qu'on lui avait enlevé ; dans ce but, il lui demanda une liste de ce qu'il avait perdu : « Je n'ai rien perdu, dit-il, car personne n'a touché à ce qui m'appartient en propre, mon éloquence et ma science ; » et à cette occasion il l'exhorta avec tant de chaleur à se montrer clément et généreux, que le roi céda à ses conseils.

On dit qu'il fit un jour cette question au sujet de la Minerve de Phidias : « Minerve, fille de Jupiter, est-elle un dieu ? — Oui, sans doute. — Celle-ci n'est pas la Minerve de Jupiter : c'est celle de Phidias ? — D'accord. — Elle n'est donc pas un dieu. » Il fut cité à ce propos devant l'Aréopage ; mais, bien loin de se rétracter, il soutint qu'il avait raisonné juste, puisque Minerve n'est pas un dieu, mais une déesse. Il n'en fut pas moins condamné par l'Aréopage à quitter immédiatement la ville. Théodore Théos dit plaisamment à ce sujet : « Comment Stilpon savait-il que Minerve est une déesse ? Est-ce qu'il avait relevé son manteau ? » Théodore affectait une grande licence de langage ; Stilpon au contraire était plein de réserve. Cratès lui ayant demandé si les prières et les supplications étaient agréables aux dieux : « Imprudent, lui dit-il, ne me demande pas cela en public ; attends que nous soyons

seuls. » On attribue à Bion une réponse analogue : quelqu'un lui ayant demandé s'il y a des dieux, il dit : « Écarte de moi la foule, malheureux vieillard. »

Stilpon était simple, ouvert, affable pour tout le monde. Un jour qu'il parlait à Cratès le cynique, celui-ci, au lieu de lui répondre, lâcha un vent : « Je savais bien, lui dit Stilpon, que tu ferais une tout autre réponse que celle qu'il fallait faire. »

Une autre fois Cratès lui présenta une figue en lui faisant une question ; il la prit et la mangea. « J'ai perdu ma figue, s'écria Cratès. — Non-seulement ta figue, reprit Stilpon, mais aussi ta question dont elle était le gage. »

L'ayant un jour rencontré grelottant de froid, il lui dit : « Cratès, tu aurais besoin d'être remis à neuf. » Il lui donnait à entendre par là qu'il avait autant besoin d'esprit que d'habit. Cratès, piqué au vif, lui répondit en parodiant un passage d'Homère :

J'ai vu Stilpon accablé de mille maux, à Mégare, là où habite le vapoureux Typhon<sup>1</sup>. Il suait à discuter, entouré de nombreux compagnons de misère ; tous s'épuisaient à l'envi à poursuivre un mot, celui de vertu.

On dit que, pendant son séjour à Athènes, il excita un si vif intérêt qu'on désertait les ateliers pour courir le voir. Quelqu'un lui dit alors : « Stilpon, on t'admire comme une bête curieuse. — Non, reprit-il, mais comme un homme véritable. »

Il portait la subtilité à l'excès, au point qu'il supprimait les notions générales : « Celui qui parle de l'homme en général, disait-il, ne désigne personne ; il n'a en vue ni celui-ci, ni celui-là ; car pourquoi

<sup>1</sup> Τύφος, « fumée ; » allusion aux subtilités philosophiques.

désignerait-il l'un plutôt que l'autre? Il ne désigne donc personne en particulier. » Ou bien encore : « Le légume en général n'est pas celui qu'on me montre , car le légume existait il y a dix mille ans ; ceci n'est donc pas le légume proprement dit. »

On rapporte qu'étant à converser avec Cratès , il coupa court à l'entretien pour aller acheter du poisson : « Tu laisses-là notre discours , lui dit Cratès en le poursuivant. — Non pas, reprit-il ; je garde le discours : c'est toi que je laisse ; le sujet de notre discours reste , mais les provisions se vendent et s'empportent. »

On a de lui neuf dialogues faiblement écrits : Moschus , Aristippe ou Callias , Ptolémée , Chérécrate , Métroclès , Anaximène , Épigène , un dialogue à sa Fille , Aristote. Héraclide prétend que Zénon , le fondateur du Portique , avait entendu ses leçons. Hermippe nous apprend qu'il mourut vieux et prit du vin pour hâter sa fin. J'ai fait sur lui cette épigramme :

Vous connaissez sans doute Stilpon de Mégare ; la vieillesse le surprit ; vint ensuite la maladie , triste attelage ! mais il trouva dans le vin un meilleur conducteur pour son misérable char ; il le but et franchit le terme.

Sophilus le comique s'est égayé aux dépens de Stilpon ; il dit dans la pièce intitulée *les Noces* :

Stilpon a puisé ses raisons dans la besace de Charinus.

---

**CHAPITRE XII.****CRITON.**

Criton d'Athènes fut de tous les disciples de Socrate celui qui lui témoigna le plus vif attachement ; il prévenait ses besoins et veillait à ce que jamais il ne manquât du nécessaire. Ses enfants, Critobulus, Hermogène, Épigène et Ctésippus suivirent aussi les leçons de Socrate.

Criton a composé dix-sept dialogues réunis en un seul volume ; en voici les titres : que la Probité ne dépend pas des Préceptes ; de l'Abondance ; de l'Utilité , ou la Politique ; du Bien ; du Crime ; de la bonne Administration ; de la Loi ; de la Divinité ; des Arts ; de la Sagesse ; de la Société ; Protagoras, ou le Politique ; des Lettres ; de la Poésie ; de l'Étude ; du Savoir , ou de la Science ; en quoi consiste la Science.

---

**CHAPITRE XIII.****SIMON.**

Simon d'Athènes était cordonnier. Il recevait quelquefois dans sa boutique la visite de Socrate et recueillait ensuite ses souvenirs, qu'il rédigeait ; de là vient qu'on a appelé ses ouvrages Dialogues du Cordonnier. Il y en a trente-trois en un seul volume : des Dieux ; du Bien ; en quoi consiste l'Honnêteté ; de la

Justice, deux livres ; de la Vertu (qu'on ne peut l'enseigner) ; du Courage, trois livres ; du Gouvernement de la Multitude ; de l'Honneur ; de la Poésie ; des Bienfaits ; de l'Amour ; de la Philosophie ; de la Science ; de la Musique ; de la Poésie ; de l'Honnêteté ; de l'Étude ; de la Discussion ; du Jugement ; de l'Être ; du Nombre ; de l'Activité ; du Travail ; de l'Amour du gain ; de la Jactance ; de l'Honnête. Quelques auteurs lui attribuent aussi les trois dialogues suivants : des Conseils ; de la Raison ou de la Convenance ; de la Méchanceté. Il est, dit-on, le premier qui ait mis sous forme de dialogues les entretiens de Socrate. Périclès lui ayant offert de pourvoir à ses besoins, s'il voulait venir auprès de lui, il répondit qu'il ne vendait pas son franc-parler.

Il y a eu un autre Simon qui a écrit sur la rhétorique ; un troisième, médecin du temps de Séleucus Nicanor ; enfin un sculpteur.

## CHAPITRE XIV.

### GLAUCON.

Glaucou d'Athènes a laissé neuf dialogues, réunis en un seul volume : Phidylus ; Euripide ; Amyntichus ; Euthias ; Lysithidès ; Aristophane ; Céphalus ; Anaxiphémus ; Ménexène. On lui en attribue encore trente-deux autres ; mais ils sont supposés.

---

## CHAPITRE XV.

### SIMMIAS.

Simmias naquit à Thèbes. On a de lui vingt-trois dialogues réunis en un volume : de la Sagesse ; du Raisonnement ; de la Musique ; des Vers ; du Courage ; de la Philosophie ; de la Vérité ; des Lettres ; de l'Enseignement ; de l'Art ; du Gouvernement ; de la Convenance ; de ce qu'il faut rechercher et éviter ; de l'Amitié ; du Savoir ; de l'Ame ; ce que c'est que Bien Vivre ; du Possible ; des Richesses ; de la Vie ; de l'Honnête ; du Soin ; de l'Amour.

---

## CHAPITRE XVI.

### CEBÈS.

Cebès de Thèbes. On a de lui trois dialogues : le Tableau ; la Semaine ; Phrynichus.

---

## CHAPITRE XVII.

### MÉNÉDÈME.

Ménédème appartient à l'école de Phédon. Il tenait à la famille de Théopropides par son père Clissthène, homme d'une naissance illustre, mais réduit

par la pauvreté à l'état d'architecte. Quelques auteurs ajoutent qu'il s'occupait aussi à coudre des tentes, et que Ménédème apprit de lui cette profession avec celle d'architecte. On raconte à ce propos qu'un disciple d'Alexinus, faisant allusion à son ancienne profession, lui dit ironiquement à l'occasion d'un décret qu'il proposait : « Il ne convient au sage, ni de faire des tentes, ni de faire des décrets. » Ménédème faisait partie de la garnison envoyée par les Érétriens à Mégare. Il alla de là trouver Platon à l'Académie et, séduit par lui, il abandonna le métier des armes. Asclépiade de Phlionte l'entraîna ensuite à Mégare, auprès de Stilpon dont ils suivirent tous deux les leçons. Ils allèrent de là à Élis où ils s'attachèrent à Anchipylus et à Moschus, sectateurs de Phédon. Jusque-là l'école de Phédon s'était appelée éléaïque, ainsi que nous l'avons dit dans la vie de ce philosophe ; à partir de Ménédème, elle prit le nom d'érétrienne, Ménédème étant d'Érétrie.

Ménédème était, à ce qu'il paraît, extrêmement grave et sérieux ; Cratès le raille ainsi à ce propos :

Le Phliasien Asclépiade et le taureau d'Érétrie.

Timon dit aussi de lui :

Ce diseur de riens, qui fronce le sourcil en bourdonnant de pompeuses sornettes.

Telle était sa sévérité, qu'Eurylochus de Casandrie ayant été invité à dîner par Antigone, avec Cléippide, jeune homme de Cyzique, n'osa pas accepter de peur que Ménédème n'en fût instruit ; car sa mordante franchise ne ménageait personne. Entendant un jour un jeune homme parler avec arrogance, il prit sans

rien dire un morceau de bois et traça à terre l'image d'un homme soumis à une honteuse prostitution ; on s'attroupa aussitôt pour examiner, et le jeune homme, comprenant que cela le regardait, prit le parti de s'en aller.

Hiéroclès, gouverneur du Pirée, avec lequel il se promenait dans le temple d'Amphiaräus, lui parlait longuement de la destruction d'Érétrie ; Ménédème, sans lui répondre sur ce point, lui demanda pourquoi Antigone faisait de lui sa femme<sup>1</sup>.

Il dit une autre fois à un adultère qui se vantait de son crime : « Ne sais-tu pas que le raifort est aussi bon que le chou ? »

Entendant un jeune garçon crier de toute sa force, il lui dit : « Vois si tu n'as pas quelque chose par derrière. »

Antigone lui fit un jour demander s'il lui conseillait d'aller à une orgie ; il lui répondit seulement de se souvenir qu'il était fils de roi.

Un sot lui contait des discours en l'air ; il lui demanda à son tour s'il avait une maison de campagne. « Oui, répondit l'autre, et de grands biens. — Vas-y donc, lui dit Ménédème, et cultive-les de peur de les perdre, et avec eux ton honnête simplicité. »

Un autre lui demandait s'il convient au sage de se marier. « Me crois-tu sage ? reprit Ménédème. — Oui, sans doute. — Eh bien ! je suis marié. »

On disait en sa présence qu'il existe une multitude de biens. « Quel en est le nombre ? dit-il ; pensez-vous qu'il y en ait plus de cent ? »

Il avait souvent blâmé un de ses amis sur la somp-

<sup>1</sup> Περαινεῖν.

<sup>2</sup> Le supplice des adultères s'appelait ῥοφανίδωσις ; l'instrument en était un navet.

tuosité de sa table, mais toujours sans succès. Un jour qu'il y dînait, il lui donna, sans dire mot, une excellente leçon en ne mangeant que des figues.

Sa franchise faillit l'exposer à un grand danger, lui et son ami Asclépiade, à Cypre, chez Nicocréon. Ce prince les ayant invités avec beaucoup d'autres philosophes à une fête mensuelle, Ménédème dit que si cette réunion de savants était utile, elle devait se renouveler tous les jours; et que, dans le cas contraire, c'était déjà trop d'une fois. Le tyran lui répondit qu'il n'avait que ce jour de libre pour entendre les philosophes; mais il n'en soutint que plus vivement son opinion et s'obstina jusqu'au bout à dire qu'il fallait en tout temps écouter les leçons des philosophes. Heureusement un joueur de flûte vint les interrompre; sans cela les deux amis couraient risque de la vie. Aussi, lorsqu'ils furent en mer, battus par les flots, Asclépiade dit-il que les accords du joueur de flûte les avaient sauvés, mais que la hardiesse de Ménédème les avait perdus.

Peu soucieux de l'usage, il n'établissait dans son école aucun ordre ni aucune disposition particulière: les bancs n'y étaient pas rangés en rond; les auditeurs se plaçaient au hasard, s'asseyant ou se promenant à leur gré; lui-même en faisait autant.

Il était en même temps timide et vaniteux: ainsi il avait commencé avec Asclépiade par servir un maçon en qualité de manœuvre; son compagnon ne craignait pas de porter tout nu du mortier au toit, mais lui se cachait dès qu'il apercevait un passant. Quand il fut arrivé aux affaires, il était si timide et si distrait, qu'une fois en versant l'encens il se trompa et le jeta à côté de l'encensoir.

Importuné par Cratès, qui s'était attaché à ses pas

et lui reprochait de se mêler des affaires de la ville, il le fit enfermer ; mais, de sa prison même, Cratès le guettait, et, quand il passait, se dressant sur les pieds<sup>1</sup>, il l'appelait *nouvel Agamemnon, roi de la ville*<sup>2</sup>.

Ménédème était enclin à la superstition : se trouvant un jour dans une auberge avec son ami, il mangea sans le savoir de la chair d'une bête morte d'elle-même ; lorsqu'il l'eut appris il pâlit et fut pris de nausées ; mais Asclépiade le reprit de sa faiblesse et le rassura en lui disant que ce n'était pas la viande qui lui faisait mal, mais l'idée qu'il s'en formait. A cela près, Ménédème avait l'âme grande et généreuse. Quant au corps, il était si fortement constitué que, vieux déjà, il avait toute la vigueur d'un athlète, le teint basané, de l'embonpoint et de la fraîcheur. Il était de taille moyenne ; témoin sa statue que l'on voit encore dans l'ancien stade d'Érétrie ; elle est presque nue, à dessein sans doute, pour laisser voir la plus grande partie de son corps. Il aimait à recevoir ses amis, et comme le climat d'Érétrie était malsain, il donnait de fréquents repas où il réunissait des poètes et des musiciens. Il aimait beaucoup Aratus, Lycophron le tragique et Antagoras de Rhodes ; mais de tous les auteurs, celui qu'il admirait le plus, était Homère ; venaient ensuite les lyriques, puis Sophocle et Achéus, auquel il accordait le second rang dans le drame satyrique, réservant le premier pour Eschyle. C'est à Achéus, dans le drame satyrique d'*Omphale*, qu'il avait emprunté ces vers qu'il adressait à ses adversaires politiques :

L'animal le plus léger fut vaincu par le plus lourd :  
La tortue devança l'aigle.

<sup>1</sup> Ménédème était de taille moyenne.

<sup>2</sup> *Ἡγησίπολις*, par allusion à *ἡγησίλαον*, « conducteur des peuples. »

On se trompe donc quand on prétend qu'il n'avait rien lu, excepté la *Médée* d'Euripide, qui se trouve, dit-on, dans le recueil de Néophron de Sicyone. Il dédaignait les doctrines de Platon, de Xénocrate et de Parébate de Cyrène; mais il avait une grande estime pour Stilpon. Interrogé un jour sur le compte de ce dernier, il se contenta de répondre : « C'est un noble caractère. »

Son langage était prudent et couvert, son argumentation irrésistible. Il parlait du reste avec abondance sur toute espèce de sujets. Antisthène, dans les *Successions*, vante beaucoup sa subtilité. Voici un exemple de sa manière : « Deux choses différentes ne sont pas les mêmes; le bien diffère de l'utile; le bien n'est donc pas utile. » Il rejetait, dit-on, les propositions négatives et n'admettait que celles qui étaient affirmatives; encore, parmi ces dernières, il repoussait toutes celles qui n'étaient pas simples, sous prétexte qu'elles étaient complexes et concrètes. Héraclide prétend qu'il suivait la doctrine de Platon et se moquait de la dialectique. On rapporte à ce sujet qu'Alexinus lui ayant demandé s'il avait cessé de battre son père, il répondit : « Je n'ai ni commencé, ni cessé. — Il fallait, lui dit Alexinus, répondre par oui ou par non. — Il serait plaisant, reprit Ménédème, de recevoir vos lois quand on peut vous arrêter à la porte. »

Il disait à Bion, qui attaquait sans cesse les devins, qu'il égorgeait les morts. Quelqu'un ayant dit devant lui que voir tous ses désirs satisfaits était un grand bonheur : « C'en est un bien plus grand, reprit-il, de ne désirer que ce qui est juste. »

Antigone de Caryste dit qu'il n'a rien écrit et qu'il n'avait sur aucun point d'opinion arrêtée. Il ajoute qu'il était si ardent à la discussion, qu'il en sortait

souvent le visage meurtri. Et cependant, malgré cette âpreté dans la dispute, c'était un homme de mœurs douces et faciles. Quoiqu'il eût souvent raillé et déchiré sans pitié Alexinus, il lui rendit pourtant service en conduisant de Delphes à Chalcis, sa femme, qui craignait les voleurs et les dangers de la route. Il était excellent ami, comme le prouve son attachement pour Asclépiade, attachement digne de celui de Pylade. Asclépiade était le plus âgé, ce qui faisait dire qu'il était le poète et Ménédème l'acteur. On rapporte qu'Archipolis leur ayant fait compter trois mille pièces, chacun d'eux s'obstina à ne pas les accepter le premier, si bien qu'ils les refusèrent tous deux. On dit aussi qu'ils se marièrent l'un et l'autre dans la même famille, Asclépiade à la fille et Ménédème à la mère. Plus tard, Asclépiade ayant perdu sa femme, prit celle de son ami, qui fit de son côté un riche mariage, lorsqu'il fut à la tête de l'État. Du reste, comme ils vivaient en commun, Ménédème laissa toujours la direction de sa maison à sa première femme. Asclépiade mourut le premier, à Érétie, dans un âge avancé. Ils avaient toujours vécu, l'un et l'autre, avec une extrême frugalité, quoique dans l'abondance. Quelque temps après la mort d'Asclépiade, un de ses amis s'étant présenté à un repas chez Ménédème, se vit, dit-on, refuser l'entrée par les domestiques; mais Ménédème le fit introduire en disant qu'Asclépiade au tombeau lui ouvrait la porte. Ils eurent pour protecteurs Hipponicus de Macédoine et Agétor de Lamia; ce dernier leur fit présent à chacun de trente mines et Hipponicus donna deux mille drachmes à Ménédème pour doter ses filles. Héraclide dit qu'il en avait eu trois de sa femme Oropia.

Voici comment étaient réglés ses repas<sup>1</sup> : il dînait en compagnie de deux ou trois personnes, et le repas se prolongeait jusqu'à une heure avancée de la journée ; ensuite il faisait appeler les visiteurs, qui déjà avaient dîné de leur côté. Quand on arrivait trop tôt, on se promenait en attendant et on demandait à ceux qui sortaient ce qui était sur la table et où en était le dîner. S'il n'en était encore qu'aux légumes et au poisson, on se retirait ; aux viandes, on entraît. L'été, les lits étaient couverts de nattes et l'hiver, de peaux de brebis ; quant au coussin, il fallait l'apporter avec soi. Le verre dans lequel on buvait à la ronde était fort petit. Les desserts se composaient de lupins ou de fèves ; quelquefois, selon la saison, de poires, de grenades, de petits pois, ou de figues. Tous ces détails sont tirés d'un drame satyrique que Lycophon a composé en l'honneur de notre philosophe, et qu'il a intitulé *Ménédème*. En voici du reste quelques vers :

On n'y fait pas grande chère ; une petite coupe circule de main en main et le vin y est mesuré ; de doctes entretiens, voilà le dessert de nos sages.

Au commencement, les Érétriens dédaignaient Ménédème et le traitaient de chien et de visionnaire ; mais dans la suite ils conçurent pour lui une telle estime qu'ils lui confièrent le gouvernement de leur ville. Il fut envoyé en ambassade auprès de Ptolémée et de Lysimaque, et partout il obtint les mêmes témoignages d'estime. Il fut aussi député vers Démétrius, et fit retrancher cinquante talents des deux cents que la ville avait attachés à cette mission. Ac-

<sup>1</sup> Diogène abrège ici un passage d'Antigone de Caryste, cité par Athénée, I. X.

cusé auprès de Démétrius de vouloir livrer la ville à Ptolémée, il se justifia dans une lettre qui commence ainsi : « Ménédème au roi Démétrius, salut. J'apprends qu'on m'a accusé auprès de toi, etc.... » Le sens était que sous cette accusation il entrevoyait la main d'un certain Eschyle, l'un de ses adversaires politiques. Il paraît aussi, au dire d'Euphantus dans les *Histoires*, qu'il suivit avec beaucoup de dignité, auprès de Démétrius, une négociation relative à la ville d'Orope. Antigone aimait Ménédème et se proclamait son disciple. Aussi, lorsqu'il eut triomphé des barbares aux environs de Lysimachie, Ménédème fit rendre en sa faveur un décret simple et digne qui commençait ainsi :

Sur le rapport des généraux et du conseil :

Attendu que le roi Antigone est rentré dans ses États après avoir triomphé des barbares et qu'il gouverne avec sagesse... le peuple et le sénat ordonnent, etc.

Ce décret et son amitié bien connue pour Antigone, le firent soupçonner de vouloir lui livrer la ville. Accusé par Aristodème, il s'expatria et se retira à Orope, dans le temple d'Amphiaräus ; mais bientôt, dit Hermippe, les vases d'or ayant disparu du temple, un décret des Béotiens l'en chassa. Accablé par ce nouveau coup, il rentra secrètement dans sa patrie, prit avec lui sa femme et ses filles, et se retira auprès d'Antigone, où il mourut. Héraclide donne une version toute différente. Il dit que pendant son administration il déjoua plusieurs fois les menées de ceux qui voulaient livrer la ville à Démétrius ; que par conséquent il n'a pas pu vouloir y introduire Antigone, et qu'il fut accusé à tort. Il ajoute qu'il se rendit auprès d'Antigone pour l'engager à affranchir sa patrie, et

que, n'ayant pu l'y déterminer, il en conçut un tel chagrin qu'il resta sept jours sans manger, et succomba à cette abstinence. Ce témoignage est confirmé d'ailleurs par celui d'Antigone de Caryste. Persée est le seul homme pour qui il ait eu une haine mortelle; cela se conçoit : on savait qu'Antigone avait eu dessein de rétablir le gouvernement républicain à Érétrie, en considération de Ménédème, et que Persée l'en avait détourné. Aussi Ménédème lui lança-t-il entre autres choses cette apostrophe dans un festin : « Celui-ci est un philosophe ; mais c'est le plus méchant des hommes qui sont et seront jamais. » Il mourut, suivant Héraclide, à l'âge de soixante-quatorze ans. J'ai fait sur lui cette épigramme :

Je sais ton sort, ô Ménédème ; je sais que tu as volontairement quitté la vie en refusant tout aliment durant sept jours. C'était du patriotisme, ce n'était pas du courage ; tu as cédé à une faiblesse indigne d'un homme.

Après avoir passé en revue les philosophes socratiques et leurs disciples, nous allons maintenant aborder Platon, fondateur de l'Académie, et ceux de ses successeurs qui ont quelque célébrité.

## LIVRE III.

---

### PLATON.

Platon, d'Athènes, était fils d'Ariston. Sa mère Périctionne ou Potone descendait de Solon par Dripide, frère du législateur et père de Critias, qui lui-même eut pour fils Calleschrus. De ce dernier naquirent Critias, l'un des trente, et Glaucon; de Glaucon Charmide et Perictionne, mère de Platon. Platon était ainsi descendant au sixième degré de Solon, qui lui-même tirait son origine de Nélée et de Neptune. On prétend aussi que son père comptait, parmi ses ancêtres, Codrus, fils de Mélanthus, l'un des descendants de Neptune, d'après Thrasyde. Suivant un bruit accrédité à Athènes et reproduit par Speusippe, dans le *Banquet funèbre de Platon*; par Cléarque, dans l'*Éloge de Platon*, et par Anaxilide, au second livre des *Philosophes*, Ariston désirant consommer son union avec Périctionne, qui était fort belle, n'en put venir à bout; il renonça alors à ses tentatives et vit Apollon lui-même dans les bras de sa femme, ce qui le déterminà à ne point l'approcher jusqu'après ses couches. Platon naquit, suivant les *Chroniques* d'Apollodore, la première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, le sept de thargélion, jour où les habitants de Délos croient que naquit Apollon. Il mourut, au dire d'Hermippe, à un repas de noces, la première année de la cent huitième olympiade, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Néanthe prétend d'un autre côté qu'il mourut dans sa quatre-vingt-quatrième année. Il

était donc de six ans plus jeune qu'Isocrate, puisque celui-ci naquit sous l'archontat de Lysimachus et Platon sous celui d'Aminias, l'année même où mourut Périclès. Antilion dit, dans le dernier livre des *Temps*, qu'il était du dème de Colythus; mais d'autres le font naître à Égine, dans la maison de Phidiadas fils de Thalès; Phavorinus en particulier soutient cette opinion dans les *Histoires diverses*; il dit que son père faisait partie de la colonie envoyée dans cette île, et qu'il revint à Athènes à l'époque où les Éginètes, aidés par les Lacédémoniens, chassèrent les anciens colons. Athénodore rapporte, au huitième livre des *Promenades*, que Platon donna à Athènes des jeux publics dont Dion fit les frais.

Il avait deux frères, Adimanthus et Glaucon, et une sœur nommée Potone, de laquelle naquit Speusippe. Il étudia les lettres sous Denys, qu'il cite dans les *Rivaux*, et la palestre sous Ariston d'Argos. Alexandre dit, dans les *Successions*, que ce fut Ariston qui lui donna le nom de Platon, à cause de sa robuste constitution, et qu'auparavant il s'appelait Aristoclès, du nom de son aïeul. D'autres prétendent qu'on l'avait surnommé ainsi à cause de l'ampleur de son style; Néanthe voit là une allusion à la largeur de son front. Quelques auteurs, entre autres Dicéarque dans les *Vies*, ont également prétendu qu'il avait disputé le prix de la palestre aux jeux isthmiques. Il avait aussi, dit-on, cultivé la peinture et composé des ouvrages poétiques, d'abord des dithyrambes, puis des chants lyriques et des tragédies.

Timothée d'Athènes dit, dans les *Vies*, qu'il avait la voix grêle. On raconte encore à son sujet le fait suivant: Socrate vit en songe un jeune cygne couché sur ses genoux, à qui les ailes poussèrent tout à coup

et qui s'envola en faisant entendre des chants harmonieux ; le lendemain Platon se présenta à lui et il dit que c'était là le cygne qu'il avait vu.

Platon enseigna d'abord à l'Académie, et ensuite dans un jardin près de Colone, au rapport d'Héraclite, cité par Alexandre dans les *Successions*. Il n'avait pas encore renoncé à la poésie et se disposait même à disputer le prix de la tragédie dans les fêtes de Bacchus, lorsqu'il entendit Socrate pour la première fois ; il brûla aussitôt ses vers en s'écriant :

Vulcain, viens ici ; Platon implore ton secours<sup>1</sup>.

A partir de ce moment, il s'attacha à Socrate ; il avait alors vingt-sept ans. Après la mort de Socrate il suivit les leçons de Cratyle, disciple d'Héraclide, et celles d'Hermogène, philosophe de l'école de Parménide. A l'âge de vingt-huit ans<sup>2</sup>, suivant Hermodore, il se retira à Mégare, auprès d'Euclide, avec quelques autres disciples de Socrate, puis il alla à Cyrène entendre Théodore le mathématicien, et de là en Italie, auprès des pythagoriciens Philolaüs<sup>3</sup> et Eurytus. Il passa ensuite en Égypte, pour y converser avec les prêtres. Euripide l'accompagnait, dit-on, dans ce voyage ; il y fit une maladie dont les prêtres le guérèrent avec de l'eau de mer. C'est là ce qui lui a suggéré ce vers :

La mer lave tous les maux des hommes<sup>4</sup>.

C'est aussi ce qui lui a fait dire avec Homère que tous les Égyptiens étaient médecins.

<sup>1</sup> Parodie d'un vers de l'*Iliade*, XVIII, 302.

<sup>2</sup> Il devait avoir alors vingt-neuf ou trente ans.

<sup>3</sup> Philolaüs était mort quand Platon visita l'Italie.

<sup>4</sup> *Iphigénie en Tauride*, II, 93.

Platon avait encore dessein d'aller trouver les mages ; mais la guerre qui désolait l'Asie l'en empêcha. De retour à Athènes, il se mit à enseigner à l'Académie ; c'était un gymnase planté d'arbres et ainsi appelé du nom du héros Académus, comme l'atteste Eupolis, dans *les Soldats libérés* :

Sous les promenades ombragées du dieu Académus.

Timon dit également, à propos de Platon :

A leur tête marchait le plus large<sup>1</sup> d'eux tous, un agréable parleur, rival des cigales qui font retentir de leurs chants harmonieux les ombrages d'Écadémus.

Remarquons ici que le mot Académie s'écrivait primitivement par un E : Écadémie.

Platon était ami d'Isocrate. Praxiphane nous a conservé un entretien sur les poètes, qu'ils eurent ensemble dans une maison de campagne où Platon avait reçu Isocrate. Aristoxène dit qu'il prit part à trois expéditions : celle de Tanagre, celle de Corinthe et celle de Delium, où il remporta le prix de la valeur.

Platon a fait un mélange des doctrines d'Héraclide, de Pythagore et de Socrate : il a emprunté à Héraclide ce qui concerne les sens ; à Pythagore ce qui regarde l'entendement ; à Socrate les théories politiques. Quelques auteurs, entre autres Satyrus, prétendent qu'il écrivit à Dion, en Sicile, de lui acheter auprès de Philolaüs trois ouvrages pythagoriciens moyennant cent mines. Il était alors dans l'opulence ; car Onétor assure, dans l'ouvrage intitulé *si le Sage peut s'enrichir*, qu'il avait reçu de Denys plus de quatre-vingts talents. Il a beaucoup emprunté aussi

<sup>1</sup> Allusion à son nom.

au comique Épicharme, dont il a transporté presque toutes les pensées dans ses ouvrages; telle est du moins la thèse soutenue par Alcimus, dans les quatre livres à *Amyntas*; il dit dans le premier : « Platon ne fait bien souvent que reproduire Épicharme; examinons en effet : Platon appelle sensible ce qui ne conserve jamais ni la même qualité, ni la même quantité, ce qui est dans un flux, dans un changement perpétuel; supposé, par exemple, qu'on enlève à un objet toute valeur numérique déterminée, on ne peut plus dire qu'il est égal à un autre, qu'il a telle nature, telle quantité, telle qualité. Tel est le caractère des choses qui, sans cesse produites, changeant sans cesse, n'ont jamais une substance déterminée et invariable. L'intelligible, au contraire, c'est ce qui n'est sujet ni à diminution, ni à accroissement; tels sont les êtres éternels, toujours semblables, toujours identiques à eux-mêmes. Voici maintenant comment s'exprime Épicharme à propos du sensible et de l'intelligible :

« Les dieux étaient de toute éternité; ils ne cessèrent jamais d'être. Ils sont toujours semblables à eux-mêmes, formés des mêmes principes. Le chaos, dit-on, fut produit avant tous les autres dieux; mais cela est impossible; car rien de ce qui est premier ne peut être produit et venir d'autre chose. Il n'y a donc ni premier ni second parmi les choses dont nous parlons, mais voici ce qui est : Si à un nombre, pair ou impair, vous ajoutez une unité, ou si vous en retranchez une, aurez-vous toujours le même nombre? Non, assurément! De même, si à une mesure d'une coudée vous ajoutez une autre longueur, ou si vous en retranchez une partie, aurez-vous toujours la même longueur? Pas davantage! Portez maintenant vos regards sur les hommes : les uns croissent, les autres périssent; tous sont dans un changement perpétuel. Or, ce dont la nature change, ce qui ne reste pas deux instants successifs dans le même état, diffère à chaque moment de ce qu'il était auparavant; vous et moi, nous ne sommes point aujourd'hui ce que nous étions

..

bier ; nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui ; chaque instant nous trouve différents, en vertu du même principe. »

Alcimus ajoute : « Les philosophes prétendent que l'âme perçoit certaines choses au moyen du corps, et d'autres par elles-mêmes, sans que le corps intervienne ; de là pour eux la distinction des choses en sensibles et intelligibles. Conformément à cette doctrine, Platon disait que pour arriver à la connaissance des principes de l'univers, il faut d'abord étudier les idées en elles-mêmes, par exemple les idées de similitude, d'unité, de quantité, de grandeur, de repos, de mouvement ; en second lieu, qu'il faut connaître le bien en soi, l'honnête et le juste ; troisièmement, qu'il faut avoir égard aux idées qui renferment quelque relation, comme celles de science, de grandeur, de puissance. On doit admettre, selon lui, que les choses qui tombent sous nos sens participent des idées et en tirent leur nom ; par exemple, qu'on appelle juste ce qui participe de la justice ; honnête ce qui participe de l'honnêteté ; qu'enfin chacune de ces idées premières est éternelle, purement intelligible et immuable. C'est pour cela qu'il dit que les idées sont dans la nature comme les exemplaires des choses ; que celles-ci sont à l'image et comme les copies des idées. Voici d'un autre côté ce que dit Épicharme du bien et des idées :

« La musique est-elle quelque chose ? — Oui, sans doute. — L'homme est-il la musique ? — Nullement. — Qu'est-ce donc que le musicien ; n'est-ce pas un homme ? — Assurément. — Ne vous semble-t-il pas qu'il en est de même par rapport au bien ? Le bien est quelque chose en soi, et l'homme bon et vertueux est celui qui le pratique. Il en est de cela comme des arts ; on est joueur de flûte, maître de danse, tisserand, quand on a

appris chacun de ces arts ; et ainsi pour tout le reste ; l'homme n'est pas l'art, mais il est l'artisan.

• « Platon dit, dans la théorie des idées, que du moment où la mémoire existe, il s'ensuit que les idées existent également, car la mémoire ne peut avoir pour objet que des choses durables et persistantes, et les idées seules ont ce caractère. Comment, dit-il, les animaux pourraient-ils se conserver s'ils n'avaient pour guides les idées, et si la nature ne leur eût donné une intelligence capable de les percevoir ? En réalité, ils savent reconnaître les objets semblables, distinguer la nourriture qui leur est propre, preuve évidente que la notion de similitude est innée dans tous les animaux. C'est en vertu de cette même notion qu'ils reconnaissent les animaux de même espèce qu'eux.

« Écoutons maintenant Épicharme :

« La sagesse, cher Eumée, n'est pas propre à un seul être ; tout ce qui vit est doué d'intelligence. Examine avec soin : la poule ne produit pas de poulets vivants ; elle couve ses œufs, et leur donne ainsi la vie. La nature seule sait que cela doit être ainsi, et c'est elle qui l'enseigne à l'animal.

« Et ailleurs :

« Ne vous étonnez pas si je dis que les animaux s'admirent entre eux et se trouvent beaux ; le chien est le plus beau des animaux pour le chien, le bœuf pour le bœuf, l'âne pour l'âne, le pourceau pour le pourceau. »

Alcimus cite encore, dans ses quatre livres, beaucoup de passages du même genre pour montrer combien Platon doit à Épicharme. Du reste, les vers suivants, dans lesquels Épicharme prédit qu'on marchera un jour sur ses traces, prouvent qu'il comprenait lui-même toute la portée de ses enseignements :

Je prévois, oui ! je vois clairement que l'on conservera le souvenir de mes leçons : quelqu'un viendra qui, prenant mes discours, les dépouillera de la mesure qui les enveloppe aujourd'hui pour les revêtir de pourpre et de brillantes paroles ; il se rendra par là invincible et triomphera sans peine de tous les autres.

On dit aussi que Platon a le premier apporté à Athènes les ouvrages de Sophron le mimographe, négligés avant lui, et qu'il en a profité pour ses doctrines morales ; on assure même qu'à sa mort on les trouva sous son chevet. Il fit trois fois le voyage de Sicile : la première fois, il n'avait d'autre but que de visiter l'île et les cratères de l'Etna ; mais Denys le Tyran, fils d'Hermocrate, ayant exigé qu'il vint s'entretenir avec lui, Platon lui parla de la tyrannie et lui dit entre autres choses que le meilleur gouvernement n'était pas celui qui ne profitait qu'à un seul homme, à moins que cet homme ne fût doué de qualités supérieures. Denys, irrité, lui dit avec colère : « Tes discours sentent le vieillard. — Et les tiens, reprit Platon, sentent le tyran. » Poussé à bout par cette réponse, Denys voulut d'abord le faire mourir ; mais, fléchi par les prières de Dion et d'Aristomène, il se contenta de le donner à Pollis, qui se trouvait alors auprès de lui en qualité d'envoyé des Lacédémoniens, afin qu'il le vendit comme esclave. Pollis le conduisit à Égine où il le vendit en effet. Mais à peine Platon fut-il à Égine, que Charmandre, fils de Charmandride, lui intenta une accusation capitale, en vertu d'une loi du pays qui ordonnait de mettre à mort le premier Athénien qui aborderait dans l'île. Cette loi avait été rendue sur la proposition de Charmandre lui-même, au dire de Phavorinus, dans les *Histoires diverses*. Une plaisanterie sauva Platon ; car quelqu'un ayant dit par dérision que ce

n'était qu'un philosophe, on le renvoya absous. Suivant quelques auteurs, il avait été amené sur la place publique et tous les regards étaient fixés sur lui; mais lui ne prononça pas même une parole, résigné d'avance à tout ce qui pourrait lui arriver. Les Éginètes lui firent grâce de la vie et le condamnèrent seulement à être vendu comme captif. Annicéris de Cyrène, qui se trouvait là par hasard, l'acheta moyennant vingt mines, d'autres disent trente, et le renvoya à Athènes vers ses amis. Ceux-ci lui ayant fait passer le prix de la rançon, il le refusa et répondit qu'ils n'étaient pas les seuls dignes de s'intéresser à Platon. D'autres prétendent que Dion envoya aussi à Annicéris la somme qu'il avait dépensée, et qu'au lieu de la refuser il la consacra à acheter à Platon un petit jardin près de l'Académie. Quant à Pollis, Phavorinus rapporte, au premier livre des *Commentaires*, qu'il fut vaincu par Chabrias, et plus tard englouti dans les flots, non loin des rivages d'Hélix<sup>1</sup>, victime du courroux des dieux irrités contre lui pour sa conduite envers le philosophe. Denys, inquiet, de son côté, écrivit à Platon aussitôt qu'il eut appris sa délivrance, et le pria de ne point le maltraiter dans ses discours; à quoi Platon répondit qu'il n'avait pas assez de loisir pour se souvenir de Denys.

Il alla une seconde fois en Sicile afin de demander à Denys le Jeune des terres et des hommes pour réaliser le plan de sa république. Denys promit beaucoup et ne tint point parole. On prétend même que Platon courut alors quelque danger, sous prétexte qu'il excitait Dion et Théotas à affranchir la Sicile. Le pythagoricien Archytas écrivit à cette occasion à Denys

<sup>1</sup> Ville du Péloponèse.

une lettre justificative, grâce à laquelle Platon put retourner sain et sauf à Athènes. Voici cette lettre :

ARCHYTAS A DENYS, SALUT.

Nous tous, amis de Platon, nous t'envoyons Lamiscus et Photidas pour réclamer de toi ce philosophe, conformément à la parole que tu nous as donnée. Il est juste que tu te souviennes de l'empressement que tu avais à le voir, lorsque tu nous demandais instamment à tous de l'engager à se rendre auprès de toi. Tu nous promis alors qu'il ne manquerait de rien, et qu'il trouverait auprès de toi toute sécurité, soit qu'il voulût rester, soit qu'il eût dessein de partir. Souviens-toi aussi de la joie que te causa son arrivée, de l'affection toute particulière que tu lui as vouée depuis lors. S'il est survenu entre vous quelque nuage, tu n'en es pas moins tenu de te montrer généreux et de nous le renvoyer sain et sauf. En agissant ainsi, tu feras justice et tu acquerras des droits à notre reconnaissance.

Le but de son troisième voyage était de réconcilier Dion avec Denys ; mais il revint à Athènes sans avoir réussi. Il resta toujours étranger aux affaires publiques, quoique ses ouvrages attestent une haute capacité politique. Il donnait pour raison de son éloignement des affaires l'impossibilité de réformer des règles de gouvernement dès longtemps adoptées, et que lui ne pouvait approuver. Pamphila rapporte, au vingt-cinquième livre des *Mémoires*, que les Arcadiens et les Thébains lui demandèrent des lois pour une grande ville qu'ils avaient bâtie, mais qu'il refusa lorsqu'il eut appris qu'ils ne voulaient pas y établir l'égalité. On dit qu'il osa seul se charger de la défense de Chabrias, accusé d'un crime capital, défense qu'aucun autre Athénien n'avait voulu accepter. Comme il montait avec lui à l'Acropole, il rencontra le délateur Crobylus qui lui dit : « Tu viens en défendre un autre, sans songer que la ciguë de Socrate t'attend à ton

tour. » Il lui répondit : « Quand je portais les armes, je m'exposais aux dangers pour ma patrie; maintenant je combats au nom du devoir, et je brave le péril pour un ami. »

Phavorinus dit, au huitième livre des *Histoires diverses*, qu'il a le premier employé le dialogue. Le premier aussi il a indiqué à Léodamas de Thasos la méthode de résolution par l'analyse<sup>1</sup>. Il s'est le premier servi en philosophie des mots antipodes, éléments, dialectique, acte<sup>2</sup>, nombre oblong, surface plane, providence divine. Le premier parmi les philosophes il a réfuté le discours de Lysias, fils de Céphalus; il rapporte ce discours littéralement dans le *Phèdre*. Le premier il a soumis à un examen scientifique les théories grammaticales. Enfin il a le premier discuté les doctrines de presque tous les philosophes antérieurs, hormis cependant Démocrïte. On se demande la raison de cette exception. Néanthe de Cyzique dit que lorsqu'il se présenta aux jeux olympiques, il attira les regards de tous les Grecs, et que ce fut là qu'il eut un entretien avec Dion, au moment où celui-ci se préparait à attaquer Denys. On lit aussi dans le premier livre des *Commentaires* de Phavorinus, que Mithridate de Perse éleva à Platon une statue dans l'Académie, avec cette inscription : « Mithridate de Perse, fils de Rhodobatus, a consacré aux Muses cette statue de Platon, ouvrage de Sisanion. »

Héraclide dit que Platon était si réservé et si posé dans sa jeunesse, qu'on ne le vit jamais rire outre mesure. Cependant sa modestie ne le garantit pas des

<sup>1</sup> Celle qui consiste à ramener le problème à un ou plusieurs principes incontestables.

<sup>2</sup> Ποῦματα; c'est l'acte considéré dans le sujet passif et non dans l'agent.

traits des comiques ; Théopompe le raille en ces termes dans l'*Héducharis* :

Un ne fait pas un, et à peine, selon Platon, deux font-ils un.

Anaxandride dit dans le *Thesee* :

Quand il dévorait des olives, comme Platon.

Timon dit de son côté, en jouant sur son nom<sup>1</sup> :

Semblable à Platon, qui savait si bien forger des conceptions imaginaires.

Alexis, dans *Méropide* :

Tu viens à propos ; car semblable à Platon, je me promène en long et en large, embarrassé, incertain, et ne trouvant rien de bon ; je ne fais que me fatiguer les jambes.

Et dans l'*Ancylion* :

A force de parler de choses que tu ne connais pas et de courir comme Platon<sup>2</sup>, tu trouveras le salpêtre et l'oignon<sup>3</sup>.

Amphis, dans l'*Amphicrate* :

Le bien auquel tu espères arriver par elle, ô mon maître, est encore plus problématique pour moi que le bien de Platon. — Écoute-moi donc...

Et dans *Dexidémide* :

O Platon, tu ne sais qu'une seule chose : avoir l'humeur sombre, et rider ton front sévère comme une coquille d'hultre.

Cratinus, dans la *Fausse supposition* :

<sup>1</sup> Πλάτων ἀνέπλαττε πεπλασμένα.

<sup>2</sup> C'est-à-dire de bavarder sans mesure.

<sup>3</sup> Tu pleureras, tu rencontreras l'amertume.

Evidemment, tu es un homme et tu as une âme ; ce n'est pas Platon qui me l'a appris, mais pourtant je le crois.

Alexis, dans *Olympiodore* :

Mon corps mortel a été anéanti ; mais la partie immortelle s'est envolée dans les airs. N'est-ce pas là du Platon tout pur ?

Et dans le *Parasite* :

Ou bien comme Platon, parler tout seul.

Anaxilas le raille également dans *Botrylion*, *Circé* et *les Femmes riches*. Aristippe dit au quatrième livre de la *Sensualité antique*, que Platon était épris d'un jeune homme nommé Aster, qui étudiait avec lui l'astronomie, ainsi que de Dion dont nous avons déjà parlé. — Quelques-uns prétendent qu'il aimait aussi Phèdre. — On croit trouver la preuve de cette passion dans les épigrammes suivantes, qu'il leur aurait adressées.

A Aster :

Quand tu considères les astres, cher Aster, je voudrais être le ciel, pour te voir avec autant d'yeux qu'il y a d'étoiles.

Aster, autrefois étoile du matin, tu brillais parmi les vivants ; maintenant, étoile du soir, tu brilles chez les morts.

A Dion :

Les Parques ont tissu de larmes la vie d'Hécube et des antiques Troyennes ; mais toi, Dion, les dieux t'ont accordé les plus glorieux triomphes et les plus vastes espérances. Idole d'une vaste cité, tu es comblé d'honneurs par tes concitoyens. Cher Dion, de quel amour tu embrases mon cœur.

Ces vers furent gravés, dit-on, sur le tombeau de Dion à Syracuse. Platon avait aussi aimé Alexis et Phèdre dont nous avons parlé plus haut ; il a fait sur eux les vers suivants :

Maintenant qu'Alexis n'est plus, prononcez seulement son nom, parlez de sa beauté et chacun se retourne. Mais pourquoi, mon âme, exciter en toi de vains regrets<sup>1</sup> qu'il faudra calmer ensuite? Phèdre n'était pas moins beau et nous l'avons perdu.

On dit aussi qu'il avait obtenu les faveurs d'Archéanassa, à laquelle il a consacré ces vers :

La belle Archéanassa de Colophon est à moi. L'amour brûlant vient encore se reposer sur ses rides. Oh ! de quelle ardeur elle a dû vous embraser, vous qui avez goûté les prémices de sa jeunesse !

On lui attribue encore les vers suivants sur Agathon :

Quand je couvrais Agathon de baisers, mon âme était toute entière sur mes lèvres, prête à s'envoler.

Autres :

Je te donne cette pomme ; si tu es sensible à mon amour, reçois-la et donne-moi en retour ta virginité ; si tu me repousses, prends-la encore et vois combien la beauté est éphémère.

Autres :

Vois-moi, vois cette pomme que te jette un amant ; cède à ses vœux, ô Xantippe ; car tous deux nous nous flétrirons également.

On lui attribue encore cette épitaphe des Érétriens surpris dans une embuscade :

Nous sommes Érétriens, enfants de l'Eubée, et nous reposons près de Suse, bien loin, hélas ! du sol de la patrie.

Les vers suivants sont aussi de lui :

<sup>1</sup> Le texte dit : « Pourquoi montres-tu un os à des chiens, et tu les renverras ensuite. »

Cypris dit aux Muses : Jeunes filles, rendez hommage à Vénus, ou j'envoie contre vous l'amour avec ses traits. — Cesse ce badinage, dirent les Muses ; cet enfant ne vole pas de notre côté.

Ceux-ci enfin :

Un homme allait se pendre ; il trouve un trésor et laisse sa corde à la place. Le maître du trésor ne le trouvant plus prend la corde et se pend.

Molon haïssait Platon et dit un jour qu'il était bien moins étonnant de voir Denys à Corinthe que Platon en Sicile. Xénophon paraît aussi avoir été assez mal disposé pour lui. Ils semblent même avoir mis une sorte de rivalité à traiter tous les deux les mêmes sujets : le Banquet, l'Apologie de Socrate, les Commentaires moraux. En outre, Platon a traité de la République, et Xénophon de l'Éducation de Cyrus. — Platon, dans les *Lois*, dit que ce dernier ouvrage est une pure utopie, et que Cyrus ne ressemblait en rien au portrait qu'en fait Xénophon. — Tous deux ils citent fréquemment Socrate, mais ils ne se citent jamais l'un l'autre ; une seule fois cependant Xénophon nomme Platon dans le troisième livre des *Mémoires*.

On raconte qu'Antisthène vint un jour prier Platon d'assister à la lecture d'un de ses ouvrages ; Platon lui en demanda le sujet. « Sur l'impossibilité de contredire, répondit Antisthène. — Alors, reprit Platon, pourquoi écris-tu sur cette question ? » et il lui montra qu'il faisait un cercle vicieux. Antisthène blessé écrivit contre Platon un dialogue intitulé *Sathon*, et à partir de ce moment ils furent ennemis. On dit aussi que Socrate ayant entendu Platon lire le *Lysis*, s'écria : « Dieux ! que de choses ce jeune homme me prête ! » Et en effet, il a mis sous le nom de Socrate beaucoup de choses que celui-ci n'a jamais dites.

Platon était assez mal avec Aristippe : ainsi il l'accuse, dans le traité de l'*Ame*, de ne s'être pas trouvé à la mort de Socrate, quoiqu'il fût alors à Égine, à peu de distance d'Athènes. Il n'aimait pas non plus Eschine, car il était jaloux de l'estime que Denys avait pour lui. On raconte à ce sujet que le besoin ayant conduit Eschine en Sicile, Platon lui refusa son appui, et que ce fut Aristippe qui le recommanda au tyran. Idoménée assure de son côté que ce ne fut pas Criton, comme le suppose Platon, mais bien Eschine qui proposa à Socrate de favoriser son évasion ; Platon n'aurait attribué cette offre au premier que par suite de la haine qu'il portait à Eschine. Du reste, Platon ne cite jamais Eschine dans ses dialogues, excepté pourtant dans le traité de l'*Ame* et dans l'*Apologie*.

Aristote remarque que sa manière tient le milieu entre la poésie et la prose. Phavorinus dit quelque part que lorsqu'il lut son traité de l'*Ame*, Aristote resta seul à l'écouter, et que tous les autres partirent. Philippe d'Oponthe passe pour avoir transcrit les *Lois* que Platon avait laissées seulement sur ses tablettes ; on lui attribue aussi l'*Épinomis*. Euphorion et Panétius disent que l'on trouva un grand nombre de variantes pour l'exorde de la république. Aristoxène prétend de son côté que cet ouvrage se trouvait déjà presque tout entier dans les *Contradictions* de Protagoras. Le *Phèdre* passe pour sa première composition ; et à vrai dire, ce dialogue sent un peu le jeune homme ; Diccéarque va même jusqu'à blâmer tout l'ensemble de cet ouvrage, et n'y trouve ni art ni agrément.

Platon ayant vu un homme jouer aux dés, lui adressa des reproches : « Tu me chicanes pour peu de chose, lui dit celui-ci. — Crois-tu donc, reprit Platon, que l'habitude soit peu de chose ? »

On lui demandait s'il laisserait quelque monument durable, comme les philosophes qui l'avaient précédé. « Il faut d'abord, dit-il, se faire un nom; après cela le reste viendra. »

Xénocrate étant entré chez lui, il le pria de fouetter à sa place un de ses esclaves, parce qu'il ne voulait pas le châtier lui-même dans un moment de colère. Une autre fois, il dit à un esclave : « Je te fouetterais si je n'étais irrité. » Il monta un jour à cheval, et mit aussitôt pied à terre, sous prétexte que le cheval pourrait lui communiquer sa fierté. Il conseillait aux ivrognes de se regarder dans un miroir, afin que la vue de leur dégradation les en préservât à l'avenir. Il disait que jamais il ne convient de boire jusqu'à l'ivresse, excepté cependant dans les fêtes du dieu auquel on doit le vin. Il blâmait aussi l'excès du sommeil; ainsi il dit dans les *Lois* : « Un homme qui dort n'est bon à rien. » Il prétendait que ce qu'il y a de plus agréable c'est d'entendre la vérité,—ou selon d'autres, de la dire. Voici, du reste, comment il parle de la vérité dans les *Lois* : « La vérité, cher hôte, est chose belle et durable; mais il n'est pas facile de le persuader aux hommes. » Il désirait que son nom se perpétuât, ou dans le souvenir de ses amis, ou par ses ouvrages. On assure aussi qu'il faisait de fréquents voyages.

Nous avons dit comment il mourut. Phavorinus, dans le troisième livre des *Commentaires*, rapporte cet événement à la treizième année du règne de Philippe. Théopompe parle de reproches que ce prince lui aurait adressés. D'un autre côté, Myronianus, dans les *Faits semblables*, rapporte un proverbe, cité par Philon, duquel il résulterait que Platon a succombé à une maladie pédiculaire. Ses disciples lui firent de magnifiques funérailles, et l'ensevelirent à l'Académie

..

où il avait enseigné pendant la plus grande partie de sa vie, et d'où l'école platonicienne a tiré son nom. Son testament était conçu en ces termes :

Platon dispose de ses biens ainsi qu'il suit : la terre d'Éphestia, bornée au nord par le chemin qui vient du temple de Céphissias, au sud par le temple d'Hercule, situé sur le territoire d'Éphestia, au levant par la propriété d'Archestratus de Phréarrhos, et au couchant par celle de Philippe de Chollis<sup>1</sup>, ne pourra être ni vendue, ni aliénée; elle appartiendra, si faire se peut<sup>2</sup>, à mon fils Adimantus. Je lui donne également la terre des Éréssides, que j'ai achetée de Callimachus, et qui est bornée au nord par Eurymédon de Myrrhina, et au couchant par le Céphise. De plus, je lui donne : trois mines d'argent, un vase d'argent du poids de cent soixante-cinq drachmes, une coupe d'argent qui en pèse soixante-cinq, un anneau et un pendant d'oreille d'or, pesant ensemble quatre drachmes, trois oboles. Euclide, le tailleur de pierres, me doit trois mines. J'affranchis Artémis; quant à Tychon, Bicta, Apolloniadès et Denys, je les laisse à mon fils, à qui je lègue également tous les meubles et effets spécifiés dans l'inventaire qui est entre les mains de Démétrius. Je ne dois rien à personne. Les exécuteurs testamentaires seront Sosthène, Speusippe, Démétrius, Hégias, Eurymédon, Callimaque, Thrasippus.

Tel est son testament. On a gravé sur son tombeau plusieurs épitaphes; la première est ainsi conçue :

Ici repose le divin Aristoclès, le premier des hommes pour la justice et la vertu. Si jamais mortel s'est illustré par sa sagesse, c'est lui; l'envie même ne s'est point attachée à sa gloire.

En voici une autre :

Le corps de Platon, fils d'Ariston, repose ici dans le sein de la terre; mais son âme bienheureuse habite le séjour des im-

<sup>1</sup> Ephestia, Cephissias, Phréarrhos, Chollis, dèmes de l'Attique.

<sup>2</sup> Nous dirions : s'il plaît à Dieu; c'est-à-dire s'il ne lui arrive pas quelque malheur, s'il ne vient pas à mourir.

mortels. Initié aujourd'hui à la vie céleste, il reçoit au loin les hommages des hommes vertueux.

Celle qui suit est plus récente :

Aigle, pourquoi voles-tu au-dessus de ce tombeau ? Dis-moi vers quel point du séjour céleste se dirige ton regard. — Je suis l'ombre de Platon, dont l'âme s'est envolée vers l'Olympe ; l'Attique, sa patrie, conserve ses dépouilles mortelles.

J'ai moi-même composé pour lui l'épithaphe suivante :

Comment Phœbus eût-il pu, s'il n'eût donné Platon à la Grèce, régénérer par les lettres les âmes des mortels ? Esculape, fils d'Apollon, est le médecin du corps, Platon celui de l'âme immortelle.

En voici une autre sur sa mort :

Phœbus a donné aux mortels Esculape et Platon, celui-ci, médecin de l'âme, celui-là du corps. Platon assistait à un repas de noces lorsqu'il partit pour la ville qu'il s'était bâtie lui-même et à laquelle il avait donné pour base les parvis de Jupiter<sup>1</sup>.

Il eut pour disciples : Speusippe d'Athènes ; Xénocrate de Chalcédoine ; Aristote de Stagire ; Philippe d'Oponie ; Hestiée de Périnthe ; Dion de Syracuse ; Amyclus d'Héraclée ; Érastus et Coriscus, tous deux de Scepsis ; Timolaüs de Cyzique ; Évémon de Lampsaque ; Pithon et Héraclide, l'un et l'autre d'Énie ; Hippothalès et Callippus, d'Athènes ; Démétrius d'Amphipolis ; Héraclide de Pont ; et beaucoup d'autres parmi lesquels on remarque deux femmes, Lasthénie de Mantinée, et Axiothée de Phlionte. Dicéarque dit

<sup>1</sup> Ce gallmatias veut dire : « Lorsqu'il mourut et partit pour le ciel, sa patrie, le seul lieu où puisse se réaliser sa république. »

que cette dernière portait des habits d'homme. Quelques-uns mettent aussi Théophraste au nombre de ses disciples; Chaméléon ajoute encore l'orateur Hypéride et Lycurgue; Démosthène est également cité par Polémon; enfin Sabinus prétend, au quatrième livre des *Méditations*, que Mnésistratus de Thasos avait reçu les leçons de Platon, et il appuie son opinion de preuves assez vraisemblables.

Connaissant ta prédilection bien légitime pour Platon<sup>1</sup>, et le charme tout particulier que tu trouves dans ses doctrines, j'ai cru nécessaire d'exposer ici la nature de ses écrits, l'ordre de ses dialogues et la méthode qu'il a suivie; en un mot, de joindre à sa vie une esquisse sommaire de son système; car ce serait, comme on dit, envoyer des hiboux à Athènes que de descendre pour toi aux détails particuliers.

Zénon d'Élée passe pour avoir le premier composé des dialogues; cependant Aristote, au premier livre des *Poètes*, et Phavorinus dans les *Commentaires*, prétendent que cet honneur revient à Alexaminus de Styra ou de Téos. Quoi qu'il en soit, Platon, grâce aux perfectionnements qu'il a introduits dans ce genre, peut revendiquer, ce semble, non-seulement la première place, mais même la gloire de l'invention.

Le dialogue est un discours par demandes et par réponses, sur quelque sujet de philosophie ou de politique, discours composé avec art et élégance, et conservant aux personnages leur caractère propre. La dialectique est l'art de la discussion; elle enseigne à réfuter ou à établir une opinion au moyen du dialogue.

<sup>1</sup> Diogène avait dédié son ouvrage à une femme, probablement Arria.

Les dialogues de Platon se partagent en deux classes, d'après leurs caractères essentiels, selon qu'ils ont pour objet l'enseignement ou la recherche de la vérité ; les dialogues d'enseignement se divisent eux-mêmes en théoriques et pratiques ; les dialogues théoriques se subdivisent en physiques et logiques ; les dialogues pratiques en moraux et politiques. Ceux qui ont pour but la recherche du vrai, ou dialogues zététiques, se divisent en gymnastiques et agonistiques, suivant qu'ils ont pour objet l'étude proprement dite, ou l'attaque des autres systèmes ; le genre gymnastique comprend deux subdivisions : dialogues méœutiques (ou d'accouchement), et dialogues pirastiques (ou d'expérimentation) ; le genre agonistique se subdivise également en deux classes : dialogues démonstratifs et dialogues destructifs. Je n'ignore pas que l'on a quelquefois classé autrement les dialogues de Platon ; ainsi on les a distingués en dramatiques, narratifs et mixtes ; mais c'est là une classification plutôt théâtrale que philosophique.

Voici quelques exemples à l'appui de notre division. *Genre physique* : le Timée ; *genre logique* : le Politique, le Cratyle, le Parménide et le Sophiste ; *moral* : l'Apologie, le Criton, le Phédon, le Banquet, le Ménexène, le Clitophon, les Lettres, le Philèbe, l'Hipparque, les Rivaux ; *politique* : la République, les Lois, le Minos, l'Épinomis et l'Atlantique ; *mœœutique* : Alcibiade, Théagès, Lysis, Lachès ; *expérimental* : Eutyphron, Ménon, Ion, Charmide, Théétète ; *démonstratif* : Protagoras ; *destructif* : l'Euthydème, les deux Hippias et le Gorgias.

En voici assez sur le dialogue, sur sa nature et ses différents caractères ; passons maintenant à une autre question fort controversée, celle de savoir si Platon est,

ou non, dogmatique. On appelle dogmatique celui qui propose des dogmes, de même qu'on nomme législateur celui qui établit des lois ; mais le mot dogme se prend dans deux sens : il exprime, soit le principe dogmatique lui-même, soit l'adhésion de l'esprit ; en d'autres termes, on entend par là, d'une part, la simple proposition, de l'autre, la conception accompagnée d'assentiment. Or, Platon affirme certaines choses comme vraies, il en critique d'autres comme fausses, il s'abstient de prononcer sur ce qui lui semble douteux. Quatre personnages, dans ses dialogues, représentent ses propres idées ; Socrate, Timée, l'hôte athénien, et l'hôte d'Élée. Ces hôtes ne sont pas, comme on l'a supposé quelquefois, Platon et Parménide, mais bien des personnages imaginaires. Platon énonce donc véritablement des dogmes par la bouche de Socrate et de Timée ; il combat également l'erreur représentée par d'autres personnages, par exemple, Thrasymaque, Calliclès, Polus, Gorgias, Protagoras, Hippias, Euthydème et beaucoup d'autres.

Dans ses démonstrations, il a le plus souvent recours à l'induction, qui affecte chez lui une double forme. En effet, l'induction, espèce de raisonnement dans lequel d'une vérité on infère une vérité semblable, présente deux faces différentes que l'on désigne sous les noms d'induction par contrariété, et induction par conséquence. L'induction par contrariété est celle dans laquelle de la réponse, quelle qu'elle soit, on conclut le contraire du principe énoncé dans la demande ; exemple : *Votre père est le même que le mien, ou il en diffère ; s'il n'a rien de commun avec le mien, il n'est pas père, puisqu'il n'y a rien de commun entre lui et un père ; s'il est le même que le mien, il s'ensuit qu'il est mon père.* Autre exemple :

*Si l'homme n'est pas un animal, il est ou une pierre, ou un morceau de bois, mais il n'est ni une pierre, ni un morceau de bois, puisqu'il est animé et se meut lui-même; il est donc un animal; le chien et le bœuf sont aussi des animaux; l'homme étant un animal, sera donc en même temps un chien et un bœuf.* Platon employait cette forme d'induction, non pas pour exposer ses propres opinions, mais pour la lutte et le combat, pour la réfutation des doctrines opposées.

Quant à l'induction par conséquence, elle est de deux espèces : ou bien elle prouve une opinion particulière par une vérité également particulière, ou bien elle va du particulier au général. La première est l'induction oratoire, la seconde est l'induction dialectique. Ainsi, dans la première, on se demande si tel homme a commis un meurtre, et on le prouve en disant qu'au moment du meurtre il a été trouvé couvert de sang. C'est là une des applications de l'induction oratoire; car la rhétorique a pour objet le particulier et non le général; elle n'étudie pas la justice en elle-même, mais ses diverses applications. Quant à l'induction dialectique, elle prouve le général par le particulier. Ainsi, pour résoudre cette question : l'âme est-elle immortelle, et les morts peuvent-ils revenir à la vie? Platon, dans le traité de l'*Âme*, commence par invoquer un principe général, à savoir que les contraires viennent des contraires; et il prouve ce principe général lui-même par des exemples particuliers : Ainsi il dit que le sommeil naît de la veille, et réciproquement; que du plus vient le moins, et du moins le plus, etc. C'est à cette espèce d'induction qu'il recourait pour établir ses propres doctrines.

Remarquons en passant que la philosophie a suivi la même marche que le drame : primitivement dans la

tragédie, toute l'action roulait sur le chœur ; Thespis introduisit un acteur pour donner au chœur le temps de se reposer ; Eschyle en ajouta un second, Sophocle un troisième, et la tragédie se trouva ainsi complète. De même, la philosophie ne s'était produite d'abord que sous une de ses faces, le côté physique ; à cette partie Socrate en ajouta une autre, la morale ; Platon une troisième, la dialectique, et il compléta ainsi la philosophie.

Thrasylus prétend, qu'à l'exemple des tragiques, il avait groupé ses dialogues par tétralogies. — On sait que dans les concours poétiques, aux Panathénées, aux Dionysiades et aux autres fêtes de Bacchus, on devait présenter trois tragédies et un drame satyrique, et que ces quatre pièces réunies formaient ce qu'on appelait une tétralogie. — Les dialogues authentiques de Platon, dit Thrasylus, sont au nombre de cinquante-six. La République (qui, selon Phavorinus, au deuxième livre des *Histoires diverses*, se trouve déjà presque tout entière dans les *Contradictions* de Protagoras) étant divisée en dix livres, et les Lois en formant douze, il n'y a en tout que neuf tétralogies ; car la République et les Lois ne comptent chacune que pour un ouvrage. Les dialogues qui composent la première tétralogie ont, suivant Thrasylus, un sujet commun, l'auteur s'efforçant d'y établir quelle doit être la vie du philosophe. Chacun de ces ouvrages porte deux titres, tirés, l'un du nom du principal personnage, et l'autre du sujet du dialogue. A la tête de cette première tétralogie il place un dialogue expérimental, Eutyphron, ou de la Sainteté ; puis trois dialogues moraux : l'Apologie de Socrate ; Criton, ou du Devoir ; Phédon, ou de l'Âme.

*Seconde tétralogie* : Cratyle, ou de la Justesse des

noms (dialogue logique); Théétète, ou de la Science (expérimental); le Sophiste, ou de l'Être (logique); le Politique, ou de la Royauté (logique).

*Troisième tétralogie* : Parménide, ou des idées (logique); Philèbe, ou de la Volupté (moral); le Banquet, ou du Bien (moral); Phèdre, ou de l'Amour (moral).

*Quatrième tétralogie* : Alcibiade, ou de la nature de l'homme (méeutique); le second Alcibiade, ou de la Prière (même genre); Hipparque, ou de l'Amour du gain (moral); les Rivaux, ou de la Philosophie (moral).

*Cinquième* : Théagès, ou de la Philosophie (méeutique); Charmide, ou de la Tempérance (expérimental); Lachès, ou du Courage (méeutique); Lysis, ou de l'Amitié (méeutique).

*Sixième* : Euthydème, ou de la Dispute (destructif); Protagoras, ou les Sophistes (démonstratif); Gorgias, ou de la Rhétorique (destructif); Ménon, ou de la Vertu (expérimental).

*Septième* : Les deux Hippias, le premier sur l'Honnête et le second sur le Mensonge (tous deux du genre destructif); Ion, ou de l'Iliade (expérimental); Ménéxène, ou l'Éloge funèbre (moral).

*Huitième* : Clitophon, ou Exhortations (moral); la République, ou du Juste (politique), Timée, ou de la Nature (physique); Critias, ou l'Atlantique (moral).

*Newième* : Minos, ou de la Loi (politique), les Lois, ou de la Législation (politique); l'Épinomis, intitulé encore Entretiens nocturnes, ou le Philosophe (politique); enfin treize lettres morales. Ces lettres portent pour suscription : *honnêteté*, tandis que dans celles d'Épicure on trouve le mot *bonheur*, et dans celles de Cléon, *salut*. Une de ces lettres est adres-

sée à Aristodème, deux à Archytas, quatre à Denys, une à Hermias, Érastus et Coriscus, une à Laodamas, une à Dion, une à Perdiccas, deux aux amis de Dion.

Telle est la classification de Thrasyllus, adoptée par plusieurs auteurs. D'autres, et parmi eux Aristophane le grammairien, divisent les dialogues de Platon en trilogies ; dans la première sont compris la République, le Timée, le Critias ; dans la seconde, le Sophiste, le Politique et le Cratyle ; dans la troisième, les Lois, Minos et l'Épinomis ; dans la quatrième, Théétète, Eutyphron et l'Apologie ; dans la cinquième, Criton, Phédon et les Lettres. Quant aux autres dialogues, ils les laissent isolés et n'établissent entre eux aucun ordre. Nous avons déjà dit que quelques auteurs mettent la République en tête des ouvrages de Platon ; d'autres commencent par le premier Alcibiade ; quelques-uns par le Théagès, par l'Eutyphron, ou bien encore par le Clitophon, le Timée, le Phèdre, le Théétète ; enfin beaucoup mettent en première ligne l'Apologie.

Parmi les dialogues attribués à Platon, on s'accorde à regarder comme non authentiques les suivants : Midon, ou Hippotrophus ; Éryxias, ou Érasistrate ; Alcyon ; les Acéphales, ou les Sisyphe ; Axiochus, les Phéaciens ; Démodocus ; Chélidon ; la Semaine ; Épiménide. Phavorinus, au cinquième livre des *Commentaires*, attribue l'Alcyon à un certain Léon.

Platon a employé une grande variété de termes, pour rendre ses ouvrages inaccessibles au vulgaire. Chez lui, le mot sagesse, dans sa plus haute acception, exprime la science des êtres intelligibles, des êtres proprement dits, science qui, selon lui, a pour objet Dieu et l'âme, abstraction faite du corps. Le mot sagesse désigne encore proprement la philosophie, en

tant qu'elle est une aspiration à la sagesse divine. Mais, dans une acception plus générale, Platon l'emploie pour exprimer toute espèce de connaissances : c'est dans ce sens qu'il appelle sage l'artisan. Il se sert souvent des mêmes mots pour désigner des choses différentes; ainsi il prend le mot  $\varphi\alpha\lambda\omicron\varsigma$ <sup>1</sup> dans le sens de *simple*. Euripide lui donne aussi la même acception dans la pièce intitulée *Lycimnius*, où il dit en parlant d'Hercule :

Il était simple, sans apprêt, éminemment bon et honnête; il mettait toute sa sagesse dans l'action, et ne paraît point ses discours.

Ce même mot, chez Platon, signifie aussi *honnête*; quelquefois même il a le sens de *petit*. Souvent aussi il emploie des mots différents pour exprimer la même chose; ainsi il appelle l'idée genre, espèce, exemplaire, principe, cause. Quelquefois un même objet est désigné par des termes contraires; par exemple, il appelle l'objet sensible, être et non-être; être en tant qu'il est produit, non-être en tant qu'il change sans cesse. Il dit encore que l'idée n'est ni en repos ni en mouvement, qu'elle est identique à elle-même, une et multiple; sans compter beaucoup d'autres locutions analogues qui se rencontrent à chaque pas dans ses ouvrages.

Il y a trois choses à considérer dans Platon : d'abord ce qu'il dit, les diverses opinions qu'il énonce; en second lieu, dans quel sens il le dit, s'il parle au propre ou au figuré, s'il exprime une opinion personnelle, ou s'il ne fait que réfuter une allégation; troisièmement, si ce qu'il dit est vrai. Mais avant tout il

<sup>1</sup> Ordinairement il signifie : pervers.

ne sera pas hors de propos de donner l'explication de quelques signes marginaux qui se rencontrent dans ses ouvrages : le X indique les locutions inusitées ou figurées, et en général les tours particuliers à Platon ; le double trait<sup>1</sup> désigne les opinions et les doctrines qui lui sont propres ; le X entre deux points est la marque des locutions élégantes<sup>2</sup> ; le double trait entre deux points indique les passages que quelques auteurs ont corrigés<sup>3</sup> ; les passages que l'on supprime à tort sont marqués d'un trait entre deux points<sup>4</sup> ; le sigma renversé entre deux points<sup>5</sup> désigne les passages à double sens et les transpositions de mots ; par la foudre<sup>6</sup> on indique la liaison des idées philosophiques ; par l'astérisque<sup>7</sup> l'accord des doctrines, et par le trait les passages à rejeter<sup>8</sup>. Tels sont les ouvrages de Platon et les signes qu'on y rencontre. Antigone de Caryste prétend, dans le traité sur *Zénon*, que dans les premiers temps de leur publication, ceux qui les possédaient ne les communiquaient que moyennant salaire.

Voici maintenant ses doctrines : il dit que l'âme est immortelle et passe successivement dans différents corps ; qu'elle a un principe arithmétique<sup>9</sup>, et que le corps a un principe géométrique<sup>10</sup>. Il définit l'âme :

<sup>1</sup> >

<sup>2</sup> X

<sup>3</sup> >

<sup>4</sup> |

<sup>5</sup> σ

<sup>6</sup> ↓

<sup>7</sup> \*

<sup>8</sup> —

<sup>9</sup> L'unité, ou l'idée.

<sup>10</sup> La longueur, élément du solide.

*l'idée du souffle répandu de toutes parts*<sup>1</sup>. L'âme a en elle-même le principe du mouvement ; elle est composée de trois parties : la raison , qui réside dans la tête ; le désir, dont le siège est le cœur ; et la passion , qui a pour siège le ventre et le foie. Placée au milieu du monde corporel , elle l'embrasse en même temps dans toutes ses parties et forme autour de lui une enveloppe circulaire. Les éléments entrent dans sa composition. Elle se partage suivant des intervalles harmoniques en deux cercles unis entre eux ; le cercle intérieur se subdivise lui-même en six autres , ce qui forme en tout sept cercles<sup>2</sup>. Le cercle divisé , placé intérieurement à gauche du premier, forme la diagonale d'un parallélogramme dont l'autre, situé à droite, est le côté. Ce dernier , par cela même qu'il est seul et n'est pas divisé comme le cercle intérieur, a une puissance supérieure et directrice. Celui-ci est le cercle du *même* , celui-là le cercle de l'*autre*<sup>3</sup>. En un mot , Platon représente par le cercle extérieur le mou-

<sup>1</sup> C'est-à-dire : l'exemplaire de l'intelligence répandue dans tout l'univers.—Diogène confond dans tout ce passage l'âme de l'homme et l'âme du monde.

<sup>2</sup> Par ces sept cercles il faut entendre les orbites du soleil et des planètes et la sphère des étoiles fixes. L'inclinaison des six cercles intérieurs sur le cercle extérieur, celui qui représente le mouvement de la sphère étoilée, correspond à l'inclinaison de l'écliptique (voy. *le Timée*). C'est là ce qu'exprime Platon en disant que l'un des cercles est suivant le diamètre et l'autre suivant le côté ; si en effet on représente par une ligne A le cercle suivant lequel se meuvent les étoiles, par B l'écliptique, par C leur point d'intersection, et qu'on suppose une ligne D menée parallèlement à A, le cercle B sera représenté par la diagonale d'un parallélogramme dont A sera le côté.



<sup>3</sup> Le *même*, c'est-à-dire ce qui est toujours identique, le monde intelligible ; l'*autre*, ce qui est multiple, complexe, ce qui diffère dans ses parties, le monde sensible.

vement de l'âme, et par le cercle intérieur celui de l'univers et des planètes. D'un autre côté, la division des cercles, du milieu aux extrémités, étant harmoniquement appropriée à l'essence de l'âme, celle-ci connaît les êtres et établit entre eux l'harmonie, parce qu'elle est elle-même composée d'éléments harmoniques; le cercle de l'*autre*, dans son mouvement régulier, engendre pour elle l'opinion, et le cercle du *même*, la science<sup>1</sup>.

Il y a, selon lui, deux principes de toutes choses : Dieu et la matière; Dieu, qu'il appelle aussi l'intelligence, la cause; la matière, substance infinie<sup>2</sup> et sans forme déterminée, dont viennent tous les composés. A l'origine, un mouvement désordonné emportait la matière; mais Dieu jugeant que l'ordre valait mieux que le désordre réunit dans un même lieu tous les éléments matériels. De la matière se forment quatre éléments; le feu, l'eau, l'air et la terre, qui eux-mêmes produisent le monde et tout ce qu'il contient. La terre seule ne peut pas se transformer dans les autres éléments, parce que les principes qui la composent n'ont pas la même forme que ceux du feu, de l'eau et de l'air. Pour ces trois éléments, au contraire, les formes sont les mêmes; car ils sont tous composés également de triangles scalènes, tandis que les principes de la terre ont une forme spéciale. Ainsi l'élément du feu est la pyramide, celui de l'air l'octaèdre, celui de l'eau l'icosaèdre<sup>3</sup>, celui de la terre le cube<sup>4</sup>; il n'y a donc

<sup>1</sup> Voy. pour le développement de toutes ces idées, le *Timée* (f. 34-38, éd. Becker).

<sup>2</sup> Infini est pris ici pour indéfini.

<sup>3</sup> Solide régulier, dont la surface est composée de vingt triangles équilatéraux.

<sup>4</sup> Platon, dans le *Timée*, réduit la pyramide, l'octaèdre et

pas de transformation possible ni de la terre dans les trois autres éléments, ni de ceux-ci dans la terre. Ces divers éléments ne sont pas séparés de manière à occuper chacun un lieu distinct et toujours le même ; car le mouvement circulaire presse les petits corps vers le centre, les rapproche et les agglomère, et ceux-ci de leur côté divisent les grands ; de sorte que, changeant de forme, ils changent aussi de lieu.

Le monde est un et il a été produit ; car Dieu en a fait un objet sensible<sup>1</sup>. Il est animé ; car ce qui est animé est supérieur à ce qui ne l'est pas, et le monde est l'œuvre de la cause la plus excellente. Il est un, parce que le modèle sur lequel Dieu l'a ordonné est également un. Il est sphérique, parce que telle est aussi la forme de celui qui l'a produit ; car le monde embrasse tous les animaux, de même que Dieu embrasse toutes les formes. Sa surface est polie et il ne possède aucun organe extérieur dans toute sa circonférence, parce qu'il n'a pas besoin d'organes. Ne pouvant point se résoudre en Dieu, il est impérissable<sup>2</sup>. Dieu est la cause de tout ce qui a été produit : en effet il est dans la nature du bien de produire le bien ; le ciel a donc pour auteur l'être le plus excellent ; car la plus belle des productions ne peut avoir pour cause que le meilleur des êtres intelligibles ; Dieu ayant ce caractère, le ciel qui ressemble à ce qu'il y a de plus excellent,

l'icosaèdre au triangle scalène et le cube au triangle équilatéral ; et comme il est impossible que des triangles équilatéraux, combinés de quelque manière que ce soit, puissent jamais former un triangle scalène, la terre ne peut se ramener ni au feu, etc.

<sup>1</sup> Le complément de la pensée serait : « et tout ce qui est sensible a été produit. »

<sup>2</sup> Ce n'est point là la raison que donne Platon ; le Dieu suprême dit dans *le Timée*, en s'adressant aux dieux inférieurs : « Vous êtes éternels, parce que telle est ma volonté. »

puisque'il est lui-même ce qu'il y a de plus beau, ne peut ressembler à aucun des êtres produits; il ne peut donc avoir d'autre modèle que Dieu.

Le monde est composé de feu, d'eau, d'air et de terre : de feu, pour qu'il soit visible; de terre pour qu'il soit solide; quant à l'air et à l'eau, ils établissent le rapport entre les deux autres éléments; car il faut nécessairement deux moyens termes pour mettre en rapport les solides et réaliser l'unité du tout; enfin le monde est formé de tous ces éléments ensemble pour qu'il soit parfait et impérissable.

Le temps a été produit à l'image de l'éternité<sup>1</sup>; celle-ci n'a ni commencement ni fin, tandis que l'existence du temps est inhérente au mouvement du ciel. En effet, la nuit, le jour, le mois, sont des parties du temps; sans l'existence du monde il n'y aurait donc pas de temps; car c'est avec le monde qu'il a pris naissance. C'est en vue du temps que Dieu a créé le soleil, la lune et les planètes; c'est afin de rendre sensible la succession des heures et de mettre les animaux en possession du nombre qu'il a allumé le flambeau du soleil.

Immédiatement au-dessus du cercle de la terre est celui de la lune; vient ensuite celui du soleil, et au-dessus ceux des planètes. Le monde tout entier est animé; car le mouvement qui l'emporte suppose l'âme et la vie. Pour que l'univers fût parfait et ressemblât de tout point à l'animal idéal<sup>2</sup>, Dieu créa les diverses espèces d'êtres animés; car, puisqu'ils étaient dans l'animal idéal, il fallait qu'ils fussent aussi dans le ciel<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> L'expression de Platon est bien plus belle : « Une image mobile de l'éternité. »

<sup>2</sup> Cet animal idéal est l'idée, l'exemplaire de tout l'univers.

<sup>3</sup> C'est-à-dire dans l'univers.

Il y plaça donc l'espèce divine, presque tout entière composée de feu, ainsi que les autres espèces, volatile, aquatique et terrestre.

La terre est le plus ancien et le plus vénérable des dieux du ciel ; elle a été formée pour être la dispensatrice de la nuit et du jour ; placée au centre même du monde, elle se meut autour de ce centre.

Puisqu'il y a deux causes, dit-il encore, certaines choses doivent être rapportées à l'intelligence, d'autres à une cause nécessaire, par exemple à l'air, au feu, à la terre et à l'eau. Toutefois l'air, le feu, la terre et l'eau ne sont pas de véritables principes, mais bien des espèces de réceptacles : ils sont eux-mêmes formés de triangles combinés entre eux, dans lesquels ils se résolvent ; leurs éléments sont le triangle scalène et le triangle équilatéral. Il y a donc, comme nous l'avons dit, deux principes, deux causes, l'une intelligente, l'autre nécessaire, dont les exemplaires sont Dieu et la matière.

Cette dernière cause est nécessairement indéterminée, comme devant servir de réceptacle et de fonds commun aux autres êtres. C'est donc fatalement qu'elle est cause à leur égard ; elle reçoit l'idée et fournit la substance ; elle est mise en mouvement par une puissance qui lui est supérieure, et ce mouvement d'emprunt elle le communique à ses propres productions.

A l'origine le mouvement était confus et désordonné ; mais lorsque les éléments commencèrent à se réunir, Dieu les employa d'après un plan régulier et harmonique, et forma ainsi le monde. Les deux causes<sup>1</sup> qui ont concouru, conjointement avec la production, à former le ciel, préexistaient donc à l'organisation,

<sup>1</sup> L'intelligence et la matière indéterminée.

mais confuses, mal dessinées et sans ordre. Elles reçurent plus tard une organisation régulière lors de l'arrangement du monde. Quant au ciel, tous les corps existants sont entrés dans sa formation.

Dieu est incorporel, ainsi que l'âme, ce qui le met complètement à l'abri de toute destruction et de toute passivité. Les idées sont, comme nous l'avons dit plus haut, les principes, les causes qui donnent aux productions particulières de la nature le caractère qui les distingue.

Quant aux biens et aux maux, voici sa doctrine : la fin de l'homme est de se rendre semblable à Dieu. La vertu, prise en elle-même, suffit au bonheur ; mais il lui faut comme moyens les biens du corps, la force, la santé, le bon état des organes et les autres avantages analogues ; il lui faut également les biens extérieurs, la richesse, la noblesse et la gloire. Néanmoins le sage peut être heureux même en l'absence de ces biens. Le sage peut se mêler aux affaires publiques et se marier ; il doit respecter les lois établies ; il doit même, si cela est en son pouvoir, donner des lois à sa patrie, pourvu qu'il croie pouvoir rétablir les affaires et que les dissensions populaires ne soient pas sans remède.

Platon pense que les dieux surveillent les affaires humaines et qu'il existe des démons. Il a le premier proclamé que l'honnêteté ne saurait être séparée de ce qui est louable, raisonnable, utile, bien et convenable, autant de notions qui supposent elles-mêmes l'accord avec la nature et l'harmonie de la conduite. Il a aussi traité de la propriété des noms, et on peut le considérer comme ayant le premier constitué convenablement la science du dialogue, dont il a fait un fréquent usage.

Dans ses dialogues il dérive la justice de Dieu même, afin d'engager plus fortement les hommes à bien faire par la crainte des châtimens réservés aux méchants après la mort. Quelques auteurs lui ont reproché à ce sujet de faire abus des mythes ; car voulant détourner de l'injustice par l'incertitude du sort qui nous est réservé après la mort, il mêle souvent des fables à ses doctrines.

Aristote lui prête les classifications suivantes :

Les biens se divisent en biens de l'âme, biens du corps et biens extérieurs : la justice, la prudence, le courage, la tempérance et les autres vertus du même genre sont des biens de l'âme ; la beauté, une bonne constitution, la santé, la force sont des biens corporels ; parmi les biens extérieurs il range les amis, la prospérité de la patrie, la richesse. — Il y a donc trois espèces de biens : ceux de l'âme, ceux du corps et les biens extérieurs.

Il y a également trois espèces d'amitié : amitié naturelle, sociale et de simple hospitalité. La première est celle des parents pour leurs enfans, des proches entre eux ; elle est commune à tous les animaux. L'amitié sociale résulte de liaisons personnelles et ne doit rien à la naissance ; telle est celle de Pylade pour Oreste. L'amitié de simple hospitalité a pour base des rapports avec les étrangers, ou un commerce épistolaire. — On divise donc l'amitié en trois genres, suivant qu'elle repose sur la nature, sur des relations intimes, ou sur des rapports d'hospitalité.

Il y a cinq espèces de gouvernement : démocratique, aristocratique, oligarchique, monarchique et tyrannique. Le gouvernement démocratique est celui dans lequel le peuple administre lui-même, nomme aux charges et fait les lois. Dans les États aristocratiques

le pouvoir n'appartient ni aux riches ni aux pauvres, ni aux nobles ; il est le partage des meilleurs citoyens. Dans l'oligarchie , c'est la fortune et le cens qui conduisent aux dignités ; ce gouvernement est ainsi nommé parce que les riches sont toujours en minorité. La royauté est ou élective ou héréditaire : à Carthage elle est élective ; car le roi est choisi parmi les citoyens ; à Lacédémone et en Macédoine elle est héréditaire , le roi étant toujours pris dans la même famille. Enfin le gouvernement tyrannique est celui dans lequel le chef s'est emparé de l'autorité par la ruse et la violence. — Ainsi cinq espèces de gouvernement : démocratie, aristocratie, oligarchie, monarchie, tyrannie.

Il y a trois sortes de justice : envers les dieux, envers les hommes, envers les morts. Faire des sacrifices conformément aux lois, honorer ce que la religion consacre, c'est évidemment être juste et pieux envers les dieux ; restituer un prêt ou un dépôt, est un acte de justice envers les hommes ; prendre soin des cérémonies et des monuments funèbres, c'est être juste envers les morts. — La justice se divise donc en trois branches, suivant qu'elle a pour objet les dieux, les hommes ou les morts.

Il y a également trois espèces de science : pratique, efficiente et spéculative. Ainsi il faut mettre au nombre des sciences efficientes l'art de construire une maison ou un navire, parce que ces sciences ont des effets, des résultats visibles. La science du gouvernement, l'habileté à jouer de la flûte ou du luth, et tous les arts analogues, forment autant de sciences pratiques ; elles ne laissent, il est vrai, aucun monument visible, mais cependant elles ont l'action pour but ; car jouer de la flûte, pincer du luth, gouverner

ce sont là des actes. La géométrie, la musique, l'astronomie sont des sciences spéculatives ; car elles ne visent pas à l'action et ne laissent aucun monument sensible : le géomètre étudie le rapport des lignes entre elles, le musicien le rapport des sons ; l'astronome observe les astres et le monde. — Les sciences sont donc ou spéculatives, ou pratiques, ou efficients.

Cinq espèces de médecine : pharmaceutique, chirurgicale, diététique, nosognomonique et boéthétique. La médecine pharmaceutique guérit les maladies par l'emploi de médicaments ; la chirurgie au moyen d'amputations, de cautérisations ; la diététique en soumettant à un régime ; la nosognomonique étudie et reconnaît le siège du mal pour y apporter remède ; la boéthétique calme les douleurs par l'emploi de spécifiques prompts et énergiques. — Il y a donc cinq espèces de médecine : pharmaceutique, chirurgicale, diététique, nosognomonique et boéthétique.

Les lois se divisent en lois écrites et non écrites. Celles qui président au gouvernement des États sont les lois écrites. Par lois non écrites on entend les coutumes établies : ainsi aucune loi positive ne défend d'aller nu dans les rues, ni de se promener avec des vêtements de femme ; cependant personne ne s'en avise, parce qu'une loi non écrite l'interdit. — Les lois sont donc ou écrites ou non écrites.

Il y a cinq espèces de discours : discours politiques, les harangues des hommes politiques dans les assemblées ; discours oratoires, ceux à l'usage des orateurs pour la démonstration, l'éloge, le blâme et l'accusation ; discours privés, les entretiens particuliers ; discours dialectiques, entretiens par courtes demandes et réponses ; enfin discours techniques,

c'est-à-dire roulant sur quelques questions d'art entre gens du métier. — Ainsi, cinq espèces de discours : politiques, oratoires, privés, dialectiques et techniques.

Trois sortes de musique : musique vocale, le chant ; musique vocale et instrumentale, par exemple le chant avec accompagnement de luth ; musique instrumentale, par exemple jouer du luth. — Il y a donc trois espèces de musique : vocale, instrumentale, vocale et instrumentale.

Il y a quatre espèces de noblesse : on appelle nobles ceux dont les ancêtres ont été vertueux et justes ; ceux qui descendent d'hommes puissants ou revêtus de quelque commandement ; ceux dont les aïeux se sont fait un nom à la tête des armées ou par quelque couronne remportée dans les jeux ; ceux enfin qui se distinguent par leur grandeur d'âme et leurs qualités personnelles. Le mérite personnel est la noblesse par excellence. — La noblesse tient donc aux vertus des ancêtres, à leur puissance, à leur illustration, à des qualités personnelles.

Il y a trois espèces de beauté : une chose est belle en tant qu'elle nous agrée ; telle est la beauté du corps perçue par la vue. On appelle encore belles celles qui sont d'un bon service ; ce genre de beauté se rencontre, par exemple, dans un instrument, dans une maison et dans les choses analogues. Enfin, les lois, les institutions, etc., sont belles en tant qu'avantageuses. — La beauté consiste donc dans l'agrément, dans l'appropriation des choses à leur fin et dans l'utilité.

L'âme comprend trois parties : la raison, le désir, la passion. La raison est le principe de la volonté, du raisonnement, de la pensée et des phénomènes du

même genre ; le désir comprend la faim , l'appétit du sexe , etc. ; à la passion se rapportent le courage , le plaisir , la tristesse , la colère. — Ainsi trois parties de l'âme : raison , désir , passion.

Il y a quatre espèces de vertu parfaite : la prudence , la justice , le courage , la tempérance. Agir sagement en toutes choses est le résultat de la prudence ; la justice porte à respecter l'équité dans les rapports sociaux et les contrats ; le courage fait qu'on persévère , au lieu de se rebuter dans les difficultés et les dangers ; la tempérance fait triompher des passions , vaincre la volupté et vivre honnêtement. — Il y a donc quatre espèces de vertu : prudence , justice , courage , tempérance.

Cinq espèces d'autorité reposant sur la loi , sur la nature , la coutume , la naissance et la force. Autorité légale , celle des magistrats élus par leurs concitoyens ; — naturelle , celle du mâle sur la femelle , non-seulement parmi les hommes , mais aussi chez tous les animaux ; car en général le mâle a partout autorité sur la femelle ; — autorité fondée sur la coutume , celle des pédagogues sur les enfants , des maîtres sur les élèves ; — sur la naissance , celle des rois de Lacédémone ; car la royauté y est héréditaire dans une famille. C'est ce qui a lieu aussi en Macédoine , où la royauté est également héréditaire. — Autorité de la force , celle des tyrans qui par violence ou par ruse ont asservi leurs concitoyens. — Ainsi l'autorité s'exerce en vertu de la loi , de la nature , de la coutume , de la naissance et de la force.

L'éloquence comprend six genres : 1° l'exhortation , lorsque l'on engage , par exemple , à faire la guerre ou à contracter une alliance ; 2° la dissuasion , lorsque l'on détourne d'une guerre ou d'une alliance et que

l'on exhorte à rester en repos ; 3° l'accusation , lorsqu'on impute à quelqu'un une injustice , un tort dont on se prétend victime ; 4° la défense , qui consiste à repousser les imputations d'injustice et de violence ; 5° l'éloge , quand on approuve et qu'on démontre qu'une chose est bonne et honnête ; 6° le blâme , lorsqu'on improuve une chose comme condamnable. — Ainsi , six genres d'éloquence : exhortation , dissuasion , accusation , défense , éloge et blâme.

Bien dire suppose quatre conditions : dire ce qu'il faut ; le dire dans une juste mesure ; tenir compte des personnes ; parler en temps opportun. Dire ce qu'il faut : en d'autres termes , ce qui est utile et à l'orateur et à l'auditeur ; — dans une juste mesure : c'est-à-dire ne pas aller au delà , ne point rester en deçà de ce qui convient ; — tenir compte des personnes : par exemple , si l'on s'adresse à des vieillards , accommoder son discours à leur caractère ; — parler en temps opportun , c'est-à-dire ne parler ni avant , ni après le moment favorable. Enfreindre ces règles , c'est manquer le but et mal dire.

Il y a quatre espèces de bons offices : on peut servir quelqu'un de sa fortune , de sa personne , de sa science , de sa parole : de sa fortune , lorsqu'on donne quelque secours pécuniaire à ceux qui sont dans l'indigence ; — de sa personne , lorsqu'on arrache quelqu'un aux coups et aux blessures ; — de sa science , quand on instruit , qu'on donne de bons préceptes ou qu'on assiste les malades de son expérience ; — enfin de sa parole , quand on va dans un tribunal défendre un accusé et plaider convenablement sa cause. — On peut donc servir quelqu'un ou de sa fortune , ou de sa personne , ou de sa science , ou de sa parole.

Le mot fin se prend également dans quatre sens : fin

légale, lorsqu'un vote a reçu force de loi ; — fin naturelle, le terme du jour, de l'année, des heures ; — fin dans les productions de l'art ; en architecture une maison ; dans les constructions navales un vaisseau ; — fin fortuite, un événement qui trompe toutes les prévisions. — Il faut donc distinguer quatre espèces de fins : fin légale, fin naturelle, fin dans les productions de l'art et dans les événements fortuits.

Platon admet aussi quatre espèces de puissance : l'une relative à l'âme, le pouvoir de raisonner, de concevoir ; l'autre propre au corps, le pouvoir de marcher, de donner, de prendre, etc. ; une troisième fondée sur le nombre des soldats, sur la richesse : c'est dans ce sens qu'on dit qu'un roi a une grande puissance ; enfin la puissance considérée comme faculté d'être agent ou patient, en bien ou en mal : ainsi nous sommes en puissance malades, savants, bien portants, et ainsi du reste.

Il y a trois espèces de bienveillance : la première est toute de civilité ; elle consiste à saluer tous ceux qu'on rencontre, à leur tendre la main avec politesse et urbanité ; la seconde consiste à secourir généreusement tous les malheureux ; la troisième à recevoir et traiter ses amis. Ainsi, bienveillance officieuse, bienveillance active et pratique envers les malheureux, bienveillance hospitalière, à l'égard de ses amis.

Le bonheur se compose de cinq éléments : la sagesse dans les desseins ; le bon état des sens et la santé du corps ; la réussite dans les entreprises ; une bonne réputation ; enfin la jouissance de tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. La sagesse est le fruit de l'éducation et d'une longue expérience. Le bon état des sens dépend de l'organisation du corps ; c'est par exemple une vue perçante, une ouïe fine,

un odorat subtil, un goût fin et délicat. La réussite consiste à conduire ses entreprises à bonne fin, en homme prudent et habile. La bonne réputation est l'opinion favorable qu'on a de nous. On est dans l'abondance, lorsque l'on est assez largement partagé des biens extérieurs pour en consacrer une partie à ses amis, et se montrer grand et généreux dans les charges publiques. Posséder tous ces avantages, c'est être parfaitement heureux. Cinq choses concourent donc au bonheur : la sagesse, le bon état des sens et la santé du corps, la réussite, la bonne réputation, l'abondance.

Les arts se divisent en trois classes : la première comprend la préparation des matières premières, fonte des métaux, taille des pierres. La seconde a rapport à la mise en œuvre ; elle comprend par exemple l'art du forgeron, du facteur d'instruments ; car le forgeron met en œuvre l'airain et en fait des armes ; avec le bois, le facteur fait des flûtes ou des lyres. La troisième classe a trait à l'emploi des instruments ; elle embrasse l'équitation qui se sert des freins, l'art de la guerre qui fait usage des armes, la musique qui emploie la flûte ou la lyre, etc. Ainsi trois classes d'art : première, seconde et troisième.

Bien ou bon se prennent dans quatre sens : on appelle bon celui qui possède la vertu ; on donne aussi cette qualification à la vertu et à la justice elle-même ; dans un autre sens on l'applique aux mets, aux exercices salutaires, aux remèdes ; enfin on appelle bonnes les représentations scéniques, la musique et les choses analogues. Ainsi, bon se dit de celui qui possède la vertu, de la vertu elle-même, des mets et des exercices salutaires, de la musique et des spectacles.

Certaines choses sont bonnes, d'autres mauvaises,

d'autres indifférentes : mauvaises , celles qui sont toujours nuisibles , comme l'Incontinence , l'intempérance , l'injustice et les vices analogues ; bonnes , celles qui sont opposées aux précédentes ; indifférentes , celles qui sont tantôt utiles , tantôt nuisibles , comme se promener , être assis , manger , ou bien qui ne sont ni utiles , ni nuisibles ; en un mot , celles qui en elles-mêmes ne sont ni bonnes ni mauvaises.

Trois choses constituent un État bien réglé : de bonnes lois , l'obéissance aux lois établies , de bonnes mœurs et la fidélité aux coutumes qui tiennent lieu de lois. Trois choses constituent également un État mal réglé : de mauvaises lois relativement aux étrangers et aux citoyens , la désobéissance aux lois , l'absence complète de toute loi.

Il y a trois espèces de contrariété : premièrement le bien est opposé au mal , à titre de contraire ; par exemple , la justice à l'injustice , la prudence à l'imprudence , et ainsi de suite. En second lieu , le mal est opposé au mal , ainsi la prodigalité à l'avarice , un châtiment injuste à un châtiment mérité ; ce sont là autant de maux contraires l'un à l'autre. Enfin il y a contrariété entre choses indifférentes : le léger est le contraire du lourd , la rapidité de la lenteur , le noir du blanc. Ainsi trois espèces de contrariété : entre le bien et le mal ; entre le mal et le mal ; entre choses indifférentes.

Il y a trois espèces de biens : ceux qu'on possède , ceux auxquels on participe , ceux qu'on réalise en soi. Ainsi on possède la justice et la santé. Il est des biens au contraire que l'on ne possède pas , mais avec lesquels on est en participation : tel est le bien en soi ; nous ne le possédons pas , mais nous y participons. Pour d'autres biens il n'y a ni possession ni partici-

pation possible ; on les réalise en soi : ainsi être probe et honnête , ce sont là des biens , mais des biens à l'égard desquels il n'y a ni possession ni participation ; on en est le sujet , on les réalise en soi. Il y a donc trois espèces de biens : ceux qu'on possède ; ceux auxquels on participe ; ceux dont on est soi-même le sujet.

Les conseils se rapportent aussi à trois catégories : ils ont pour objet le passé , l'avenir , le présent. Dans le premier cas on invoque des précédents ; ainsi on cite les Lacédémoniens malheureux par suite de leur confiance aveugle. Dans le second , on s'appuie sur des faits actuels ; ainsi on représente la faiblesse des murailles , la lâcheté des défenseurs , la disette de vivres. Dans le troisième cas , lorsqu'il s'agit de l'avenir , on recommande par exemple de ne point porter atteinte par des soupçons injurieux au caractère sacré des ambassadeurs , afin que la Grèce ne perde pas dans l'avenir sa glorieuse réputation. Les conseils portent donc , ou sur le passé , ou sur le présent , ou sur l'avenir.

Platon distingue deux espèces de voix : voix animée , celle des animaux ; voix inanimée , le bruit et les sons. La voix animée est ou articulée (celle de l'homme par exemple) , ou inarticulée comme celle des animaux. La voix est donc ou animée ou inanimée.

Les êtres sont ou divisibles ou non divisibles ; les êtres divisibles sont homogènes ou non homogènes. Sont indivisibles ceux qui ne peuvent être partagés et ne sont point composés d'éléments , par exemple la monade , le point , le son ; sont divisibles au contraire ceux qui sont complexes , comme les syllabes , les accords musicaux , les animaux , l'eau et l'or. On ap-

pelle homogènes ceux qui sont composés de parties semblables, et dans lesquels le tout est identique à la partie, à la quantité près, par exemple l'eau, l'or, les substances humides et les autres objets analogues; non homogènes ceux qui ne sont pas composés de parties semblables, comme une maison, etc. Ainsi les êtres sont ou divisibles ou indivisibles, et parmi les premiers, les uns sont homogènes, les autres non homogènes.

Les êtres ont ou une existence propre et absolue, ou une existence purement relative. Ont une existence propre ceux qui peuvent être énoncés en eux-mêmes et indépendamment de toute autre chose : ainsi l'homme, le cheval et les autres animaux; car ils existent indépendamment de toute énonciation. Sont relatifs au contraire ceux qui ne peuvent être énoncés que par rapport à autre chose : telles sont les notions de *plus grand*, de *plus rapide*, de *plus beau*, et toutes les idées analogues; car une chose n'est plus grande ou plus rapide que relativement à une autre. Les êtres sont donc ou absolus ou relatifs. Platon adopte la même division pour les principes, au dire d'Aristote.

Séleucus le grammairien, dans le premier livre de la *Philosophie*, mentionne un autre Platon, de Rhodes, également philosophe et disciple de Panétius. Il y a eu aussi un péripatéticien de ce nom, disciple d'Aristote. On cite encore un autre Platon, fils de Praxiphane et un poète de l'ancienne comédie.

# LIVRE IV.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### SPEUSIPPE.

Voilà tous les détails que j'ai pu réunir au sujet de Platon, après avoir parcouru avec soin ce qu'on a écrit sur son compte<sup>1</sup>.

Speusippe de Myrrhina, dème de l'Attique, était fils d'Eurymédon et de Potone, sœur de Platon. Il succéda à ce philosophe à la tête de l'Académie, et la dirigea dix ans, à partir de la cent huitième olympiade<sup>2</sup>. C'est lui qui fit placer dans l'école de Platon, à l'Académie, les statues des Grâces. Fidèle aux doctrines de son maître, il n'imita point la sévérité de ses mœurs; car il était colère et voluptueux: on rapporte entre autres choses qu'il lui arriva un jour, dans un accès de colère, de jeter un petit chien dans un puits, et que l'amour du plaisir l'attira en Macédoine, aux noces de Cassandre.

Lasthénie de Mantinée et Axiothée de Phlionte, disciples de Platon, passent pour avoir aussi suivi ses leçons. Denys lui dit malignement à ce sujet, dans une lettre: « Nous pouvons apprendre la philosophie de l'Arcadienne, ton élève; au reste, Platon n'exigeait rien de ses disciples; toi, tu lèves l'impôt et rançottes tout le monde, bon gré, mal gré. »

<sup>1</sup> Il résulte de cette phrase que la vie de Speusippe faisait suite à celle de Platon, sans aucune distinction de livres; et en effet les anciens manuscrits ne portent pas de trace de cette division.

<sup>2</sup> 343 avant J. C.

Il est le premier, suivant Diodore, au premier livre des *Commentaires*, qui ait considéré les sciences dans leurs rapports communs et se soit efforcé de montrer leur enchaînement mutuel. C'est lui aussi, suivant Cénée, qui a le premier publié les opinions secrètes de Socrate<sup>1</sup>; c'est lui enfin qui a inventé l'art de faire des tonneaux avec des douves de bois mince.

Perclus par une paralysie, il manda Xénocrate et le chargea de lui succéder dans son école. On rapporte que, se faisant un jour traîner à l'Académie dans un char, il rencontra Diogène et lui cria : « Salut ; » à quoi celui-ci répondit : « Je ne t'en dirai pas autant, toi qui te résignes à vivre dans un pareil état. » A la fin cependant le courage lui manqua et il se donna la mort dans un âge avancé. J'ai fait sur lui ces vers :

Si je ne savais, à n'en pas douter, comment mourut Speusippe, jamais je n'aurais pu le croire : non ! il n'était point du sang de Platon ; car il n'aurait pas eu la pusillanimité de se donner la mort pour une cause si légère.

Plutarque dit, dans les vies de Lysandre et de Sylla, qu'il mourut d'une maladie pédiculaire<sup>2</sup>. Timothée assure aussi, dans les *Vies*, que tout son corps tombait en dissolution. Il ajoute que Speusippe dit un jour à un homme riche, amoureux d'une femme laide : « Qu'as-tu besoin de celle-là ? pour dix talents je t'en trouverai une plus belle. »

Il a laissé une foule de commentaires et de nombreux dialogues, entre autres : Aristippe de Cyrène ; de la Richesse, un livre ; de la Volupté, I ; de la Justice, I ; de la Philosophie, I ; de l'Amitié, I ; des Dieux, I ; le Philosophe, I ; à Céphalus, I ; Cépha-

<sup>1</sup> Je lis : Σοκράτους.

<sup>2</sup> Il n'y a rien de pareil dans Plutarque.

lus, I; Clitomachus, ou Lysias, I; le Citoyen, I; de l'Ame, I; à Gryllus; I; Aristippe, I; Tableau des arts, I; Commentaires dialogués; des Arts, I; Dialogues sur les choses qui se traitent de la même manière, X; Divisions et arguments sur les choses semblables; des Genres et des espèces d'exemplaires; Contre l'ouvrage intitulé : de l'*Absence des témoins*; Éloge de Platon; Lettres à Dion, Denys et Philippe; sur la Législation; le Mathématicien; Mandrobulus; Lysias; Définitions; suite de Commentaires. En tout, quarante-trois mille quatre cent soixante-quinzelignes.

Simonide lui a dédié ses *Histoires de Dion et Bion*. Phavorinus dit, au second livre des *Commentaires*, qu'Aristote acheta les livres de Speusippe moyennant trois talents.

Il y a eu un autre Speusippe, d'Alexandrie, médecin de l'école d'Hérophile.

---

## CHAPITRE II.

### XÉNOCRATE.

Xénocrate de Chalcédoine, fils d'Agathénor, fréquenta dès sa jeunesse l'école de Platon et le suivit en Sicile. Il avait l'esprit lent; aussi Platon disait-il souvent de lui, en le comparant à Aristote : « Celui-ci a besoin de frein, et celui-là d'éperon; » ou bien encore : « Quel cheval! et quel âne je dresse contre lui! » Du reste, Xénocrate était grave et sévère; de là ce conseil que lui donnait souvent Platon : « Xénocrate, sacrifie aux Grâces. »

Il passa la plus grande partie de sa vie à l'Académie.

Lorsque par hasard il se rendait à la ville, les gens turbulents et les débauchés se rangeaient pour le laisser tranquillement passer. Un jour, la courtisane Phryné voulant l'éprouver, feignit d'être poursuivie et se réfugia dans sa chambre. Il la reçut par humanité, et, comme il n'avait qu'un seul lit, il lui en céda la moitié, à sa demande. Mais elle eut beau employer sur lui toutes ses séductions, il lui fallut partir comme elle était venue; et lorsqu'on lui demanda le résultat de ses tentatives, elle répondit : « Ce n'est pas à un homme que j'ai eu affaire, mais à une statue. » D'autres prétendent que ses disciples avaient mis dans son lit la courtisane Laïs. On assure d'un autre côté que, pour se maintenir dans cette chasteté rigide qu'il s'était imposée, il lui arrivait souvent de se soumettre volontairement à des opérations douloureuses. Sa bonne foi était si bien connue, que pour lui seul les Athéniens admirent une exception à la loi qui ordonnait de prêter serment avant de rendre témoignage. La simplicité de ses goûts n'était pas moins remarquable : Alexandre lui ayant fait passer une somme considérable, il préleva seulement trois mille drachmes attiques et renvoya le reste, en disant qu'Alexandre avait plus besoin d'argent que lui, puisqu'il avait plus de monde à nourrir. Myronianus rapporte également, dans les *Faits semblables*, qu'il refusa un présent d'Antipater. Vainqueur dans la fête annuelle des Choées<sup>1</sup>, et honoré d'une couronne d'or proposée par Denys à celui qui aurait le premier vidé sa coupe, il la déposa en sortant aux pieds d'un Hermès qui était à la porte, et auquel il avait coutume d'offrir des couronnes de fleurs.

Il fit partie, dit-on, d'une ambassade envoyée à Phi-

<sup>1</sup> Fête des libations.

lippe; mais tandis que ses compagnons acceptaient des festins du roi, dont les largesses les avaient gagnés, et avaient avec lui des conférences particulières, Xénocrate se tint à l'écart; aussi Philippe ne lui fit-il aucun accueil. De retour à Athènes, les ambassadeurs se plaignirent de ce que Xénocrate n'avait été pour eux d'aucune utilité, et déjà même on se disposait à le punir, lorsqu'il déclara que les Athéniens devaient plus que jamais veiller sur la république: « Vos ambassadeurs, dit-il, ont été gagnés par Philippe, et seul je me suis montré inaccessible à ses séductions. » De ce moment on l'estima deux fois davantage. Philippe, lui-même, avoua dans la suite que, de tous ceux qu'on lui avait envoyés, Xénocrate était le seul que les présents n'eussent pu corrompre.

Dans une autre circonstance, il fut chargé d'aller auprès d'Antipater réclamer les Athéniens faits prisonniers dans la guerre lamiaque; ce prince l'ayant invité à un repas, il répondit par ces vers:

O Circé, quel homme sensé pourrait consentir à prendre aucune nourriture et aucune boisson, avant d'avoir affranchi ses compagnons et de les voir libres<sup>1</sup>?

Antipater accueillit favorablement cette adroite prière et élargit les prisonniers.

Un moineau poursuivi par un épervier étant venu se réfugier dans son sein, il le caressa doucement, et le danger passé, il le renvoya en disant qu'il ne fallait pas livrer un suppliant.

Insulté par Bion, il lui déclara qu'il ne lui répondrait pas; — « car la tragédie, dit-il, lorsqu'elle est injuriée par la comédie, ne la juge pas digne d'une réponse. »

<sup>1</sup> Homère, *Odyss.*, liv. X, v. 382.

Un homme qui ne connaissait ni la musique, ni la géométrie, ni l'astronomie, lui ayant demandé à suivre ses leçons, il lui dit : « Va-t'en ; tu n'as pas les ahses qui servent à prendre la philosophie. » Suivant une autre version, il lui aurait répondu : « On ne carde pas la laine chez moi<sup>1</sup>. »

Denys dit un jour à Platon : « On te fera couper la tête. » Xénocrate qui était présent reprit aussitôt, en montrant la sienne : « Ce ne sera pas du moins avant d'avoir coupé celle-ci. »

Une autre fois, Antipater étant venu à Athènes alla le saluer ; mais, avant de lui répondre, Xénocrate acheva tranquillement le discours qu'il avait commencé.

Il était exempt de toute vanité, méditait plusieurs fois le jour, et ne manquait jamais, dit-on, de consacrer une heure au silence et à la retraite.

Il a laissé un nombre prodigieux d'ouvrages, des poésies, des exhortations, etc... En voici les titres : de la Nature, six livres ; de la Sagesse, VI ; de la Richesse, I ; l'Arcadien, I ; de l'Indéfini, I ; de l'Enfant, I ; de la Contenance, I ; de l'Utilité, I ; de la Liberté, I ; de la Mort, I ; de la Volonté, I ; de l'Amitié, II ; de la Modération, I ; du Contraire, II ; du Bonheur, II ; de l'Art d'écrire, I ; de la Mémoire, I ; de la Fausseté, I ; Calliclès, I ; de la Prudence, II ; OEconomique, I ; de la Tempérance, I ; du Pouvoir de la loi, I ; de la République, I ; de la Sainteté, I ; que la vertu peut s'enseigner, I ; de l'Être, I ; de la Destinée, I ; des Passions, I ; Vies, I ; de la Concorde, I ; des Disciples, II ; de la Justice, I ; de la Vertu, II ; des Espèces, I ; de la Volupté, II ; de la Vie, I ; du Courage, I

<sup>1</sup> C'est-à-dire : « on doit y venir déjà dégrossi. »

de l'Unité, I; des Idées, I; de l'Art, I; des Dieux, II; de l'Ame, II; de la Science, I; le Politique, I; de l'Instruction, I; de la Philosophie, I; sur la doctrine de Parménide, I; Archédémus, ou de la Justice, I; du Bien, I; de la Pensée, VIII; Solution des difficultés relatives au raisonnement, X; Leçons sur la nature, VI; Sommaire, I; des Genres et des Espèces, I; Doctrine pythagoricienne, I; Solutions, II; Divisions, VIII; Thèses, XX, XLIII; différents traités de la Discussion, XIV, XL, I, II, DCC, XL<sup>1</sup>; viennent ensuite quinze livres sur l'Art de la diction, et dix-sept autres sur le même sujet; sur le Raisonnement, IX; de la Pensée, deux livres, différents de ceux déjà cités; sur les Géomètres, V; Commentaires, I; des Contraires, I; des Nombres, I; Théorie des nombres, I; des Distances, I; sur l'Astronomie, VI; Éléments, à Alexandre, sur la Royauté, IV; à Arybas; à Éphes-tion; sur la Géométrie, II. En tout, deux cent vingt mille deux cent trente-neuf lignes<sup>2</sup>.

Quelque illustre que fût Xénocrate, les Athéniens le vendirent cependant à l'encan, parce qu'il ne pouvait payer le tribut des métèques<sup>3</sup>. Démétrius de Phalère l'acheta, et par là il rendit service en même temps à Xénocrate et aux Athéniens : à Xénocrate, en lui rendant la liberté; aux Athéniens, en leur payant le tribut. Ces détails sont empruntés à Myronianus d'A-

<sup>1</sup> Ces divers nombres paraissent se rapporter à des ouvrages qui portaient le même titre; cependant il doit y avoir erreur dans le catalogue de Diogène; car il est presque incroyable que Xénocrate ait composé sept cent quatre-vingt-trois livres sur le raisonnement.

<sup>2</sup> Je lis : M x' β', σ' λ' θ'. Le M est pris ici non pas pour un nombre déterminé (40), mais bien pour μυριάδες. Il a souvent cette valeur dans Diogène.

<sup>3</sup> Étrangers domiciliés à Athènes.

mastria, livre premier des *Chapitres historiques semblables*.

Xénocrate succéda à Speusippe sous l'archontat de Lysimachus, la seconde année de la cent dixième olympiade<sup>1</sup>, et fut pendant vingt-cinq ans à la tête de l'Académie. Il se heurta la nuit contre un bassin et mourut sur le coup, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. J'ai fait sur lui cette épigramme :

Xénocrate, cet homme illustre entre tous, heurte un bassin d'airain, se blesse au front, pousse un long cri plaintif et meurt à l'instant.

Il y a eu cinq autres Xénocrate : le premier est un tacticien fort ancien ; le second était concitoyen et parent de notre philosophe. On a de lui un discours intitulé *Arsinoétique*, sur la mort d'Arsinoé ; le troisième est un philosophe, auteur d'une élégie peu goûtée. — Cela se conçoit : quand les poètes s'essayent à écrire en prose, ils réussissent aisément ; mais quand les prosateurs abordent la poésie, ils échouent ; ce qui prouve que le talent du poète est un don de la nature, et celui du prosateur un résultat de l'art. — Le quatrième est un statuaire, et le cinquième un poète lyrique cité par Aristoxène.

<sup>1</sup> 338 avant J. C.

## CHAPITRE III.

## POLÉMON.

Polémon, fils de Philostrate, était Athénien, du dème d'OEé. Jeune, il s'abandonnait sans réserve à ses passions ; son incontinence était telle qu'il portait toujours de l'argent sur lui pour être à même de satisfaire à son gré ses désirs ; il en cachait même dans les carrefours pour cet usage, et l'on trouva une fois jusque dans l'Académie, au pied d'une colonne, trois oboles qu'il y avait mises en réserve dans le même but.

Un jour il se réunit à d'autres jeunes gens, et se précipita, ivre, une couronne sur la tête, dans l'école de Xénocrate ; mais celui-ci, sans se déconcerter, continua son discours qui roulait sur la tempérance ; Polémon, séduit peu à peu par ses paroles, montra dès lors une telle ardeur qu'il surpassa tous ses compagnons et succéda à Xénocrate, la cent seizième olympiade<sup>1</sup>. Antigonus de Caryste dit, dans les *Vies*, que son père était le premier citoyen de sa bourgade, et qu'il envoyait des chars concourir aux jeux publics<sup>2</sup>. Il ajoute que Polémon eut à repousser en justice les imputations de sa femme qui l'accusait d'avoir des relations avec des jeunes gens ; mais qu'il réforma si bien ses mœurs et prit un tel empire sur lui-même à partir du moment où il se livra à la philosophie, que, dès lors, on ne vit jamais la moindre altération sur

<sup>1</sup> 311 avant J. C.

<sup>2</sup> Les citoyens les plus riches pouvaient seuls faire cette dépense.

son visage : sa voix même ne trahissait jamais aucune émotion, et c'est là ce qui lui gagna Crantor. Un chien lui ayant un jour déchiré le mollet, il ne pâlit même pas. Une autre fois, une sédition s'étant élevée dans la ville, il demanda tranquillement ce qui se passait et resta indifférent. Il n'était pas moins impassible au théâtre : Nicostrate, celui qu'on appelait *Clytemnestre*, ayant récité une composition poétique devant lui et devant Cratès, ce dernier fut vivement ému ; mais Polémon demeura comme s'il n'avait rien entendu. En un mot, il possédait au plus haut degré les qualités que réclame Mélanthius le peintre, dans le traité de la *Peinture*. Il dit en effet qu'il doit y avoir dans les œuvres d'art, aussi bien que dans les mœurs, une certaine rigidité, une certaine dureté de touche.

Polémon prétendait qu'il faut s'exercer à l'action et non aux spéculations dialectiques : il disait que, quand on est devenu habile dans ce dernier art, quand on a pris ce breuvage agréable, mais tout factice, on peut bien briller dans la discussion, mais non mettre de l'harmonie dans sa conduite et dans son caractère. Il était affable, généreux, et évitait ce qu'Aristophane reproche à Euripide : « Un discours parfumé et musqué<sup>1</sup>, » ce qui n'est, suivant le même auteur,

Qu'une chair flasque et mollasse, au prix d'un bon morceau succulent<sup>2</sup>.

Il ne discutait jamais assis, mais répondait en se promenant aux questions qu'on lui adressait. La no-

<sup>1</sup> Le texte dit : « au vinaigre et au laser, » substances que l'on employait dans la préparation des onguents.

<sup>2</sup> Il y a ici une grossièreté qui est déjà peut-être trop transparente dans la traduction.

blesse de ses sentiments lui avait concilié l'estime universelle à Athènes. Cependant il vivait isolé, se renfermant dans son jardin, auprès duquel ses disciples s'étaient construit de modestes demeures, à portée de son école.

Polémon paraît avoir pris pour modèle en tout Xénocrate, auquel il avait lui-même inspiré une vive passion, suivant Aristippe, au quatrième livre de la *Sensualité antique*. Il avait sans cesse à la bouche le nom de Xénocrate, et, semblable à une maison dorienne, grave et sévère, il s'était paré de la pureté, de la gravité, de la sévérité de son maître. Il aimait beaucoup Sophocle, surtout dans les passages où, suivant l'expression d'un comique, il paraît avoir eu pour collaborateur un chien molosse; dans ceux où il ne verse pas

Un vin doux et mélangé, mais un vin généreux de Pramnos.

Aussi disait-il qu'Homère était un Sophocle épique et Sophocle un Homère tragique.

Il mourut d'épuisement, dans un âge avancé, laissant un assez grand nombre d'ouvrages.

J'ai fait sur lui ces vers :

Passant, n'entends-tu pas? je couvre Polémon qu'a conduit  
ici un mal cruel, l'épuisement. Que dis-je? ce n'est pas Polé-  
mon, car il n'a laissé que son corps à la terre au moment où  
il s'est élançé vers les astres.

## CHAPITRE IV.

## CRATÈS.

Cratès, fils d'Antigène, était originaire du dème de Thria <sup>1</sup>. Disciple de Polémon et tendrement aimé de lui, il lui succéda à la tête de son école. Telle était leur amitié réciproque que non-seulement ils eurent mêmes goûts, mêmes études pendant leur vie, mais qu'ils furent presque jusqu'au dernier soupir comme le modèle vivant l'un de l'autre, et partagèrent le même tombeau après leur mort. Aussi Antagoras les a-t-il réunis dans l'épithaphe suivante :

Passant, sache que ce monument couvre le sublime Cratès et Polémon, deux âmes animées d'une même pensée, deux grands cœurs ! Leur bouche divine ne fit jamais entendre que de saintes paroles, et une conduite pure, formée par la sagesse, réglée par des dogmes immuables, les a préparés à la vie céleste.

On rapporte qu'Arcésilas, lorsqu'il quitta Théophraste pour Polémon et Cratès, disait d'eux que c'étaient des dieux ou des débris de l'âge d'or. Ils ne recherchaient point la faveur populaire, et on pourrait leur appliquer ce que le joueur de flûte Dionysodore disait avec orgueil de lui-même : que, semblable à Isménias, il n'avait jamais prostitué son art dans un carrefour ou auprès d'une fontaine.

Cratès était, suivant Antigonus, commensal de Crantor, et tous deux vivaient dans l'intimité d'Arcé-

<sup>1</sup> Dème de la tribu aénéide.

silas. Ce dernier habitait avec Crantor, tandis que Polémon et Cratès demeuraient avec Lysiclès, citoyen d'Athènes. Antigonus ajoute que Polémon aimait Cratès, ainsi que je l'ai déjà dit, et que Crantor était épris d'Arcésilas.

Cratès laissa en mourant, au dire d'Apollodore, dans le troisième livre des *Chroniques*, des ouvrages philosophiques, des traités sur la comédie, des harangues populaires et des discours d'ambassade. Il eut des disciples illustres, entre autres Arcésilas, dont nous parlerons tout à l'heure, — car il suivit aussi ses leçons, — et Bion de Borysthène, surnommé le *Théodoretien* lorsqu'il eut embrassé les doctrines de Théodore; nous parlerons aussi de lui, immédiatement après Arcésilas.

Il y a eu dix Cratès : le premier est un poète de l'ancienne comédie; le second un rhéteur de Tralles, de l'école d'Isocrate; le troisième un ingénieur de la suite d'Alexandre; le quatrième est le cynique dont nous parlerons par la suite; le cinquième un péripatéticien; le sixième est le philosophe de l'Académie dont il vient d'être question; le septième est un grammairien, de Mallos; le huitième a écrit sur la géométrie; le neuvième est un poète épigrammatiste, et le dixième un philosophe académicien originaire de Tarse.

## CHAPITRE V.

## CRANTOR.

Crantor, de Soles, jouissait d'une haute estime dans sa patrie lorsqu'il la quitta pour aller à Athènes, où il eut Xénocrate pour maître et Polémon pour compagnon d'étude. Il a laissé des commentaires qui ne forment pas moins de trente mille lignes, et dont certaines parties ont été quelquefois attribuées à Arcésilas. Quelqu'un lui demandait ce qui l'avait séduit dans Polémon, il répondit : « C'est que je ne l'ai jamais entendu élever ni baisser la voix. »

Étant tombé malade, il se retira dans le temple d'Esculape, et là il se mit à se promener ; mais à peine y était-il que de toutes parts on accourut à lui, dans la persuasion qu'il n'était pas malade, et qu'il voulait établir une école dans le temple. Arcésilas y vint de son côté, et quoiqu'il fût ami de Crantor, comme nous le verrons dans la Vie d'Arcésilas, il le pria néanmoins de le recommander à Polémon. Crantor fit mieux : aussitôt après son rétablissement il alla lui-même suivre les leçons de Polémon, ce qui accrut encore l'estime qu'on avait pour lui. On dit qu'il laissa à Arcésilas tout son bien, montant à douze talents. Interrogé par lui sur le lieu où il voulait être enterré, il répondit :

Il convient d'être enseveli dans le sein de la terre chérie.

On dit qu'il avait composé des ouvrages poétiques, qu'il déposa cachetés dans le temple de Minerve, à

Soles, sa patrie. Le poète Théétète a fait son éloge en ces termes :

Chéri des hommes, mais plus cher encore aux Muses,  
Crantor n'a pas connu la vieillesse.  
O terre, reçois cet homme divin après sa mort,  
Et que même ici il vive en paix.

Homère et Euripide étaient ses poètes favoris. Il disait que la chose la plus difficile dans un ouvrage, c'est d'être tragique et d'exciter la pitié sans sortir du naturel. Il citait avec complaisance ce vers de *Bellérophon* :

Malheureux que je suis! Mais pourquoi me plaindre? Mes maux sont inhérents à la nature humaine.

On a attribué à Crantor les vers suivants du poète Antagoras, sur l'amour :

Mon esprit incertain ne sait que décider : Amour, quelle est ton origine? Es-tu le premier des dieux immortels, de ces dieux qu'autrefois l'Erèbe et la Nuit toute-puissante engendrèrent sur les flots du vaste Océan? Es-tu le fils de la sage Cypris, de la terre ou des vents? Tu parcours le monde, portant aux hommes et les maux et les biens; ton corps lui-même a une double forme.

Crantor avait une grande originalité de langage et excellait dans l'invention des termes : ainsi il disait d'un auteur tragique que sa voix, mal rabotée, était encore couverte d'écorce; que les vers d'un poète étaient pleins d'étoupes, et que les *Questions* de Théophraste étaient écrites sur des coquilles d'huitres. On admire surtout son traité de la Douleur. Il mourut d'une hydropisie, avant Polémon et Cratès. J'ai fait sur lui ces vers :

O Crantor, une terrible maladie a inondé ton corps et t'a

conduit au noir gouffre de Pluton. Là, tu vis heureux ; mais l'Académie est veuve de tes discours, ainsi que Soles, ta patrie.

---

## CHAPITRE VI.

### ARCÉSILAS.

Arcésilas, fils de Seuthus ou de Scythus, suivant Apollodore, au troisième livre des *Chroniques*, était de Pitane, en Éolie. C'est lui qui a fondé la moyenne académie et proclamé le premier qu'il faut s'abstenir de juger, en se fondant sur l'égalité des raisons contraires. Le premier aussi il a soutenu le pour et le contre et tourné tout à fait à la dispute le dialogue dont Platon avait donné les premiers modèles.

Voici comment il s'attacha à Crantor : il avait trois frères plus âgés que lui, un frère utérin et deux frères de père. Pylade était l'aîné des frères utérins, et Mœréas, son tuteur, l'aîné des deux autres. Avant d'aller à Athènes, il avait suivi les leçons d'Autolycus le mathématicien, son concitoyen avec lequel il fit le voyage de Sardes. Il s'attacha ensuite à Xanthus, musicien d'Athènes, qu'il quitta plus tard pour Théophraste ; après quoi il entra à l'Académie sous Crantor, contre le gré de son frère Mœréas, qui lui conseillait de s'appliquer à la rhétorique ; mais déjà l'amour de la philosophie l'entraînait irrésistiblement. Crantor, qui avait conçu pour lui un violent amour, lui ayant adressé ce vers de l'*Andromède* d'Euripide :

O jeune fille, si je te sauve m'en sauras-tu gré ?

I

47

il répondit par le vers suivant :

Prends-moi, ô mon hôte, ou pour ta servante, ou pour ton épouse.

A partir de ce moment, ils furent inséparables. On dit que Théophraste fut sensible à cet abandon, et s'écria : « Quel jeune homme plein d'avenir, quelle heureuse nature mon école a perdu ! » Et, en effet, lorsqu'il se fut formé à un mâle usage de la parole, lorsqu'il eut acquis d'assez vastes connaissances, il s'appliqua aussi à la poésie. On a de lui quelques épi-grammes, celle-ci entre autres sur Attale :

Ce n'est pas seulement par les armes que Pergame s'est illustrée; la divine Pise a mille fois célébré ses coursiers; et, s'il est permis à un mortel de pénétrer la pensée de Jupiter, l'avenir lui réserve encore de plus brillantes destinées.

Et cette autre sur Ménodore, qu'aimait Eudamus son compagnon d'études :

Loin de la Phrygie, loin de la sainte Thyatire, ô Ménodore, loin de Cadane ta patrie, tu meurs; mais, comme on dit, la route qui conduit à l'Achéron est partout ouverte. Eudamus t'a élevé ce magnifique monument, Eudamus dont tu fus le serviteur chéri entre tous.

Il avait une prédilection toute particulière pour Homère, et en lisait toujours quelque passage avant de s'endormir; le matin, à peine levé, il reprenait sa lecture favorite, en disant qu'il allait retrouver ses amours. Il disait de Pindare qu'aucun modèle n'était plus propre à donner une élocution riche et abondante, une heureuse fécondité d'expressions. Il avait aussi fait dans sa jeunesse un éloge critique d'Ion.

Il suivit les leçons du géomètre Hipponicus, homme d'un esprit lourd et épais, mais fort habile dans son

art ; aussi disait-il ironiquement de lui que la géométrie lui était tombée dans la bouche pendant qu'il bâillait. Hipponicus étant devenu fou , il le retira chez lui , et le soigna jusqu'à parfaite guérison. A la mort de Cratès il lui succéda dans la direction de son école, à la place d'un certain Socratide qui se démit de cette charge en sa faveur. On dit que , conformément au principe qu'il avait adopté , la suspension du jugement , il n'a rien écrit ; cependant il y en a qui prétendent qu'on le surprit un soir corrigeant un ouvrage, et les uns assurent qu'il le publia, les autres qu'il le jeta au feu.

Il professait une grande admiration pour Platon , dont il s'était procuré les ouvrages. On a aussi prétendu qu'il avait pris Pyrrhon pour modèle ; enfin il était habile dialecticien et versé dans les spéculations des Érétriens ; aussi Ariston disait-il de lui :

Platon par devant, Pyrrhon par derrière , Diodore par le milieu <sup>1</sup> !

Timon dit aussi de lui :

Tantôt il renfermera dans sa poitrine le lourd Ménédème, tantôt l'épais Pyrrhon ou Diodore <sup>2</sup>.

Et en terminant il lui fait dire :

Je nagerai vers Pyrrhon et vers le tortueux Diodore.

Il était sententieux , serré , et appuyait sur chaque mot en parlant. On vante aussi son esprit mordant et sa rude franchise ; c'est pourquoi Timon dit encore de lui :

<sup>1</sup> Parodie d'un vers d'Homère, *Iliade*, XXIV, 181.

<sup>2</sup> Je conserve le texte primitif : Μενεδήμων, ... θάσεται ἤ...

Tu n'oublieras pas de gourmander les enfants.

Et, en effet, entendant un jour un jeune homme parler à tort et à travers, il s'écria : « Ne réprimera-t-on pas sa langue à coups de fouet ? » Un autre jeune homme livré à un métier honteux, lui ayant dit qu'il ne pensait pas qu'une chose fût plus grande qu'une autre, il lui demanda s'il ne trouvait pas qu'un objet de dix doigts fût plus long qu'un de six<sup>1</sup>.

Un certain Hémon de Chio, homme fort laid, mais qui se croyait beau, et se parait avec beaucoup de recherche, lui demanda un jour s'il pensait que le sage pût ressentir de l'amour pour les jeunes gens : « Pourquoi pas, répondit-il, quand même ils seraient moins beaux que toi et moins bien parés ? »

Ce même Hémon, efféminé s'il en fut, lui ayant dit, comme s'il se fût adressé à un homme dur et morose :

Peut-on te faire une question, ou faut-il se taire ?

il répondit :

Femme, pourquoi me parles-tu durement, contre ta coutume ?

Ennuyé par un bavard de basse extraction, il lui dit :

Les enfants des esclaves ne savent pas contenir leur langue<sup>2</sup>.

Une autre fois, entendant un bavard débiter force sottises, il lui dit qu'il n'avait pas eu une nourrice sévère. Souvent il ne répondait rien du tout.

<sup>1</sup> Il y a ici une grossièreté que l'on peut à peine indiquer dans la traduction.

<sup>2</sup> Vers d'Euripide.

Un usurier qui avait des prétentions à l'érudition , ayant dit devant lui qu'il avouait ignorer quelque chose , il lui adressa ces deux vers de l'*Ænomaüs* de Sophocle :

Les femelles des oiseaux conçoivent sous l'influence des vents , à moins qu'elles n'aient déjà reçu leur faix <sup>1</sup>.

Un dialecticien de l'école d'Alexinus expliquait à contre-sens un passage de ce philosophe ; Arcésilas lui cita le trait de Philoxène avec des tuiliers : Philoxène entendant des tuiliers réciter ses vers à rebours , foula aux pieds leurs briques , et leur dit : « Vous gâtez mon ouvrage , je vous rends la pareille. »

Il blâmait vertement ceux qui avaient négligé d'étudier les sciences en temps opportun. Lorsqu'il voulait énoncer un fait dans la discussion , il employait ces expressions : *Je déclare ; un tel* (en nommant la personne) *ne sera pas de cet avis*. Beaucoup de ses disciples , non contents de l'imiter en cela , s'efforçaient de copier ses habitudes de langage et toute sa personne. Doué d'un esprit éminemment inventif , il trouvait toujours sous sa main la réponse aux objections , rapportant tous les développements à la question principale , et sachant parfaitement s'accommoder aux circonstances. Il était entraînant et persuasif ; aussi une foule de disciples accouraient-ils à son école , quoiqu'il les traitât assez rudement ; mais comme il était naturellement bon de caractère , et soutenait ses auditeurs par de nobles espérances , ils supportaient volontiers son humeur. Dans la vie privée , il était affable ,

<sup>1</sup> Voir sur cette influence des vents , Bayle , art. *Hippomanes*.— Le second vers renferme un jeu de mots intraduisible , le mot *τόκος* signifiant faix et usure.

toujours prêt à rendre service sans aucune ostentation, et aimait à cacher la main qui obligeait. Ainsi, ayant un jour trouvé Ctésibius malade, et s'apercevant de son indigence, il glissa discrètement une bourse sous son chevet. Lorsque Ctésibius la trouva, il dit : « C'est là un tour d'Arcésilas. » Une autre fois il lui envoya mille drachmes. Ce fut aussi lui qui recommanda à Eumène Archias d'Arcadie, et lui fit obtenir de nombreuses faveurs. Libéral et désintéressé, il était le premier à faire les offrandes en argent dans les cérémonies publiques ; et quant aux matières d'or, il approchait plus que personne des offrandes d'Archecrate et de Callicrate. Il obligeait un grand nombre de personnes, et les aidait dans leur détresse. Quelqu'un à qui il avait prêté de la vaisselle d'argent pour recevoir ses amis, ne la lui ayant pas rendue, il ne la réclama pas, et ne lui rappela jamais sa dette. D'autres prétendent qu'il la lui avait prêtée à dessein, connaissant sa pauvreté, et que lorsqu'il la rapporta, il lui en fit présent. Il avait à Pitane des propriétés dont son frère Pylade lui envoyait le revenu, et outre cela il recevait de nombreuses largesses d'Eumène, fils de Philétère ; aussi est-ce le seul roi auquel il ait dédié des ouvrages. Beaucoup d'hommes illustres faisaient une cour assidue à Antigone, et accouraient à sa rencontre lorsqu'il venait à Athènes ; Arcésilas, au contraire, se tenait à l'écart, et ne voulut jamais lui faire aucune avance. Ami intime d'Hiéroclès, gouverneur de Munychia et du Pirée, il allait le voir tous les jours de fête, mais il résista toujours aux instances qu'il lui fit pour le décider à présenter ses hommages à Antigone ; quelquefois cependant il lui arriva d'aller jusqu'à la porte, mais il revenait aussitôt sur ses pas. Après la défaite navale d'Antigone, beaucoup de per-

sonnes allèrent le trouver, ou lui écrivirent des lettres de condoléance ; mais Arcésilas s'abstint de toute démarche de ce genre. Envoyé plus tard par ses concitoyens en ambassade auprès d'Antigone, à Démétriade, il échoua dans sa mission.

Il ne quittait guère l'Académie et se tenait en dehors des affaires publiques. De temps en temps cependant il allait passer quelques jours au Pirée, et là il répondait aux questions qu'on lui adressait ; il y était attiré par l'amitié d'Hiéroclès, amitié dont quelques personnes lui faisaient un reproche. Riche et magnifique, car on peut dire qu'il était un nouvel Aristippe, il allait cependant fréquemment dîner chez ses amis, quand l'occasion s'en présentait. Il vivait publiquement avec Théodota et Philéta, courtisanes d'Élis, et lorsqu'on lui en faisait un reproche, il répondait par quelque sentence d'Aristippe. Amoureux des jeunes gens et enclin au plaisir, il avait à subir à ce sujet les invectives du stoicien Ariston de Chio, qui l'appelait corrupteur de la jeunesse, précepteur de débauche, libertin. Et, en effet, il avait conçu une violente passion pour Démétrius, le conquérant de Cyrène, et pour Cléocharès de Myrléa. On prétend qu'il dit un jour dans un repas, à propos de ce dernier, que, quand il voulait ouvrir, Cléocharès s'y refusait. Lui-même était aimé par Démocharès, fils de Lachès, et par Pythoclès, fils de Bugelus ; s'en étant aperçu, il dit que par condescendance il cédait à leurs désirs. Tout cela donnait large prise aux accusations dont nous avons parlé, sans compter qu'on critiquait son amour de la popularité et sa vanité. Il eut surtout à essayer de nombreuses attaques dans une fête qu'Hiéronymus le péripatéticien donnait à ses amis, aux frais d'Antigone, le jour anniversaire de la nais-

sance d'Halcyon, fils de ce prince : ce jour-là, Arcésilas évitait à dessein de discuter à table; à la fin cependant, lassé des provocations d'un certain Aridélus, qui insistait pour avoir la solution d'une question embarrassante, il lui dit : « La principale qualité du philosophe est de savoir faire chaque chose à son temps. »

Timon revient à plusieurs reprises sur le reproche qu'on lui adressait d'aimer la popularité; dans ce passage entre autres :

Il dit et se glisse au milieu de la foule. On l'entoure, comme des moineaux un hibou; on l'admire en montrant sa sottise figure! Tu plais à la multitude? La belle affaire, pauvre insensé! Pourquoi t'enorgueillir et te gonfler comme un sot?

Du reste, il était tellement modeste qu'il engageait lui-même ses élèves à aller entendre d'autres maîtres : un jeune homme de Chio lui ayant avoué qu'il préférerait à sa manière celle d'Hiéronyme, dont nous avons déjà parlé, il le conduisit lui-même à ce philosophe et lui recommanda de se bien conduire. On cite encore de lui un mot assez plaisant. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi on quittait souvent les autres sectes pour celle d'Épicure, et jamais celle d'Épicure pour une autre, il répondit : « Parce que des hommes on fait des eunuques, mais qu'avec des eunuques on ne fait pas des hommes. »

Sur le point de mourir, il légua tous ses biens à Pylade en reconnaissance de ce qu'il l'avait conduit à Chio, à l'insu de son frère Mœréas, et de là à Athènes. Il n'avait pas été marié et ne laissa point d'enfants. Il fit trois exemplaires de son testament et déposa l'un à Érétrie, chez Amphicritus; le second à Athènes, entre les mains de quelques amis; il envoya le troisième dans sa patrie, à Thaumasia, un de ses parents,

avec prière de le conserver. L'envoi était accompagné de cette lettre :

ARCÉSILAS A THAUMASIAS, SALUT.

J'ai chargé Diogène de te porter mon testament ; de nombreuses défaillances et l'affaiblissement de ma santé m'ont averti qu'il fallait songer à tester, afin de n'être pas surpris par la mort sans t'avoir témoigné ma reconnaissance pour l'affection constante dont tu m'as donné tant de preuves. Tu as toujours été le plus fidèle de mes amis ; conserve donc ce dépôt , je t'en prie , en considération de mon âge et des liens qui nous unissent. Souviens-toi de la confiance sans bornes que je mets en toi , et fais en sorte de la justifier, afin qu'en ce qui te concerne, mes affaires n'aient pas à souffrir. Ce même testament est déposé à Athènes chez quelques-uns de mes amis, et à Érétrie chez Amphicritus.

Il mourut , suivant Hermippus, dans un accès de délire , par suite d'excès de vin , à l'âge de soixante-quinze ans. Jamais personne n'avait obtenu au même point que lui la faveur des Athéniens. J'ai fait sur lui ces vers :

Pourquoi, Arcésilas , pourquoi boire avec excès du vin pur , jusqu'à en perdre la raison ? Je déplore moins ta mort que l'injure que tu fais aux Muses en buvant à une trop large coupe.

Il y a eu trois autres Arcésilas : un poète de l'ancienne comédie , un poète élégiaque et un statuaire, sur lequel Simonide a composé cette épigramme :

Cette statue de Diane a coûté deux cents drachmes de Paros, au coin d'Aratus. Elle est l'œuvre d'Arcésilas, fils d'Aristodicus, digne élève de Minerve et formé par ses mains.

Arcésilas le philosophe florissait , suivant les *Chroniques* d'Apollodore, dans la cent vingtième olympiade.

## CHAPITRE VII.

## BION.

Bion était originaire de Borysthène. On sait par la déclaration qu'il fit lui-même à Antigone, quels étaient ses parents et quels furent ses antécédents avant qu'il s'adonnât à l'étude de la philosophie. Ce prince lui ayant dit :

Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ta naissance <sup>1</sup>,

Bion s'aperçut bien qu'on l'avait décrié auprès du roi et répondit aussitôt : « Mon père était un affranchi qui se mouchait du coude, » — indiquant par là qu'il était marchand de salaison ; — « il était originaire de Borysthène et n'avait point de visage ; mais il portait sur la face des caractères, emblème de la cruauté de son maître. Ma mère, digne compagne d'un tel homme, sortait d'un lupanar. Mon père ayant commis quelque fraude envers le fisc, fut vendu avec toute sa famille dont je faisais partie. J'étais jeune, bien fait ; un orateur m'acheta et me laissa tout son bien. Je commençai par brûler ses écrits, et, lorsqu'il n'en resta plus aucune trace, je vins à Athènes, où je me livrai à la philosophie.

Voilà mon origine, et je m'en glorifie <sup>2</sup>.

« Tu sais maintenant ma vie. Que Perséus et Phi-

<sup>1</sup> Homère, *Odyss.*, XX, 325.

<sup>2</sup> *Iliade*, XXIV, 211.

lonidès cessent donc de répéter cette même histoire, et toi, juge-moi par moi-même. »

Bion savait au besoin captiver ses auditeurs par le charme de sa parole et se faire applaudir. Il a laissé une foule de commentaires, ainsi que des maximes ingénieuses et utiles, celles-ci entre autres :

On lui reprochait de n'avoir pas attiré à lui un jeune homme : « Un fromage mou, dit-il, ne se prend pas à l'hameçon. »

On lui demanda un jour quel était le plus malheureux des hommes. « C'est, répondit-il, celui qui recherche les jouissances avec le plus d'ardeur. »

Quelqu'un lui demandait s'il devait se marier (car on lui attribue aussi ce trait) ; il répondit : « Si tu prends une femme laide, tu t'en dégoûteras ; une belle, tu n'en jouiras pas seul. »

Il disait que la vieillesse est le port de tous les maux ; car c'est là que tous les malheurs viennent en foule se réfugier ; que la gloire est la mère des années<sup>1</sup> ! la beauté un bien pour les autres, et la richesse le nerf des affaires. Rencontrant un homme qui avait mangé tout son bien, il lui dit : « La terre a englouti Amphiaräus, et toi tu as englouti la terre. »

Il avait coutume de dire que c'est un grand malheur que de ne savoir point supporter le malheur ; qu'il est absurde de brûler les morts comme s'ils étaient insensibles, et de les invoquer en même temps comme s'ils sentaient encore ; qu'il vaut mieux abandonner sa beauté aux passions d'un autre que de brûler pour celle d'autrui, parce que, dans le dernier cas, l'âme et le corps souffrent en même temps.

Il disait de Socrate que si, pouvant jouir d'Alci-

<sup>1</sup> Elle fait durer et vivre le nom des hommes.

biade, il ne l'avait pas voulu, c'était un sot, et que s'il ne l'avait pas eu à sa disposition, il n'avait rien fait d'extraordinaire.

« La route des enfers est facile, disait-il encore, car on y va les yeux fermés. »

Il accusait Alcibiade d'avoir débauché les maris à leurs femmes pendant qu'il était enfant, et jeune homme, les femmes à leurs maris.

Étant à Rhodes et voyant que les Athéniens ne s'y appliquaient qu'à la rhétorique, il se mit à enseigner la philosophie; comme on lui en demandait la raison, il répondit : « J'ai apporté du froment, irai-je vendre de l'orge ? »

Il disait à propos du supplice des Danaïdes, que le châtement serait bien plus grand si, au lieu de porter l'eau dans des paniers percés, elles la puisaient dans des vases sans trous.

Un bavard le priait de venir à son aide : « Je ferai ce que tu désires, lui dit-il, si au lieu de me solliciter toi-même, tu m'envoies prier par un autre. »

Une autre fois il se trouvait sur mer en compagnie de quelques misérables; le vaisseau ayant été pris par des corsaires, ses compagnons s'écrièrent : « Nous sommes perdus, si on nous reconnaît ! — Et moi, dit-il, si on ne nous reconnaît pas. »

Il appelait la présomption l'ennemi du progrès.

Voyant passer un riche fort avare, il dit : « Ce n'est pas lui qui possède son bien; c'est son bien qui le possède. »

Il disait encore que les avares prenaient soin de leur bien comme s'il leur appartenait, mais qu'ils se gardaient d'y toucher comme s'il n'était pas à eux; que le courage est le propre de la jeunesse et la prudence l'ornement de la vieillesse; que la prudence

l'emporte sur toutes les autres vertus autant que la vue sur les autres sens ; que l'on ne doit reprocher la vieillesse à personne , car nous désirons tous y parvenir.

Voyant un envieux fort triste , il lui dit : « Je ne sais s'il t'est survenu quelque malheur , ou s'il est arrivé quelque bonheur à un autre. »

Il disait que l'impiété est une mauvaise compagne pour la franchise , car

Elle asservit l'homme , quelle que soit d'ailleurs sa hardiesse <sup>1</sup>.

Que nous devons conserver nos amis , quels qu'ils soient , pour qu'on ne croie pas que nous en avons eu de méchants ou que nous avons rompu avec des amis honnêtes.

D'abord disciple de Cratès , il abandonna bientôt les doctrines de l'Académie , passa aux cyniques , et prit avec eux le manteau et la besace ; — comment aurait-il pu sans cela parvenir à cette haute impassibilité ? — Plus tard , il devint disciple de Théodore l'Athée , sophiste plein de ressources et versé dans toutes les subtilités de l'art oratoire. Enfin il s'attacha à Théophraste le péripatéticien. Il était bouffon , mordant et caustique , fort habile enfin à présenter les choses par leur côté ridicule. Il savait aussi varier son style et adopter tous les genres , ce qui a fait dire de lui par Ératosthène , qu'il a le premier revêtu de fleurs la philosophie. Il n'excellait pas moins dans la parodie ; en voici un exemple :

Illustre Archytas , harpe creuse ! que tu es heureux dans ta vanité <sup>2</sup> !

<sup>1</sup> Euripide , *Hippolyte* , v. 424.

<sup>2</sup> Parodie d'un vers d'Homère , *Iliade* , III , 182.

Quel homme a pénétré aussi avant que toi dans les profondeurs de la dispute?

La musique et la géométrie étaient l'objet de ses sarcasmes. Il aimait le faste, et, pour satisfaire ce goût, il courait de ville en ville, sans s'épargner même les plus grossières supercheries : ainsi, à Rhodes, il décida des matelots à l'accompagner, déguisés en écoliers, et il entra avec eux dans un gymnase, attirant par là tous les regards. Il avait aussi l'habitude d'adopter des jeunes gens, afin d'en faire les instruments de ses plaisirs et de pouvoir au besoin compter sur leur appui. Égoïste à l'excès, il répétait sans cesse la maxime « tout est commun entre amis ; » aussi, quoiqu'il eût un grand nombre d'auditeurs, personne ne voulut jamais s'inscrire au nombre de ses disciples. Cependant il inculqua à plusieurs ses principes licencieux : Bétion, par exemple, un de ses familiers, disait un jour à Ménédème : « Mon cher Ménédème, je couche la nuit avec Bion, et je ne vois pas quel mal il y a à cela. » Les discours de Bion, digne élève de Théodore, étaient encore beaucoup plus obscènes. Dans la suite cependant, étant tombé malade à Chalcis, — car c'est là qu'il mourut, — il se résigna, au dire des habitants, à faire usage d'amulettes et voulut expier ses impiétés envers les dieux. N'ayant personne pour le soigner, il eut beaucoup à souffrir, jusqu'au moment où Antigone lui envoya deux serviteurs. Phavorinus dit, dans les *Histoires diverses*, qu'il suivait ce prince en litière. Voici des vers satiriques que j'ai faits sur sa mort :

Bion de Borysthène, Scythe d'origine, prétendait, m'a-t-on dit, qu'il n'y a pas de dieux. S'il eût soutenu jusqu'au bout cette opinion, on eût pu croire, toute mauvaise qu'elle est,

qu'elle était sincère. Mais il tombe gravement malade ; la crainte de la mort le saisit, et lui, qui ne croyait pas aux dieux, qui n'avait jamais vu un temple, lui qui s'était tant moqué de ceux qui offrent aux dieux des sacrifices, il ne se contente plus d'offrir dans les sanctuaires, sur les autels, sur les tables sacrées, la graisse, la fumée et l'encens que doit savourer l'odorat des dieux ; il ne se contente pas de dire : j'ai péché, pardonnez-moi mes fautes passées ; il confie son cou aux enchantements d'une vieille ; il se laisse couvrir les bras de bandelettes, il suspend à sa porte l'aubépine et le rameau de laurier ; il consent à tout pour ne pas mourir. Insensé ! qui croit que la divinité se laisse acheter et que les dieux n'existent que quand il plaît à Bion de le croire ! Sage enfin lorsqu'il n'est plus temps, lorsque son gosier n'est plus qu'un charbon ardent, il s'écrie encore en tendant les mains : Salut, salut, ô Pluton.

Il y a eu dix Bion : le premier, natif de Proconèse et contemporain de Phérécyde de Syros, a laissé deux ouvrages ; le second était de Syracuse, et a écrit sur l'art oratoire ; le troisième est celui dont nous venons de parler ; le quatrième, disciple de Démocrite, est un mathématicien d'Abdère qui a écrit dans les dialectes attique et ionien ; il a le premier enseigné que, dans certains lieux, il y a des nuits et des jours de six mois ; le cinquième, né à Soles, a laissé une histoire d'Éthiopie ; le sixième a composé sur la rhétorique neuf livres qui portent les noms des Muses ; le septième est un poète lyrique ; le huitième, un statuaire de Milet, cité par Polémon ; le neuvième, un poète tragique, de ceux qu'on appelait Tharsiens ; le dixième, un sculpteur de Clazomène, ou de Chio, cité par Hipponax.

## CHAPITRE VIII.

## LACYDE.

Lacyde de Cyrène, fils d'Alexandre et successeur d'Arcésilas, a fondé la nouvelle Académie. Homme de mœurs austères, il eut un grand nombre d'imitateurs. Dès sa jeunesse, il avait montré une grande ardeur pour l'étude. Il était pauvre, mais affable et d'un commerce agréable. On prétend qu'il était d'une parcimonie outrée dans l'administration de sa maison : ainsi, lorsqu'il avait pris quelques provisions dans son office, il en scellait la porte avec un anneau qu'il jetait ensuite en dedans par un trou, afin qu'on ne pût rien toucher ni dérober de ce qu'il y déposait. Mais les domestiques s'en étant aperçus, rompaient le sceau, prenaient tout ce qu'ils voulaient, et, après avoir scellé de nouveau la porte, ils jetaient comme lui l'anneau à l'intérieur ; ils réitérèrent souvent ce manège, sans être jamais découverts.

Lacyde enseignait à l'Académie, dans un jardin qu'il tenait de la générosité du roi Attale, et qui s'appelait de son nom *Lacydée*. Il est le seul qu'on sache avoir disposé de son école pendant sa vie : il la céda à Télélès et à Évandre, de Phocée. Évandre la transmit à Hégésinus de Pergame, auquel succéda Carnéade. On attribue à Lacyde ce bon mot : Attale l'ayant mandé à sa cour, il répondit que les statues demandaient à être vues de loin. Il s'était adonné fort tard à la géométrie ; quelqu'un lui ayant dit : « Est-il temps encore ? » il répondit : « N'est-il pas encore temps ? »

Il avait succédé à Arcésilas, la quatrième année de la cent trente-troisième olympiade, et fut vingt-six ans à la tête de l'Académie. Il mourut d'une paralysie, à la suite d'excès de vin. J'ai fait sur lui ces vers satiriques :

O Lacyde, j'ai appris ta destinée ; je sais que , toi aussi , sous l'influence de Bacchus , tu descendis à pas rapides vers Pluton. Peut-on dire après cela que Bacchus , pris à larges traits , ôte les jambes ? Non ! c'est à tort qu'on l'a surnommé Lyæus !<sup>1</sup>

## CHAPITRE IX.

### CARNÉADE.

Carnéade, fils d'Épicomus, ou, suivant Alexandre, dans les *Successions*, de Philocomus, était de Cyrène. Après avoir approfondi les ouvrages des stoïciens, et surtout ceux de Chrysippe, il les réfuta, mais avec autant de réserve que de modestie. Souvent on l'entendit s'écrier : « Sans Chrysippe je ne serais pas ce que je suis. » Il aimait l'étude avec passion ; mais il s'attacha plutôt à la morale qu'à la philosophie naturelle. Son ardeur pour le travail l'absorbait tellement qu'il laissait croître ses cheveux et ses ongles. Du reste, telle était son habileté dans la philosophie que les rhéteurs eux-mêmes fermaient leurs écoles pour venir l'entendre. Sa voix était si forte que le directeur du gymnase l'envoya prier un jour d'en modérer les éclats ; il répondit : « Alors, donnez-moi un régulateur pour la voix ; » à quoi l'autre répliqua

<sup>1</sup> Ἀναῖος, qui énerve.

avec beaucoup d'à-propos : « Tu l'as, ce régulateur, dans tes auditeurs. » Il était vif et pressé dans ses argumentations, invincible dans la discussion. Jamais il n'acceptait une invitation à dîner, par les raisons que nous avons indiquées plus haut<sup>1</sup>. Phavorinus rapporte dans les *Histoires diverses*, qu'ayant remarqué que Mentor de Bithynie, l'un de ses disciples, aimait sa propre maîtresse, il lui lança, tout en discourant, cette parodie :

Ici habite un certain vieillard bouffi de vanité<sup>2</sup>,  
 Qui pour l'extérieur et la voix ressemble à Mentor<sup>3</sup>;  
 J'ordonne qu'on le chasse de cette école<sup>4</sup>.

Mentor se leva, et reprit :

Ils dirent, et ceux-ci se levèrent à l'instant.

Il ne paraît pas avoir envisagé la mort avec beaucoup de fermeté; sans cesse on l'entendait répéter : « Ce que la nature a établi, elle le détruira. » Lorsqu'il apprit qu'Antipater avait mis fin à sa vie par le poison, il eut envie d'imiter son courage, et s'écria : « Donnez-m'en aussi. — Quoi? lui dit-on. — Du vin miellé, répondit-il. » On dit que lorsqu'il mourut il y eut une éclipse de lune, comme si l'astre qu'on proclame le plus beau après le soleil eût voulu pour ainsi dire prendre part à sa mort. Apollodore rapporte dans les *Chroniques* qu'il mourut la quatrième année de la cent soixante-deuxième olympiade, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On a de lui des lettres à Ariarathe, roi

<sup>1</sup> Son amour de l'étude.

<sup>2</sup> ἄλιος signifie en même temps maritime et vain. Homère (*Odyss.*, I, 349) le prend dans le premier sens.

<sup>3</sup> *Odyss.*, II, 401.

<sup>4</sup> Soph., *Antig.*, v. 203.

de Cappadoce. Quant aux autres ouvrages qu'on lui attribue, ils sont de ses élèves, car il n'en a laissé aucun. J'ai composé sur lui les vers suivants dans le mètre logacédique et archébulien :

Muse, pourquoi m'imposes-tu d'accuser Carnéade ? Quel est l'homme assez ignorant pour ne pas savoir combien il redoutait la mort ? Accablé d'un mal cruel, rongé par une maladie de langueur, il ne voulut point employer le remède souverain : il apprend qu'Antipater a mis fin à sa vie par le poison, et aussitôt il s'écrie : « Donnez-moi, donnez-moi à boire. — Quoi ? lui dit-on, quoi donc ? — Donnez-moi du vin miellé. » Sans cesse il avait ces mots à la bouche : « La nature qui m'a formé saura bien me détruire. » Il n'en mourut pas moins. Et pourtant il lui était si facile de descendre aux enfers en s'épargnant bien des maux !

On rapporte que la nuit sa vue s'était obscurcie à son insu ; il ordonna à un serviteur d'allumer la lampe, et celui-ci lui assurant qu'il l'avait apportée, il lui ordonna de lire pour s'en convaincre. Il eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels le plus illustre est Clitomaque, dont nous allons parler.

Il y a eu un autre Carnéade, poète élégiaque assez froid.

## CHAPITRE X.

### CLITOMAQUE.

Clitomaque de Carthage s'appelait Asdrubal dans sa patrie, et y enseignait la philosophie dans la langue punique. Il vint à Athènes, âgé déjà de quarante ans, et suivit les leçons de Carnéade. Celui-ci, ayant remarqué son ardeur pour la science, lui fit étudier

les lettres, et cultiva avec soin ses dispositions. Clitomaque, de son côté, grâce à sa persévérance, composa plus de quatre cents ouvrages, et succéda à Carnéade. Il a contribué plus que personne à répandre les doctrines de son maître. Il était également versé dans les doctrines de trois écoles différentes, l'Académie, le péripatétisme et le stoïcisme.

Timon raille ainsi les philosophes de l'Académie en général :

Ni le bavardage informe des Académiciens.

Après avoir parlé des successeurs de Platon, passons maintenant aux péripatéticiens, qui descendent également de Platon, et ont pour chef Aristote.

## LIVRE V.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### ARISTOTE.

Aristote de Stagire était fils de Nicomaque et de Phestias. Hermippus dit, dans le traité qu'il lui a consacré, que son père, l'un des descendants de Nicomaque, fils de Machaon et petit-fils d'Esculape, vivait à la cour d'Amyntas, roi de Macédoine, dont il était en même temps le médecin et l'ami. Timothée dit, dans les *Vies*, qu'Aristote, le plus illustre des disciples de Platon, avait la voix faible, les jambes grêles et les yeux petits; qu'il était toujours vêtu avec recherche, portait des anneaux et se rasait la barbe. Il ajoute qu'il eut d'Herpyllis, sa concubine, un fils nommé Nicomaque.

Il n'attendit pas la mort de Platon pour le quitter; aussi Platon disait-il de lui qu'Aristote l'avait traité comme les poulains qui, à peine nés, ruent contre leur mère. Hermippus rapporte, dans les *Vies*, que pendant une absence d'Aristote, retenu auprès de Philippe par une mission dont l'avaient chargé les Athéniens, Xénocrate prit la direction de l'Académie, et qu'Aristote, trouvant à son retour l'école occupée par un autre, adopta dans le Lycée une galerie où il allait discourir en se promenant avec ses disciples, jusqu'à l'heure où l'on se parfumait. C'est de là, suivant Hermippus, que lui vint le surnom de péripatéticien; d'autres prétendent qu'on le surnomma ainsi

parce que durant une convalescence d'Alexandre il discourait avec ce prince en se promenant. Cependant lorsque le nombre de ses disciples se fut accru il ouvrit une école ; car, disait-il,

Il serait honteux de se taire et de laisser parler Xénocrate.

Il exerçait ses élèves à discuter sur une thèse donnée et les formait en même temps à la rhétorique. Il se rendit ensuite auprès de l'eunuque Hermias, tyran d'Atarne, qui s'était, dit-on, prostitué à lui. Suivant une autre version, Hermias l'aurait reçu dans sa famille en lui donnant sa fille ou sa nièce ; tel est du moins le récit de Démétrius de Magnésie dans le traité *des Poètes et écrivains de même nom*. Il ajoute qu'Hermias était Bithynien, esclave d'Eubulus, et qu'il avait tué son maître. Aristippe prétend de son côté, dans le traité *de la Sensualité antique*, qu'Aristote avait conçu une violente passion pour la concubine d'Hermias, et que celui-ci la lui ayant accordée il l'épousa et fit à cette femme, dans les transports de sa joie, des sacrifices semblables à ceux que les Athéniens offrent à Cérès d'Eleusis. Il composa aussi à l'honneur d'Hermias un hymne que nous rapportons plus bas. De là il alla en Macédoine, auprès de Philippe, devint précepteur d'Alexandre, fils de ce prince, et obtint le rétablissement de Stagire, sa patrie, détruite par Philippe. Il donna lui-même des lois à ses concitoyens.

Il avait établi, à l'exemple de Xénocrate, des règlements dans l'intérieur de son école, et tous les dix jours on y élisait un chef. Lorsqu'il crut avoir assez fait pour s'attacher Alexandre, il retourna à Athènes, après avoir recommandé à ce prince Callisthène d'Olynthe, son parent. Callisthène avait coutume de

parler sans ménagement à Alexandre et de mépriser ses ordres ; Aristote lui avait même dit à ce sujet :

Ta vie sera courte, ô mon fils, à en juger par ton langage <sup>1</sup>.

C'est ce qui arriva en effet : Callisthène, ayant été impliqué dans la conspiration d'Hermolaüs contre Alexandre, fut enfermé dans une cage de fer et promené ainsi quelque temps, dévoré par la vermine et la malpropreté, puis jeté aux lions.

Aristote, de retour à Athènes, y dirigea son école pendant treize ans et se retira ensuite secrètement à Chalcis pour se soustraire aux poursuites de l'hérophante Eurymédon ou, suivant d'autres, à celle de Démophile. Hermippus dit, dans les *Histoires diverses*, que Démophile l'accusait en même temps pour l'hymne à Hermias dont nous avons parlé et pour l'inscription suivante qu'il avait fait graver à Delphes sur la statue de ce tyran :

Le roi de Perse, armé de l'arc, l'a tué traîtreusement, au mépris des lois divines de la justice. Il ne l'a point vaincu au grand jour, la lance à la main, dans un combat sanglant ; mais il a caché sa fourberie sous les dehors de l'amitié.

Eumélus dit, au cinquième livre des *Histoires*, qu'Aristote s'empoisonna à l'âge de soixante-dix ans. Il ajoute qu'il avait trente ans lorsqu'il s'attacha à Platon ; mais c'est une erreur, car il ne vécut pas au delà de soixante-trois ans, et il en avait dix-sept lorsqu'il devint disciple de Platon.

Voici l'hymne en question :

O vertu, toi que poursuivent si péniblement les mortels,  
Toi le but le plus noble de la vie ;

<sup>1</sup> Homère, *Iliade*, XVIII, 95.

C'est pour toi, vierge auguste, pour les charmes,  
 Que les Grecs bravent à l'envi la mort,  
 Et supportent courageusement les durs travaux.  
 De quelle ardeur tu remplis les âmes!  
 Quels germes immortels tu y déposes, plus précieux que  
     l'or,  
 Que la famille, que les douceurs du sommeil!  
 Pour toi le divin Hercule et les fils de Lédà  
 Ont bravé mille maux,  
 Entraînés par l'attrait de ta puissance.  
 Ardents à te poursuivre, Achille  
 Et Ajax sont descendus au séjour de Pluton.  
 Séduit aussi par tes attraits,  
 Le fils d'Atarne a fermé les yeux aux rayons du soleil  
     attristé.  
 Mais la gloire de ses grandes actions ne périra pas;  
 Les filles de Mémoire,  
 Les Muses, célébreront éternellement son nom;  
 Elles diront son respect pour Jupiter hospitalier, son inalté-  
     rable amitié.

J'ai fait moi-même les vers suivants sur Aristote :

Eurymédon, prêtre des mystères de Cérès, se préparait à accuser Aristote d'impiété; mais il le prévint en buvant du poison. C'était donc au poison à triompher d'injustes calomnies.

Phavorinus dit, dans les *Histoires diverses*, qu'Aristote est le premier qui ait composé pour lui-même une défense judiciaire, précisément à propos de cette accusation. Il y disait qu'à Athènes

La poire naît sur le poirier et la figue sur l'accusation<sup>1</sup>.

Apollodore dit dans les *Chroniques* qu'Aristote, né

<sup>1</sup> Je rétablis le texte des deux manuscrits de la Bibl. royale : σῦλον δ' ἐπὶ δίκῃ. Figue est pris ici pour calomnie. Homère avait dit (*Odyss.*, VIII, 120) : « La poire naît sur le poirier et la figue sur le figuier. »

la première année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade, s'était attaché à Platon dans sa dix-septième année, et avait suivi ses leçons pendant vingt-cinq ans. La quatrième année de la cent huitième olympiade il alla à Mitylène, sous l'archontat d'Eubulus. La première année de cette même olympiade, à l'époque de la mort de Platon, Théophilus étant archonte, il était allé auprès d'Hermias où il passa trois ans. Sous l'archontat de Pythodotus, il se rendit à la cour de Philippe, la seconde année de la cent neuvième olympiade, Alexandre ayant alors quinze ans; il revint à Athènes la seconde année de la cent onzième olympiade, établit son école au Lycée et y enseigna treize ans. Il se retira ensuite à Chalcis la troisième année de la cent treizième olympiade et y mourut de maladie, à l'âge de soixante-trois ans, l'année même où Démosthène mourut dans l'île de Calauria, sous l'archontat de Philoclès. On dit que l'issue de la conjuration de Calliclès l'avait vivement irrité contre Alexandre et que ce prince de son côté, pour chagriner Aristote, avait comblé de faveurs Anaximène et envoyé des présents à Xénocrate.

Théocrite de Chio a fait contre lui une épigramme citée par Ambryon dans la *Vie de Théocrite*; la voici :

Aristote, cet esprit vide, a élevé ce tombeau vide à Hernias, eunuque et esclave d'Eubulus.

Timon le critique aussi en ces termes :

Ni les misérables futilités d'Aristote.

Telle fut la vie de ce philosophe. Je transcris ici son testament qui m'est tombé entre les mains :

Il ne m'arrivera rien de fâcheux; cependant, en cas d'évène-

ment, voici mes volontés : Je nomme Antipater exécuter général et universel. En attendant le mariage de Nicanor avec ma fille, j'institue pour curateurs de mes enfants et d'Herpyllis, ainsi que pour administrateurs des biens que je laisse, Timarque, Hipparque, Diotelès et Théophraste (si toutefois il veut accepter cette charge). Quand ma fille sera nubile, on la mariera à Nicanor. Que si elle venait à mourir avant son mariage ou sans avoir d'enfants, — que les dieux la préservent et détournent ce malheur ! — je laisse Nicanor libre de disposer de mon fils et de mes biens comme il convient et à lui et à moi. Il prendra également soin du fils et de la fille de Nicomaque, veillera à tous leurs intérêts et leur tiendra lieu de père et de frère. Si Nicanor venait à mourir, — ce que je ne veux point prévoir, — avant d'épouser ma fille ou sans avoir d'enfants, son testament, s'il en a fait un, aura son plein effet. Si, dans ce cas, Théophraste veut prendre ma fille, il sera substitué à tous les droits de Nicanor; sinon, les tuteurs, de concert avec Antipater, prendront à l'égard de mon fils et de ma fille les mesures qu'ils jugeront les plus convenables. Je demande aussi qu'en souvenir de moi les tuteurs et Nicanor veillent sur Herpyllis, qui m'a donné des preuves nombreuses d'affection, et sur tout le reste. Si elle veut se marier, que celui qu'elle épousera ne soit pas indigne de moi. On lui donnera, indépendamment de ce qu'elle a déjà reçu, un talent d'argent prélevé sur ce que je laisse, trois servantes si elle le veut, outre celle qu'elle a déjà, et le jeune Pyrrhéus. Si elle désire demeurer à Chalcis, elle y occupera le logement contigu au jardin; si au contraire elle préfère Stagire, elle habitera la maison de nos pères; quelle que soit l'habitation qu'elle choisisse, les tuteurs la feront meubler d'une manière convenable et selon ses goûts. Nicanor veillera également à ce que le jeune Myrmex soit reconduit à ses parents d'une manière digne de moi, avec tout ce que j'ai reçu de lui. Ambracis sera libre à l'époque du mariage de ma fille, et on lui donnera cinq cents drachmes avec la servante qu'elle a maintenant. On donnera également à Thalé, outre la servante que je lui ai achetée, mille drachmes et une autre servante. On achètera pour Simon un esclave, ou bien on lui en donnera la valeur en argent, indépendamment de la somme qu'il a déjà reçue pour en acheter un autre. Tachon sera libre à l'époque du mariage de ma fille, ainsi que Philon, Olympius et son fils. Les enfants de mes esclaves ne pourront être vendus : ils passeront au service de mes héritiers, pour être affranchis quand ils seront adultes,

s'ils l'ont mérité. On veillera aussi à ce que les statues que j'ai commandées à Gryllion soient mises en place lorsqu'elles seront terminées, ainsi que celles de Nicanor et de Proxène, que j'avais l'intention de lui commander, et celle de la mère de Nicanor. On fera également mettre en place celle d'Arimnestus, qui est exécutée; car il n'a pas laissé d'enfants, et je désire qu'un monument conserve son souvenir. On consacra à Cérés la statue de ma mère, soit à Némée, soit ailleurs si on le juge convenable. Quel que soit le lieu que l'on choisisse pour mon tombeau, on y déposera les restes de Pythias, conformément à sa volonté. Enfin, Nicanor remplira le vœu que j'ai fait pour sa conservation, et consacra à Jupiter et à Minerve sauveurs, dans Stagire, des animaux de pierre de quatre coudées.

Telles sont ses dispositions testamentaires. On raconte qu'il se trouva chez lui à sa mort une foule de vases de terre. Lycon rapporte qu'il avait coutume de se baigner dans un bassin rempli d'huile chaude qu'il revendait ensuite. On dit aussi qu'il s'appliquait sur la poitrine une outre remplie d'huile chaude, et qu'au lit il tenait à la main une boule de cuivre suspendue au-dessus d'un bassin, afin que cette boule en tombant le réveillât.

On cite de lui une foule de sentences remarquables: quelqu'un lui ayant demandé ce qu'on gagnait à mentir, il répondit: « De n'être pas cru quand on dit la vérité. »

On lui reprochait d'avoir donné l'aumône à un méchant homme: « J'ai eu pitié de l'homme, dit-il, et non du caractère. »

Il disait fréquemment à ses amis et aux nombreux visiteurs qui se pressaient autour de lui, en quelque lieu qu'il se trouvât, que la vue perçoit la lumière au moyen de l'air ambiant et l'âme par l'intermédiaire des sciences.

Souvent aussi il critiquait les Athéniens de ce

qu'ayant découvert le froment et les lois, ils se servaient du froment, mais non des lois.

« Les racines de l'instruction sont amères, disait-il encore, mais les fruits en sont doux. »

On lui demandait quelle est la chose qui vieillit vite : « La reconnaissance, » répondit-il. A cette autre question : qu'est-ce que l'espérance? il répondit : « Le songe d'un homme éveillé. »

Diogène lui ayant présenté une figue, il songea que s'il la refusait le cynique devait avoir un bon mot tout prêt; il prit donc la figue, et dit : « Diogène a perdu en même temps sa figue et son bon mot. » Diogène lui en ayant donné une autre, il la prit, l'éleva en l'air à la manière des enfants, et s'écria : « O grand Diogène! » puis il la lui rendit.

Il disait que l'instruction suppose trois choses : un heureux naturel, l'éducation, l'exercice.

Informé que quelqu'un parlait mal de lui, il se contenta de dire : « Qu'il me donne même des coups de fouet, s'il le veut, en mon absence. »

Il disait que la beauté est la meilleure de toutes les recommandations. D'autres prétendent que cette définition est de Diogène et qu'Aristote la définissait : « l'avantage d'un noble extérieur. » Socrate l'avait définie de son côté : « une tyrannie de peu de durée; » Platon : « le privilège de la nature; » Théophraste : « une tromperie muette; » Théocrite : « un mal brillant; » Carnéade : « une royauté sans gardes. »

On demandait à Aristote quelle différence il y a entre un homme instruit et un ignorant : « La même, répondit-il, qu'entre un vivant et un mort. »

« L'instruction, disait-il, est un ornement dans la prospérité et un refuge dans l'adversité. »

« Les parents qui instruisent leurs enfants sont plus

estimables que ceux qui leur ont seulement donné le jour : aux uns on ne doit que la vie ; on doit aux autres l'avantage de bien vivre. »

Un homme se vantait devant lui d'être d'une grande ville : « Ce n'est pas là ce qu'il faut considérer, lui dit-il ; il faut voir si l'on est digne d'une patrie illustre. »

Quelqu'un lui ayant demandé ce que c'est qu'un ami, il répondit : « Une même âme en deux corps. »

Il disait que parmi les hommes les uns économisent comme s'ils devaient vivre éternellement, et les autres prodiguent leur bien comme s'ils n'avaient plus qu'un instant à vivre.

On lui demandait pourquoi on aime à être longtemps dans la compagnie de la beauté : « C'est là, dit-il, une question d'aveugle. »

Interrogé une autre fois sur les avantages que lui avait procurés la philosophie, il dit : « Je lui dois de faire sans contrainte ce que les autres ne font que par la crainte des lois. »

On lui demandait ce que doivent faire des disciples pour profiter, il répondit : « Tâcher d'atteindre ceux qui sont devant, sans attendre ceux qui sont derrière. »

Un bavard lui ayant dit, après l'avoir accablé d'injures : « T'ai-je assez étrillé maintenant ? » il répondit : « Je ne t'ai pas même écouté. »

On lui reprochait d'avoir fait du bien à un homme peu estimable (car on rapporte aussi ce trait de cette manière) : « Ce n'est pas l'homme, dit-il, que j'ai eu en vue, mais l'humanité. »

Quelqu'un lui ayant demandé comment il fallait en agir avec ses amis, il répondit : « Comme nous voudrions qu'ils en agissent avec nous. »

Il définissait la justice : « une vertu qui consiste à

donner à chacun suivant son mérite; » et disait que l'instruction est le meilleur viatique pour la vieillesse.

Phavorinus rapporte au second livre des *Commentaires* qu'il disait fréquemment : « O mes amis, il n'y a point d'amis. » Cette maxime se trouve en effet au septième livre de la morale.

Telles sont les maximes remarquables qu'on lui attribue. Il a composé une infinité d'ouvrages dont j'ai jugé à propos de donner ici le catalogue, eu égard au rare génie qu'il a déployé dans tous les genres<sup>1</sup> : de la Justice, IV livres; des Poètes, III; de la Philosophie, III<sup>2</sup>; le Politique, I; de la Rhétorique, ou Gryllus, I; Nérinthus, I; le Sophiste, I; Ménexène, I; l'Amoureux, I; le Banquet, I; de la Richesse, I; Exhortations, I; de l'Ame, I<sup>3</sup>; de la Prière, I; de la Noblesse, I; de la Volupté, I; Alexandre, ou des Colons, I; de la Royauté, I; de l'Instruction, I; du Bien, III; sur quelques passages des lois de Platon, III; sur quelques passages de la République, II; Économique, I<sup>4</sup>; de l'Amitié, I; de la Passivité, I<sup>5</sup>; des Sciences, I; des choses sujettes à controverse, II; Solutions de controverses, IV; Divisions sophistiques, IV; des Contraires, I; des Espèces et des

<sup>1</sup> Ce catalogue est loin d'être complet. D'un autre côté, beaucoup des ouvrages qu'il comprend ne sont que des parties détachées des traités que nous possédons.

<sup>2</sup> Samuel Petit croit que ces trois livres correspondent aux livres XII, XIII, XIV de la Métaphysique.

<sup>3</sup> Cet ouvrage diffère des trois livres sur l'Ame, que nous possédons; car c'était un dialogue. (Voy. Plutarque, *Vie de Dion*, ch. xxii.)

<sup>4</sup> Il existe aujourd'hui deux livres sous ce titre.

<sup>5</sup> Jonsius (*de Ordine librorum Arist.*) fait remarquer avec raison que ce n'était pas là un ouvrage distinct, mais bien une partie du traité *des Animaux*, livre IV, ch. iii.

Genres , I ; du Propre , I ; Commentaires épichérématisques , III ; Propositions sur la vertu , III ; Objections , I ; des acceptions diverses , ou Traité préliminaire , I<sup>1</sup> ; des Mouvements de la colère , I ; Éthique , V ; des Éléments , III ; de la Science , I ; du Principe , I ; Divisions , XVIII ; des choses divisibles , I ; de l'Interrogation et de la réponse , II ; du Mouvement , II ; Propositions , I ; Propositions éristiques , IV ; Syllogismes , I ; premiers Analytiques , IX ; seconds , ou grands Analytiques , II ; des Problèmes , I ; sur la Méthode , VIII ; du Mieux , I ; de l'Idée , I ; Définitions , comme préambule aux Topiques , VII ; Syllogismes , II ; Syllogistique et Définitions , I ; du Désirable et de l'Accidentel , I ; Préambule aux lieux , I ; Topiques sur les définitions , II ; des Passions , I ; de la Divisibilité , I ; des Mathématiques , I ; Définitions , XIII ; Epichérèmes , II ; de la Volupté , I ; Propositions , I ; de la Détermination volontaire , I ; du Beau , I ; Questions épichérématisques , XXV ; Questions érotiques , IV ; Questions sur l'amitié , II ; Questions sur l'âme , I ; Politique , II ; Leçons sur la politique , dans le genre de Théophraste , VIII ; des Actions justes , II ; Collection des Arts , II ; l'Art oratoire , II ; l'Art , I ; un autre ouvrage également intitulé : Art , II ; Méthode , I ; Introduction à l'Art de Théodecte , I ; Traité de l'Art poétique , II ; Enthymèmes de rhétorique ; de la Grandeur , I ; Division des enthymèmes , I ; de la Diction , II ; des Conseils , I ; Collection , II ; de la Nature , III ; Physique , I ; sur la Philosophie d'Archytas , III ; Doctrines de Speusippe et de Xénocrate , I ; Extrait des doctrines de Timée et d'Archytas , I ; contre les doctrines de Mélissus , I ; contre les doctrines d'Alcméon , I ;

<sup>1</sup> Cinquième livre de la Métaphysique.

contre les Pythagoriciens, I; contre Gorgias, I; contre Xénophane, I; contre Zénon, I; sur les Pythagoriciens, I; des Animaux, IX; Anatomie, VIII; Choix de questions anatomiques, I; des Animaux composés, I; des Animaux mythologiques, I; de l'Impuissance à procréer, I; des Plantes, II; sur la Physiognomonie, I; Matière médicale, II; de la Monade, I; Signes des tempêtes, I; Astronomie, I; Optique, I; du Mouvement, I; de la Musique, I; Mnémonique, I; Difficultés d'Homère, VI; Poétique, I; Physique, par ordre alphabétique, XXXVIII; Problèmes résolus, II; Encycliques, II; Mécanique, I; Problèmes tirés de Démocrite, II; de l'Aimant, I; Paraboles, I; ouvrages divers, XII; divers sujets traités selon leur genre, XIV; Droits, I<sup>1</sup>; Vainqueurs olympiques, I; Vainqueurs aux jeux pythiens, dans les concours de musique, I; Pythique, I; Liste des vainqueurs aux jeux pythiens, I; Victoires dionysiaques, I; des Tragédies, I; Renseignements, I<sup>2</sup>; Proverbes, I; Loi de recommandation, I; des Lois, IV; catégories, I; de l'Élocution, I; Gouvernement de cent cinquante-huit villes, leur administration démocratique, oligarchique, aristocratique, tyrannique; Lettre à Philippe; Lettre des Selymbriens; quatre lettres à Alexandre, neuf à Antipater, une à Mentor, une à Thémistagoras, une à Philoxénus, une à Démocrite. Il a laissé aussi un poème qui commence ainsi :

O Dieu antique et vénérable, toi qui lances au loin les traits,  
et des élégies dont le commencement est :

<sup>1</sup> Droits réciproques des villes grecques dans les rapports internationaux.

<sup>2</sup> *Histoire des Poètes anciens et modernes.*

Fille d'une mère ornée de tous les talents.

Tels sont les ouvrages d'Aristote; ils forment en tout quatre cent quarante-cinq mille deux cent soixante-dix lignes.

Voici maintenant les doctrines qu'il y enseigne :

La philosophie comprend deux parties : pratique et théorique. La philosophie pratique se divise elle-même en morale et politique, cette dernière embrassant tout ce qui a rapport au gouvernement des États et à l'administration domestique. La philosophie théorique comprend la physique et la logique. Cette dernière partie toutefois ne forme pas une simple subdivision roulant sur un point spécial ; c'est l'instrument de la science tout entière, et un instrument d'une rare perfection. Elle a un double objet, la persuasion et la découverte du vrai, et, dans chacune de ces fonctions, elle dispose de deux instruments : de la dialectique et de la rhétorique comme moyens de persuasion, de l'analyse et de la philosophie pour découvrir la vérité. Du reste, Aristote n'a rien négligé de ce qui a trait soit à la découverte, soit à l'appréciation de la vérité, soit à l'application des règles : ainsi, en vue de la découverte du vrai, il donne les Topiques, et les ouvrages sur la méthode, véritable arsenal de propositions, d'où on peut tirer pour toutes les questions possibles des arguments qui portent la conviction. Comme critérium, il donne les premiers et les seconds Analytiques ; les premiers contiennent l'examen critique des principes et les seconds l'examen des conclusions qu'on en tire. Enfin, en vue de l'application des règles, il a composé les ouvrages sur la discussion, sur l'interrogation et la dispute, la réfutation des sophistes, le traité des syllogismes, etc.

Il admet un double critérium : les sens pour les représentations sensibles, l'entendement pour les idées morales et toutes celles qui ont rapport au gouvernement des villes, à l'administration domestique, aux lois. La fin de l'homme, selon lui, est la pratique de la vertu dans une vie parfaite. Le bonheur se compose de trois espèces de biens : ceux de l'âme, les premiers en dignité ; ceux du corps, comme la santé, la force, la beauté et les autres avantages du même genre ; enfin les biens extérieurs, richesse, naissance, gloire, etc.

La vertu seule ne suffit point au bonheur ; il faut qu'il s'y joigne les biens extérieurs et ceux du corps ; de sorte que le sage sera malheureux s'il est accablé par la pauvreté et rongé par la douleur ou par d'autres maux semblables. Cependant le vice à lui seul rend malheureux, eût-on en abondance les biens extérieurs et ceux du corps. Les vertus ne sont pas nécessairement liées l'une à l'autre, car on peut posséder la prudence et la justice sans la tempérance et la continence. Le sage n'est pas sans passions, mais seulement modéré dans ses passions.

Il définissait l'amitié : « une bienveillance égale et réciproque, » et distinguait trois espèces d'amitié : celle qui naît des liens du sang ; l'amitié érotique et celle qui résulte des relations d'hospitalité. Il distinguait également deux sortes d'amour, l'amour charnel et l'amour philosophique. Il pensait que le sage peut aimer, se mêler des affaires publiques, se marier et vivre dans la société des rois.

Trois genres de vie, selon lui : spéculative, pratique, voluptueuse ; la première de beaucoup supérieure aux autres. Il regardait les connaissances libérales comme utiles à l'acquisition de la vertu. Enfin personne n'a poussé plus loin que lui la recherche des causes natu-

relles, à tel point qu'il n'y a si petite chose dont il n'ait donné la cause; c'est à cela qu'il faut attribuer cette multitude de commentaires physiques qu'il a composés.

Pour lui, comme pour Platon, Dieu est incorporel. Sa providence embrasse les phénomènes célestes; il est immobile. Une sorte de sympathie unit les choses de la terre à celles du ciel et fait qu'elles obéissent à leur action. Indépendamment des quatre éléments, il en existe un cinquième, dont sont composés les corps célestes et qui possède un mouvement propre à lui seul, le mouvement circulaire. L'âme est également incorporelle; elle est la première entéléchie, c'est-à-dire l'entéléchie d'un corps physique et organique, possédant la vie en puissance. Il appelle *entéléchie* ce qui a une forme incorporelle, et il en distingue deux espèces: l'une seulement en puissance, — telle est, par exemple, la propriété qu'a la cire d'être façonnée et de devenir un Hermès, ou la propriété qu'a l'airain de devenir une statue; — l'autre en acte: ainsi l'Hermès ou la statue réalisés.

Il l'appelle *entéléchie d'un corps physique* parce que certains corps sont l'œuvre de l'art et ont été façonnés par l'homme: par exemple, une tour, un vaisseau; et que les autres au contraire sont des œuvres de la nature, comme les plantes et les corps des animaux; d'un *corps organique*, c'est-à-dire organisé pour une fin, comme la vue pour voir et l'ouïe pour entendre.

*Possédant la vie en puissance*, c'est-à-dire en lui-même. Le mot puissance se prend dans deux sens: la puissance est ou latente ou en acte; en acte, par exemple l'état de l'âme chez un homme éveillé; latente, dans le sommeil. C'est pour faire rentrer

ce dernier cas dans la définition, qu'il a employé le mot *en puissance*.

Aristote a traité longuement une foule d'autres questions qu'il serait trop long d'énumérer ici ; car en toutes choses il a porté une ardeur et une facilité d'invention incomparables , ainsi que le prouvent ses écrits dont nous avons donné le catalogue et qui , à n'y comprendre que les ouvrages d'une autorité incontestée, forment près de quatre cents traités. On lui attribue beaucoup d'autres écrits, ainsi que des maximes pleines de sens et de sel, conservées seulement par tradition.

Il y a eu huit Aristote : le premier est celui dont il est ici question ; le second administra la république d'Athènes et a laissé des harangues judiciaires d'une grande élégance ; le troisième a écrit sur l'Iliade ; le quatrième est un rhéteur sicilien , auteur d'une réfutation du Panégyrique d'Isocrate ; le cinquième, surnommé *Mythus*, était ami d'Eschine, disciple de Socrate ; le sixième était de Cyrène et a écrit sur la poétique ; le septième est un chef de gymnase cité par Aristoxène dans la *Vie de Platon* ; le huitième est un grammairien obscur, auteur d'un traité sur le pléonasma.

Aristote de Stagire eut un grand nombre de disciples ; le plus célèbre est Théophraste dont nous allons parler.

## CHAPITRE II.

## THÉOPHRASTE.

Théophraste d'Érèse était fils d'un foulon nommé Mélanta, suivant Athénodore, au huitième livre des *Promenades*. Il suivit d'abord dans sa patrie les leçons de Leucippe, son concitoyen ; puis il s'attacha à Platon et en dernier lieu à Aristote, auquel il succéda dans la direction de son école, lorsque celui-ci se retira à Chalcis, la cent quatorzième olympiade. Myronianus d'Amastria rapporte, au premier livre des *Chapitres historiques semblables*, qu'il avait un esclave du nom de Pompylus versé dans la philosophie.

Théophraste joignait à une haute intelligence un grand amour du travail. Il fut le maître du poète comique Ménandre, au rapport de Pamphilus dans le trente-deuxième livre des *Commentaires*. On vante aussi son caractère bienveillant et affable. Il fut protégé par Cassandre, et Ptolémée l'invita à se rendre à sa cour. Telle était l'affection des Athéniens pour Théophraste, qu'Agonidès ayant osé l'accuser d'impiété vit presque l'accusation se retourner contre lui. Deux mille disciples accouraient à ses leçons. Voici ce qu'il dit lui-même à propos de son jugement, dans une lettre à Phantias le péripatéticien : « Il n'est pas facile de trouver dans une réunion de tous les citoyens les dispositions qu'on voudrait, pas même dans une assemblée choisie ; cependant les leçons dissipent les préjugés ; car aujourd'hui il n'est plus possible de mépriser tout à fait l'opinion et de n'en tenir aucun

compte. » Il se donne dans cette lettre le nom de *scolastique*<sup>1</sup>.

Cependant, malgré son caractère, il lui fallut s'exiler pour quelque temps avec tous les autres philosophes, lorsque Sophocle, fils d'Amphiclidès, eut fait rendre une loi qui défendait, sous peine de mort, de tenir école sans l'autorisation du sénat et du peuple. Mais dès l'année suivante ils purent revenir : car Sophocle ayant été accusé à son tour par Philion comme violateur des lois, les Athéniens le condamnèrent à une amende de cinq talents, rapportèrent le décret et rappelèrent les philosophes afin que Théophraste pût revenir et enseigner comme auparavant.

Son véritable nom était Tyrtame ; Aristote lui donna celui de Théophraste par allusion à la grâce divine de son langage. Aristippe rapporte dans le quatrième livre de la *Sensualité antique* qu'il était épris du fils d'Aristote, Nicomaque, quoique celui-ci fût son disciple. On prétend aussi qu'Aristote disait de lui et de Callisthène ce que Platon avait dit d'Aristote et de Xénocrate, comme on l'a vu plus haut : opposant l'admirable pénétration de Théophraste et sa facilité d'élocution à la lenteur d'esprit de Callisthène, il disait que l'un avait besoin de frein et l'autre d'éperon. On dit qu'après la mort d'Aristote, Théophraste posséda en propre un jardin, pour l'acquisition duquel il fut aidé par Démétrius de Phalère dont il avait l'amitié.

On lui attribue quelques maximes remarquables : il disait, par exemple, qu'il vaut mieux se fier à un cheval sans frein qu'à un discours sans méthode. Dans un repas, voyant quelqu'un garder un silence absolu,

<sup>1</sup> Chef d'école.

il lui dit : « Si tu es ignorant, tu fais bien ; mais si tu es instruit, tu as tort. » Il répétait sans cesse que de toutes les dépenses, la plus coûteuse est celle du temps.

Il mourut vieux, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après avoir quelque temps interrompu ses travaux. J'ai fait sur lui ces vers :

Quelqu'un a dit avec raison que l'esprit est un arc qui se rompt si on le détend : tant que Théophraste se livre à ses travaux, il ne connaît ni maladie, ni infirmités ; à peine les a-t-il abandonnés, que les forces le quittent et il succombe.

On rapporte que ses disciples lui ayant demandé s'il n'avait rien à leur dire, il répondit : « Je n'ai rien à vous recommander, sinon de vous rappeler que dans la vie la gloire nous offre un appât trompeur ; car à peine commençons-nous à vivre qu'il nous faut mourir. Soyez donc heureux, et de deux choses l'une : ou bien renoncez à l'étude, car le labeur est grand ; ou bien cultivez-la avec ardeur, car la gloire aussi est grande. Du reste, le vide de la vie l'emporte sur les avantages qu'elle procure ; mais il ne m'appartient plus maintenant de vous dire ce qu'il faut faire ; c'est à vous d'y pourvoir ; » et en achevant ces mots il expira. Toute la ville d'Athènes assista à ses funérailles et on lui rendit toute espèce d'honneurs<sup>1</sup>.

Théophraste a laissé un nombre prodigieux d'ouvrages excellents. J'ai cru devoir, en raison de leur mérite, en donner le catalogue :

Premiers Analytiques, III livres ; seconds Analytiques, VII ; sur l'Analyse des Syllogismes, I ; Abrégé des Analytiques, I ; des Lieux communs dans la déduction, II ; Critique de la théorie de la discussion ; des

<sup>1</sup> Je lis : *πασὶ τὸν ἄνδρα κ. τ. λ.*

Sensations, I; contre Anaxagore, I; sur les doctrines d'Anaxagore, I; sur la doctrine d'Anaximène, I; sur la doctrine d'Archélaüs, I; du Sel, du Nitre et de l'Alun, I; de la Formation des pierres, II; des Lignes insécables, I; de l'Ouïe, II; des Vents, I; Différence des vertus, I; de la Royauté, I; de l'Éducation d'un roi, I; Vies, III; de la Vieillesse, I; sur l'Astronomie de Démocrite, I; Entretiens sur les phénomènes célestes, I; des Images, I; des Humeurs, de la Peau et des Chairs, I; Système du monde, I; des Hommes, I; Collection des bons mots de Diogène, I; Définitions, III; sur l'Amour, I; autre traité sur l'Amour, I; du Bonheur, I; des Espèces, II; de l'Épilepsie, I; de l'Enthousiasme, I; sur Empédocle, I; Epichérèmes, XVIII; Controverses, III; de la Volonté, I; Abrégé de la République de Platon, II; de la Différence dans la voix des animaux de même espèce, I; des Phénomènes subits, I; des Animaux qui mordent et qui blessent, I; des Animaux qui passent pour intelligents, I; des Animaux qui vivent sans humidité, I; des Animaux qui changent de peau, I; des Animaux à terriers, I; des Animaux, VII; de la Volupté suivant Aristote, I; autre traité sur la Volupté, I; Questions, XXIV; du Chaud et du Froid, I; des Vertiges et des Éblouissements, I; de la Sueur, I; de l'Affirmation et de la Négation, I; Callisthène, ou du Chagrin, I; de la Fatigue, I; du Mouvement, III; des Pierres, I; des Maladies pestilentielles, I; de la Défaillance, I; des Métaux, II; du Miel, I; Recueil des doctrines de Métrodore, I; Explications sur les météores, II; de l'ivresse, I; des Lois, par ordre alphabétique, XXIV; Abrégé des Lois, X; sur les Définitions, I; des Odeurs, I; du Vin et de l'Huile; premières Propositions, XVIII; des Législateurs, VI;

des Politiques, VI; la Politique suivant les circonstances, IV; des Coutumes politiques, IV; du meilleur Gouvernement, I; Recueil de problèmes, V; sur les Proverbes, I; sur la Congélation et la Fusion, I; du Feu, II; du Souffle, I; de la Paralysie, I; de l'Asphyxie, I; de la Démence, I; des Passions, I; des Signes, I; Sophismes, II; de la Résolution des syllogismes, I; Topiques, II; du Châtiment, II; des Poils, I; de la Tyrannie, I; de l'Eau, III; du Sommeil et des Songes, I; de l'Amitié, III; de l'Ambition, II; de la Nature, III; des Phénomènes naturels, XVIII; Abrégé des Phénomènes naturels, II; Phénomènes naturels, VIII; contre les Physiciens, I; Histoire des plantes, X; Causes des plantes, VIII; des Humeurs, V; de la fausse Volupté, I; Questions sur l'âme, I; des Arguments sans art, I; des Questions simples, I; de l'Harmonie, I; de la Vertu, I; Attaques ou Contradictions, I; de la Négation, I; de la Pensée, I; du Rire, I; Soirées, II; Divisions, II; des Différences, I; des Injustices, I; de l'Accusation, I; de la Louange, de l'Expérience, I; Lettres, III; des Animaux spontanés, I; des Sécrétions, I; Louanges des Dieux, I; des Fêtes, I; de la Bonne Fortune, I; des Enthymèmes, I; des Découvertes, II; Entretiens moraux, I; Caractères moraux, I; du Trouble, I; de l'Histoire, I; de l'Appréciation des syllogismes, I; de la Flatterie, I; de la Mer, I; à Cassandre, sur la Royauté, I; sur la Comédie, I; sur les Météores, I; sur la Diction, I; Recueil de discours, I; Solutions, I; sur la Musique, III; des différents Mètres, I; Mégaclys, I; des Lois, I; des Choses contraires aux lois, I; Recueil des opinions de Xénocrate, I; Conversations, I; du Serment, I; Préceptes de Rhétorique, I; de la Richesse, I; de la Poétique, I; Problèmes poli-

..

tiques, moraux, physiques, érotiques, I; Proverbes, I; Recueil de problèmes, I; sur les Problèmes physiques, I; de l'Exemple, I; de la Proposition et de la Narration, I; un autre traité sur la Poétique, I; des Sages, I; de l'Exhortation, I; des Solécismes, I; de l'Art oratoire, I; sur les Arts oratoires en soixante-un points; du Geste, I; Commentaires sur Aristote, ou Commentaires de Théophraste, VI; Opinions sur la nature, XVI; Abrégé des Opinions sur la nature, I; de la Reconnaissance, I; Caractères moraux<sup>1</sup>; du Faux et du Vrai, I; Histoire des institutions religieuses, VI; sur les Dieux, III; Histoire de la géométrie, IV; Abrégé de l'Histoire des Animaux d'Aristote, VI; Epichérèmes, II; Questions, III; de la Royauté, II; des Causes, I; sur Démocrite, I; de la Calomnie, I; de la Génération, I; sur l'Intelligence et les Mœurs des animaux, I; du Mouvement, II; de la Vue, IV; sur les Définitions, II; sur le Mariage, I; sur le Plus et le Moins, I; sur les Musiciens, I; sur la Félicité divine, I; contre les Philosophes de l'Académie, I; Exhortations, I; Commentaires sur le meilleur gouvernement des villes, I; sur le Cratère de Sicile<sup>2</sup>, I; des Principes accordés, I; sur les Problèmes physiques, I; quels sont les Moyens de connaître, I; sur le menteur<sup>3</sup>, III; Préambule aux Lieux, I; à Eschyle, I; Histoire de l'astronomie, VI; Histoire de l'arithmétique; sur l'Accroissement, I; Acicharus, I; des Discours judiciaires, I; de la Calomnie, I; Lettres à Astycréon, Phantias et Nicanor; sur la Piété, I; Evias, I; des Circonstances, II; des Entretiens familiers, I; de l'Éducation des enfants, I;

<sup>1</sup> Beaucoup d'ouvrages sont indiqués deux et trois fois.

<sup>2</sup> De l'Étna.

<sup>3</sup> Espèce de sophisme.

un autre *Traité sur le même sujet*, I; de l'*Éducation*, intitulé aussi des *Vertus*, ou de la *Tempérance*, I; *Exhortations*, I; des *Nombres*, I; *Définitions sur l'énonciation des syllogismes*, I; du *Ciel*, I; *Politique*, II; de la *Nature*; des *Fruits*; des *Animaux*. — En tout deux cent trente-deux mille neuf cent huit lignes.

J'ai aussi rencontré son testament conçu en ces termes :

Tout ira bien; cependant, en cas d'événement, ceci est mon testament : Je donne tout ce qui est dans ma maison à Mélante et Pancréon, fils de Léonte. Quant à ce que me doit Hipparque, je veux que l'emploi en soit ainsi réglé : On achèvera d'abord le musée <sup>1</sup> que j'ai fait construire, ainsi que les statues des Muses, et on y ajoutera tout ce qui peut contribuer à l'embellir. On placera ensuite dans le temple la statue d'Aristote et toutes les offrandes qui y étaient auparavant. On fera également rebâtir le petit portique qui était près du musée avec la même magnificence qu'auparavant, et dans le portique inférieur on déposera les tables qui représentent la circonférence de la terre. On y élèvera aussi un autel, afin que rien ne manque à l'ornement et à la perfection du monument. J'ordonne également qu'on achève la statue de Nicomaque de grandeur naturelle : Praxitèle a reçu le prix du modèle; Nicomaque fera lui-même le reste des frais, et mes exécuteurs testamentaires placeront la statue là où ils jugeront le plus convenable. Voilà ce que j'ordonne par rapport au temple et aux offrandes.

Je donne à Callinus la terre que je possède à Stagire, et tous mes livres à Nélée. Quant à mon jardin, à la promenade et aux maisons contiguës au jardin, je les donne à perpétuité à ceux de mes amis mentionnés plus bas qui voudront s'y livrer en commun à l'étude et à la philosophie; — car tout le monde ne peut pas toujours voyager. — Toutefois, ils ne pourront pas aliéner cette propriété; elle n'appartiendra à aucun d'eux en particulier; mais ils la posséderont en commun, comme un bien sacré, et en jouiront paisiblement et amicalement comme il est

<sup>1</sup> Ecole consacrée aux Muses.

juste et convenable. J'admets à cette jouissance en commun Hipparque, Nélée, Straton, Callinus, Démolimus, Démocrate, Callisthène, Mélante, Pancréon et Nicippus. Aristote, fils de Métrodore et de Pythias, jouira des mêmes droits et les partagera avec eux s'il veut s'adonner à la philosophie; dans ce cas, les plus âgés prendront de lui tous les soins possibles, afin qu'il fasse des progrès dans la science. On m'ensevelira dans la partie du jardin qu'on jugera la plus convenable, et on ne fera pour mes funérailles ni pour mon tombeau aucune dépense exagérée. Après qu'on m'aura rendu les derniers devoirs, selon ma volonté, et qu'on aura pourvu au temple, à mon tombeau, au jardin et à la promenade, j'ordonne que Pompylus, qui habite le jardin, en conserve la garde comme auparavant, et qu'il ait également la surveillance de tout le reste. Ceux auxquels j'en laisse la jouissance auront soin de veiller à ses intérêts et de pourvoir à ses besoins. Pompylus et Trepta, qui sont libres depuis longtemps et m'ont rendu de nombreux services, conserveront, sans pouvoir être jamais inquiétés, outre ce que je leur ai donné et ce qu'ils ont acquis eux-mêmes, deux mille drachmes que je leur constitue sur les fonds d'Hipparque. J'ai souvent exprimé ma volonté sur ce point à Mélante et à Pancréon, et ils ont pris l'engagement de la respecter. Je leur donne en outre Somatala pour servante. Parmi mes serviteurs, je donne la liberté à Molon, Cimon et Parménon, que j'ai déjà affranchis : j'affranchis Manès et Callias après qu'ils auront travaillé quatre ans dans le jardin sans mériter de reproches. Pour les meubles, les exécuteurs testamentaires, après avoir donné à Pompylus ceux qu'ils jugeront à propos, vendront le reste. Je donne Carion à Démétrius, et Donax à Nélée; quant à Eubius, je veux qu'il soit vendu. Hipparque donnera trois mille drachmes à Callinus. Quant à Mélante et à Pancréon, si je n'avais considéré les services que m'a rendus précédemment Hipparque et l'embarras actuel de ses affaires, je les aurais associés à la donation que je lui fais; mais indépendamment de la difficulté qu'ils éprouveraient à administrer avec lui, j'ai cru qu'il leur serait plus avantageux de recevoir une somme déterminée : Hipparque leur donnera donc à chacun un talent. Il fournira également aux exécuteurs testamentaires tout ce qui sera nécessaire pour remplir les clauses ci-dessus, au fur et à mesure des dépenses. Ces conditions remplies, je lui fais remise de toutes les obligations qu'il a contractées envers moi, et je lui abandonne également ce qu'il pourra avoir reçu en mon nom à

Chalcis. Je nomme exécuteurs testamentaires Hipparque , Nélée , Straton , Callinus, Démotimus, Callisthène, Ctésarchus.

Pour plus de garantie, ce testament a été rédigé à trois exemplaires, revêtus chacun du sceau de Théophraste : l'un est déposé entre les mains d'Hégésias, fils d'Hipparque; les témoins sont : Callippus de Pallène, Philomélus d'Évonyme, Ly-sandre d'Hybadé, Philion d'Alopèce. L'autre a été remis à Olympiodore; les témoins sont les mêmes. Le troisième est confié à Adinantus et lui a été porté par Androsthène le fils; les témoins sont Aïmnestus, fils de Cléobule, Lysistratus de Thasos, fils de Phidon; Straton de Lampsaque, fils d'Arcésilas; Thésippus de Cérames, fils de Thésippus; et Dioscoride d'Épi-cephisia, fils de Denys.

Telle est la teneur de son testament. Quelques auteurs prétendent, non sans vraisemblance, que le médecin Érasistrate fut un de ses disciples.

### CHAPITRE III.

#### STRATON.

Straton de Lampsaque, fils d'Arcésilas, que nous avons vu cité dans le testament de Théophraste, lui succéda à la tête du Lycée. Il eut une grande célébrité et fut surnommé le Physicien parce qu'il s'appliqua plus que personne à l'étude de la nature. Straton fut précepteur de Ptolémée Philadelphie et reçut, dit-on, de lui, quatre-vingts talents. Apollodore dit, dans les *Chroniques*, qu'il prit la direction de l'école la cent vingt-troisième olympiade et qu'il la gouverna pendant dix-huit ans.

On a de lui les ouvrages suivants : de la Royauté, III livres ; de la Justice, III ; du Bien, III ; des Dieux, III ; des Principes, III ; des Vies ; du Bonheur ;

de la Philosophie; du Courage; du Vide; du Ciel; du Souffle; de la Nature humaine; de la Génération des animaux; du Mélange; du Sommeil; des Songes; de la Vue; de la Sensation; de la Volupté; des Couleurs; des Maladies; des Jugements; des Forces; de l'Emploi des métaux dans la mécanique; de la Faim et des Éblouissements; du Léger et du Lourd; de l'Enthousiasme; du Temps; de la Nourriture et de l'Accroissement; des Animaux contestés; des Animaux mythologiques; des Causes; Solution de difficultés; Préambule aux lieux; de l'Accident; de la Définition; du Plus et du Moins; de l'Injuste; de l'Avant et de l'Après; du Premier genre; du Particulier; de l'Avenir; Recueil de découvertes, en deux livres; Commentaires (ce dernier ouvrage est contesté); enfin, des Lettres, qui commencent ainsi: « Straton à Arsinoé, salut. »

On dit qu'il était d'une complexion si délicate qu'il s'éteignit doucement et sans douleur. J'ai fait à ce sujet les vers suivants :

Il y eut un homme d'une complexion excessivement faible... Vous ne devinez pas son nom? Je veux parler de Straton, auquel Lampsaque a donné le jour : après avoir lutté toute sa vie contre les maladies, il mourut sans s'en apercevoir, sans douleur.

Il y a eu huit Straton : le premier était disciple d'Isocrate; le second est celui dont il est ici question; le troisième est un médecin qui eut pour maître Érasistrate et fut même élevé dans sa maison, suivant quelques auteurs; le quatrième est un historien auquel on doit le récit des guerres de Philippe et de Persée contre les Romains .....<sup>1</sup>; le sixième est un

<sup>1</sup> Le cinquième est omis dans tous les manuscrits.

épigrammatiste ; le septième, un ancien médecin cité par Aristote ; le huitième, un philosophe péripatéticien qui vécut à Alexandrie.

On possède encore le testament de Straton le Physicien ; il est ainsi conçu :

En cas d'événement, ceci est mon testament : Je laisse à Lampyrion et à Arcésilas tout ce qui est dans ma maison. Sur l'argent que j'ai à Athènes, les exécuteurs testamentaires prélèveront d'abord ce qui sera nécessaire pour mes funérailles et pour l'accomplissement des cérémonies qui s'y rattachent ; ils auront soin d'éviter également la parcimonie et la prodigalité. Je nomme exécuteurs Olympichus, Aristide, Mnésigène, Hippocrate, Épicrate, Gorgylus, Dioclès, Lycon, Athanès.

Je laisse mon école à Lycon ; les autres étant ou trop âgés ou trop occupés, je les engage à confirmer cette disposition. Je lui laisse également tous mes livres, — excepté mes propres ouvrages, — ma vaisselle de table, les tapis et les vases à boire. Les exécuteurs donneront à Épicrate cinq cents drachmes et un esclave au choix d'Arcésilas. Lampyrion et Arcésilas commenceront par anéantir les obligations qu'Iréus a contractées envers moi par-devant Daïppus ; car je lui fais remise du tout et je veux qu'il ne doive rien ni à Lampyrion ni à ses héritiers. Les exécuteurs testamentaires lui donneront en outre cinq cents drachmes et un de mes serviteurs au choix d'Arcésilas ; car il a beaucoup travaillé pour moi et m'a rendu de nombreux services ; il est juste dès lors que je lui assure l'aisance et une vie honorable. J'affranchis Diophantus, Dioclès et Abus ; je donne Simias à Arcésilas, et j'affranchis Dromon. Lorsqu'Arcésilas sera majeur, Iréus calculera avec Olympichus, Épicrate et les autres exécuteurs testamentaires les dépenses faites pour mes funérailles et les cérémonies qui s'y rattachent ; puis Olympichus remettra à Arcésilas l'argent qui lui restera, sans cependant que celui-ci puisse l'inquiéter pour l'époque et le mode de paiement. Arcésilas supprimera également les obligations que j'ai passées à Olympichus et à Amynias, et qui sont déposées chez Philocrate, fils de Tisamène. Arcésilas, Olympichus et Lycon se chargeront de mon tombeau.

**Tel est le testament de Straton, recueilli par Aris-**

ton de Céos. Straton était, comme nous l'avons dit plus haut, un homme d'un grand mérite, versé dans toutes les sciences et surtout dans la physique, la plus ancienne et la plus importante des branches de la philosophie.

---

## CHAPITRE IV.

### LYCON.

Straton eut pour successeur Lycon de Troade, fils d'Astyanax, homme éloquent et d'une rare habileté pour l'éducation de la jeunesse. Il disait qu'il faut gouverner les enfants par la honte et l'émulation, comme les chevaux avec l'éperon et le frein. La grâce et l'élévation de son langage se montrent pleinement dans ce qu'il dit d'une jeune fille pauvre : « C'est un lourd fardeau pour un père qu'une jeune fille qui, faute de dot, a vu passer, sans trouver de mari, la fleur de son âge. » Aussi Antigone disait-il à propos de la douceur de son langage, que de même qu'il est impossible de communiquer à un autre fruit l'odeur et la beauté de la pomme, de même aussi pour l'homme, il faut voir le fruit sur l'arbre, c'est-à-dire entendre chacune de ses paroles de sa propre bouche. De là vient aussi que quelques personnes ajoutaient un G à son nom<sup>1</sup>. Cependant dans ses écrits il se négligeait et était inférieur à lui-même. Quand il entendait des gens se plaindre de n'avoir rien appris quand il en était temps et former de beaux projets

<sup>1</sup> Γλύκων,, doux, agréable.

pour l'avenir, il se moquait d'eux en disant qu'ils s'accusaient eux-mêmes et témoignaient par leurs vaines prières un inutile regret de leur paresse passée. Il disait que ceux qui ont l'esprit faux manquent le but dans leurs raisonnements, semblables à un homme qui voudrait mesurer une ligne droite avec une règle courbe, ou bien regarder son visage dans de l'eau trouble ou dans un miroir renversé. « Beaucoup de gens, disait-il encore, recherchent les couronnes de la place publique<sup>1</sup>; mais bien peu prétendent à celles d'Olympie, pour ne pas dire personne. » Souvent il donna de bons conseils aux Athéniens et leur rendit de grands services. Ses vêtements étaient toujours d'une propreté irréprochable, et même, au dire d'Hermippus, il portait l'élégance et le luxe jusqu'à l'excès. Il prenait aussi beaucoup d'exercice, jouissait d'une santé vigoureuse et avait tout l'extérieur d'un athlète. Antigonus de Caryste prétend même que ses oreilles étaient meurtries et sa peau luisante; aussi prétendait-on qu'il avait disputé le prix de la palestre et celui de la balle aux jeux iliaques, dans sa patrie.

Il était aussi avant que personne dans l'amitié d'Eumène et d'Attale, et recevait d'eux de magnifiques présents. Antigone essaya aussi, mais sans succès, de l'attirer à sa cour. Sa haine pour Hiéronymus le péripatéticien allait si loin, qu'il s'abstint seul de lui rendre visite à propos de la fête qu'il donnait pour l'anniversaire de la naissance d'Alcyon, fête dont nous avons parlé dans la Vie d'Arcésilas. Il dirigea pendant quarante-quatre ans, à partir de la cent vingt-huitième olympiade, l'école péripatéti-

<sup>1</sup> Les orateurs,

cienne que Straton lui avait léguée par son testament. Il avait aussi été disciple de Panthœdus le dialecticien. Il mourut de la goutte, à l'âge de soixante-quatorze ans. J'ai fait sur lui cette épigramme :

Je ne passerai pas sous silence le sort de Lycon, enlevé par la goutte. Une chose surtout m'étonne : lui qui ne pouvait marcher qu'avec le secours d'autrui, comment a-t-il pu parcourir en une seule nuit cette longue route des enfers ?

Il y a eu plusieurs Lycon : le premier était un pythagoricien ; le second est celui qui nous occupe ; le troisième est un poète épique, et le quatrième un épigrammiste.

J'ai aussi trouvé le testament de Lycon ; il est ainsi conçu :

Dans le cas où je ne pourrais pas triompher de cette maladie, je dispose ainsi de mes biens : Je donne tout ce qui est dans ma maison aux deux frères Astyanax et Lycon, à la charge par eux de payer ce que j'ai emprunté et ce que je dois à Athènes, ainsi que les dépenses des funérailles et des autres cérémonies. Je lègue à Lycon mes propriétés d'Athènes et d'Égine, parce qu'il porte mon nom et que pendant le long séjour qu'il a fait avec moi il m'a témoigné une grande affection, comme cela était juste du reste, puisqu'il me tenait lieu de fils. Je donne le jardin qui me sert de promenade à ceux de mes amis qui en voudront jouir, à Bulon, Callinus, Ariston, Amphion, Lycon, Python, Aristomachus, Héraclée, Lycomède et Lycon mon neveu. Ils choisiront eux-mêmes pour chef de mon école celui qu'ils croiront le plus capable de la diriger utilement. J'engage mes autres amis à ratifier leur choix, tant par considération pour moi que dans l'intérêt de l'école. Je charge Bulon et Callinus de mes funérailles et du soin de brûler mon corps, leur recommandant d'éviter également la prodigalité et la parcimonie. Après ma mort, Lycon partagera aux jeunes gens pour leur usage les parfums que je possède à Égine, afin que ma mémoire et celle de Lycon, dont le zèle et

l'affection ne m'ont jamais manqué, soient consacrées par une chose utile. Il m'élèvera une statue et choisira, avec le concours de Diophante et d'Héraclide, fils de Démétrius, l'endroit le plus convenable pour son érection. Sur ce que je possède à Athènes, Lycon prélèvera, avec le concours de Bulon et de Callinus, de quoi payer ce que je puis avoir emprunté depuis son départ, ainsi que les dépenses de mes funérailles et des cérémonies qui s'y rattachent. Ces dépenses seront prises sur le mobilier que je lui laisse en commun avec son frère. Il aura aussi tous les égards convenables pour mes médecins Pasithémis et Midias ; car je ne puis assez reconnaître et récompenser les soins qu'ils ont pris de moi et leur habileté. Je lègue au fils de Callinus deux coupes de Thériclès ; à sa femme deux écrins, un tapis ras, un autre à longue laine, un tapis de table et deux oreillers à prendre parmi mes meilleurs ; on saura par là que je leur laisse une marque de bon souvenir.

Pour ce qui regarde mes esclaves, voici ce que j'ordonne : Je remets à Démétrius, depuis longtemps affranchi, le prix de son rachat, et je lui donne en outre cinq mines, un manteau et une tunique, afin qu'il puisse vivre honorablement en récompense de ses longs et loyaux services. Je remets également à Criton de Chalcédoine le prix de son affranchissement et je lui donne quatre mines. J'affranchis Micrus, et je veux que Lycon lui donne la nourriture et l'éducation pendant six ans, à partir de ce jour. J'affranchis aussi Charès, qui devra également être nourri par Lycon ; je lui donne de plus deux mines et ceux de mes ouvrages qui sont publiés ; quant à ceux qui ne le sont pas encore, je les donne à Callinus pour les mettre au jour. Je lègue à Syrus qui est affranchi quatre mines et l'esclave Ménodora ; je lui fais de plus remise de ce qu'il peut me devoir. Hilara recevra cinq mines, un tapis à longue laine, deux oreillers, une couverture et un lit à son choix. J'affranchis la mère de Micrus, ainsi que Noémon, Dion, Théon, Euphranor et Hermias. Agathon sera affranchi après deux ans de service. Mes porteurs Ophélion et Posidonius serviront encore quatre ans, après quoi ils seront libres. Je donne à Démétrius, à Criton et à Syrus, en récompense du zèle qu'ils ont apporté à leurs fonctions, chacun un lit et des couvertures au choix de Lycon. Je laisse à Lycon la liberté de m'ensevelir, soit ici, soit dans ma patrie, persuadé qu'il consultera aussi bien que moi-même ce qui sera convenable. Après qu'il aura rempli toutes mes volontés, la donation que je lui consens aura son plein effet. Furent

témoins : Callinus d'Hermione, Ariston de Céos, et Euphro-nius de Péania.

Lycon, qui a montré dans l'éducation de la jeunesse, et en toutes choses, une si scrupuleuse exactitude, n'a pas apporté, — on le voit par ce qui précède, — moins d'ordre et de soin dans la rédaction de son testament; même sous ce rapport il mérite d'être imité.

## CHAPITRE V.

### DÉMÉTRIUS.

Démétrius de Phalère, fils de Phanostratus, était disciple de Théophraste. Orateur à Athènes, il gouverna cette ville pendant dix ans et y fut honoré de trois cent soixante statues, la plupart équestres ou montées sur des chars à un et deux chevaux. Le travail avait été poussé avec tant d'ardeur, que le tout se trouva terminé en moins de trois cents jours. Démétrius de Magnésie dit dans les *Homonymes* qu'il prit en main le gouvernement à l'époque où Harpalus trahit Alexandre, et se réfugia à Athènes. Son administration fut grande et glorieuse; il accrut les revenus, et dota sa patrie de nombreux monuments. Et cependant il n'était pas d'origine noble, car Phavorinus prétend au premier livre des *Commentaires* qu'il appartenait à la famille de Conon. Il dit dans le même livre qu'il vivait avec une femme d'une naissance illustre, la courtisane Lamia; et au livre II, qu'il était l'instrument des débauches de Cléon. Di-

dymus rapporte de son côté, dans les *Propos de table*, qu'une prostituée l'avait surnommé *Charitoblepharus*<sup>1</sup> et *Lampéton*<sup>2</sup>. On assure aussi qu'ayant perdu la vue à Alexandrie, il la recouvra par une faveur de Serapis, et qu'en reconnaissance de cette guérison il composa des hymnes qui se chantent encore aujourd'hui.

Quelque respecté qu'il fût à Athènes, l'envie qui s'attache à tout obscurcit sa gloire; ses ennemis, à force d'intrigues, le firent condamner à mort en son absence. Ne pouvant point sévir contre sa personne, ils assouvirent leur haine sur ses statues; on les renversa, on vendit les unes, on jeta les autres à la mer, on en fit des vases de nuit; une seule fut conservée, celle qui se voit à l'Acropole. Phavorinus prétend dans les *Histoires diverses* que ce fut aux instigations du roi Démétrius que les Athéniens se portèrent à ces excès. Hermippus dit qu'après la mort de Cassandre, Démétrius de Phalère, craignant les mauvaises dispositions d'Antigone, se retira à la cour de Ptolémée Soter, et qu'il y vécut assez longtemps. Il avait, entre autres choses, conseillé à ce prince de transmettre sa couronne aux enfants qu'il avait eus d'Eurydice; mais Ptolémée ayant, contrairement à cet avis, désigné pour son successeur le fils qu'il avait eu de Bérénice, ce prince, après la mort de son père, fit enfermer Démétrius et ordonna de le garder en prison jusqu'à ce qu'il lui plût de statuer sur son compte. Démétrius en ressentit un violent chagrin; sur ces entrefaites, il fut mordu à la main par un aspic pendant son sommeil, et succomba à cette blessure. J'ai fait sur lui cette épigramme :

<sup>1</sup> Aux sourcils gracieux.

<sup>2</sup> Étincelant.

..

Un aspic gonflé d'un noir venin a tué le sage Démétrius; ses yeux ne lançoient point la flamme, mais bien les ténèbres de l'enfer.

Héraclide raconte dans l'*Abrégé des Successions de Sotion*, que Ptolémée avait songé à se démettre de la royauté en faveur de Philadelphie, mais que Démétrius l'en avait détourné en lui disant : « Si tu la donnes, tu ne l'auras plus. » J'ai lu aussi qu'à l'époque où l'envie se déchainait contre lui à Athènes, le poète comique Ménandre faillit encourir la peine capitale, par cela seul qu'il était son ami, et qu'il fut sauvé par Telesphorus, cousin de Démétrius.

Démétrius l'emporte sur presque tous les péripatéticiens de son temps pour le nombre de ses ouvrages et l'abondance des matières qu'il y a traitées. Il n'avait point d'égal sous le rapport de l'érudition et de la science. Il a laissé des ouvrages historiques et politiques, des traités sur les poètes, des livres de rhétorique, des harangues populaires et des discours d'ambassade, des collections de fables d'Ésope et beaucoup d'autres traités. Voici d'ailleurs les titres de ses ouvrages : Sur la Législation athénienne, V livres; sur les Citoyens d'Athènes, II; de la Conduite du peuple, II; Politique, II; des Lois, I; Rhétorique, II; de l'Art militaire, II; de l'Iliade, II; de l'Odyssée, IV; Ptolémée, I; de l'Amour, I; Phédonas, I; Médon, I; Cléon, I; Socrate, I; Artaxerce, I; sur Homère, I; Aristide, I; Aristomachus, I; Exhortations, I; sur le Gouvernement, I; Dix ans au pouvoir, I; des Ioniens, I; des Négociations, I; de la Bonne foi, I; de la Grâce, I; de la Fortune, I; de la Grandeur d'âme, I; du Mariage, I; de l'Opinion, I; de la Paix, I; des Lois, I; des Mœurs, I; de l'Occasion, I; Denys, I; le

Chalcidien, I ; Incursion des Athéniens, I ; sur Antiphane, I ; Préambule historique, I ; Lettres, I ; l'Assemblée jurée, I ; de la Vieillesse, I ; Droits, I ; Fables d'Ésope, I ; Chries, I. Son style était philosophique avec toute l'élégance et la force oratoires.

Lorsqu'il apprit que les Athéniens avaient renversé ses statues, il dit : « Ils n'abattront point le courage qui me les a fait élever. »

Il disait que les sourcils<sup>1</sup> ne sont pas une petite chose, car ils peuvent obscurcir la vie tout entière ; que si la richesse est aveugle, la fortune, son conducteur, ne l'est pas moins ; que l'éloquence est dans les républiques ce qu'est le fer dans un combat. Apercevant un jour un jeune débauché : « Voilà, dit-il, un Hermès carré<sup>2</sup> qui a une longue robe, un ventre, des parties viriles et de la barbe. »

Il disait qu'il faut retrancher aux orgueilleux leur hauteur et leur laisser leur esprit ; que les jeunes gens doivent respecter chez eux leurs parents, dans les rues ceux qu'ils rencontrent, et en particulier eux-mêmes ; que les vrais amis sont ceux qui viennent partager notre prospérité lorsqu'on les en prie, et notre adversité sans être appelés. Telles sont les maximes qu'on lui attribue.

Il y a eu vingt personnages illustres du nom de Démétrius. Le premier, originaire de Chalcédonie, était un orateur antérieur à Thrasymaque. Le second est celui dont nous venons de parler. Le troisième est un péripatéticien de Byzance. Le quatrième, surnommé le Peintre, excellait dans la narration, et s'occupait aussi de peinture. Le cinquième, natif d'Aspendos,

<sup>1</sup> C'est-à-dire la sévérité, la dureté du caractère.

<sup>2</sup> Une masse inerte, qui reste immobile dans quelque position qu'on la place ; un homme sans intelligence et sans vigueur.

était disciple d'Apollonius de Soles. Le sixième était de Calatia ; il a laissé vingt livres sur l'Europe et l'Asie. Le septième, de Byzance, a composé treize livres sur l'expédition des Gaulois d'Europe en Asie, ainsi qu'une histoire d'Antiochus et de Ptolémée, et de la Libye sous leur gouvernement, en huit livres. Le huitième, sophiste d'Alexandrie, a traité de l'Art oratoire. Le neuvième est un grammairien d'Adramyte, surnommé Ixion, par allusion à un crime qu'il avait commis contre Junon. Le dixième, de Cyrène, est un grammairien célèbre surnommé Stramnus. Le onzième était un riche habitant de Scepsis, d'une naissance illustre et ami des lettres ; ce fut lui qui protégea Métrodore son concitoyen. Le douzième, grammairien d'Érythrée, obtint le droit de cité à Lemnos. Le treizième, originaire de Bithynie, était fils de Diphilus le stoïcien et disciple de Panétius de Rhodes. Le quatorzième est un orateur de Smyrne. Tous ceux qui précèdent ont écrit en prose ; il faut y joindre un poète de l'ancienne comédie, un poète épique dont il ne reste qu'un fragment contre les envieux :

Ils calomnient les vivants et les regrettent quand ils ne sont plus. Souvent pour un sépulcre, pour une ombre sans vie, des villes entières se sont déchirées, des peuples en sont venus aux mains ;

un poète satirique de Tarse, un poète iambique fort mordant, un sculpteur cité par Polémon ; enfin un écrivain polygraphe, d'Érythrée, auteur d'histoires et d'ouvrages de rhétorique.

## CHAPITRE VI.

## HÉRACLIDE.

Héraclide, fils d'Eutyphron, naquit à Héraclée dans le Pont, d'une famille riche. A Athènes il fut d'abord disciple de Speusippe; il s'attacha ensuite aux pythagoriciens, et prit Platon pour modèle; en dernier lieu il suivit les leçons d'Aristote, au dire de Sotion dans les *Successions*. Il était toujours vêtu avec recherche, et comme il avait beaucoup d'embonpoint, les Athéniens, au lieu de l'appeler Pontique, lui avaient donné le surnom de *Pompique*, que justifiait d'ailleurs sa démarche grave et majestueuse. On a de lui des ouvrages d'une grande beauté et d'un rare mérite, des dialogues que l'on peut classer ainsi :

*Dialogues moraux* : de la Justice, III livres; de la Tempérance et de la Piété, V; du Courage, I; de la Vertu en général, I; du Bonheur, I; de l'Autorité, I; des Lois et des questions qui s'y rattachent, I; des Noms, I; Traités, I; l'Amoureux malgré lui et Clinias, I.

*Dialogues physiques* : de l'Intelligence, I; de l'Ame; un autre traité particulier sur l'Ame, la Nature et les Images; contre Démocrite; sur les Choses célestes, I; sur les Enfers; Vies, II; Causes des maladies, I; du Bien, I; contre la doctrine de Zénon, I; contre la doctrine de Métron, I.

*Dialogues sur la grammaire* : sur l'Époque d'Homère et d'Hésiode, II; sur Archiloque et Homère, II.

*Sur la musique* : d'Euripide et de Sophocle, III ; de la Musique, II.

Solutions des difficultés d'Homère, II ; Spéculations, I ; des trois Tragiques, I ; Caractères, I ; de la Poétique et des poètes, I ; des Conjectures, I ; de la Prévoyance, I ; Exposition d'Héraclite, IV ; Expositions, contre Démocrite, I ; Solutions de controverses, II ; Propositions, I ; des Espèces, I ; Solutions, I ; suppositions, I ; à Denys, I.

*Sur la rhétorique* ; un traité intitulé l'Art oratoire ou Protagoras.

Il a laissé aussi des ouvrages historiques sur les Pythagoriciens et sur les découvertes. Dans ses ouvrages, il adopte tantôt la manière comique, comme dans les traités de la Volupté et de la Tempérance, tantôt le genre tragique, par exemple dans ceux sur les Enfers, la Piété, la Volonté. Il sait aussi rencontrer le style simple qui convient aux entretiens des philosophes, des hommes de guerre et des politiques. Il a laissé également des traités sur la géométrie et la dialectique. Son style est varié, sa diction élevée, pleine de séduction et de charme.

Démétrius de Magnésie prétend, dans les *Homonymes*, qu'il délivra sa patrie de la tyrannie en tuant le tyran. Il dit aussi qu'Héraclide, ayant apprivoisé un jeune serpent, pria un ami dévoué, lorsqu'il se sentit près de mourir, de cacher son corps, afin de laisser croire qu'il avait été enlevé aux cieus, et de mettre le serpent dans le lit à sa place. On exécuta ses ordres ; mais pendant les funérailles, au moment où tous les citoyens célébraient à l'envi le nom d'Héraclide, le serpent effrayé par le bruit sortit des vêtements qui le couvraient, et effraya la multitude. On découvrit ensuite le corps d'Héraclide, et il parut non point

tel qu'il avait voulu , mais tel qu'il était réellement. J'ai fait à ce sujet les vers suivants :

Tu as voulu persuader aux hommes, Héraclide, qu'après ta mort tu avais recouvré la vie en passant dans le corps d'un serpent ; mais tu fus trompé, grand philosophe ! La bête était bien un serpent, mais toi tu as montré que tu étais une bête et non un sage.

Hippobotus confirme le récit de Démétrius. La version d'Hermippus est différente : suivant lui , une maladie pestilentielle s'étant déclarée dans le pays , les habitants d'Héraclée envoyèrent à Delphes consulter l'oracle ; Héraclide corrompit à force d'argent les envoyés et la prêtresse, et celle-ci répondit que le fléau cesserait si l'on voulait donner à Héraclide fils d'Eutyphron une couronne d'or, et l'honorer comme un demi-dieu après sa mort. La réponse fut rapportée aux habitants d'Héraclée ; mais ceux qui l'avaient arrangée n'y gagnèrent rien. Héraclide mourut frappé d'apoplexie sur le théâtre même , au moment où on le couronnait ; les envoyés furent lapidés, et à la même heure la pythonisse, mordue par un des serpents sacrés au moment où elle entrait dans le sanctuaire, rendit l'âme à l'instant.

Tels sont les récits accrédités sur sa mort. Aristoxène le musicien prétend qu'il avait composé des tragédies qu'il fit passer sous le nom de Thespis. Charnélion l'accuse de plagiat à son égard, à propos de l'ouvrage sur Hésiode et Homère. Autodorus l'épicurien l'attaque vertement et réfute ses idées sur la justice. On dit aussi que Denys le Transfuge, ou suivant d'autres Spintharus, ayant mis sa tragédie intitulée *Parthénopée* sous le nom de Sophocle, Héraclide se laissa prendre à l'imposture, et en cita des passages dans un de ses traités comme étant réellement de So-

phocle. Denys s'en étant aperçu l'avertit de son erreur, et comme il refusait de se rendre, il lui écrit de faire attention aux premiers vers qui formaient un acrostiche et renfermaient le nom de Pancalus, jeune homme dont Denys était épris. Héraclide s'obstina et prétendit que c'était là un effet du hasard : alors Denys lui écrit de nouveau en ces termes :

« Tu y trouveras aussi ces vers :

« Un vieux singe ne se laisse pas prendre au lacet ;  
On en vient à bout cependant ; mais il faut du temps. »

Il ajoutait : « Héraclide est un ignorant, et il n'en rougit pas. »

Il y a eu quatorze Héraclide : le premier est celui dont il est ici question ; le second est un de ses compatriotes, auteur de pyrrhiques et d'ouvrages légers ; le troisième, de Cumes, a écrit des Persiques en cinq livres ; le quatrième, également de Cumes, a traité de l'Art oratoire ; le cinquième, de Calatia ou d'Alexandrie, est auteur d'un traité intitulé Successions, en six livres, et d'un ouvrage sur les Vaisseaux, qui lui a fait donner le surnom de *Lembus* ; le sixième était d'Alexandrie et a écrit sur les Particularités de la Perse ; le septième, dialecticien de Bargylé, a écrit contre Épicure ; le huitième est un médecin de l'école d'Hicésias ; le neuvième, un médecin empirique, de Tarente ; le dixième a composé un traité de l'Art poétique ; le onzième est un sculpteur, de Phocée ; le douzième un épigrammatiste très-mordant ; le treizième, originaire de Magnésie, a laissé une histoire de Mithridate ; le quatorzième a écrit sur l'astronomie.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE DES MATIÈRES.

## TOME PREMIER.

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR . . . . . Page III

### LIVRE I.

PRÉFACE DE DIOGÈNE . . . . .	1
✕ Thalès . . . . .	11
✕ Solon . . . . .	22
✕ Chilon . . . . .	32
✕ Pittacus . . . . .	35
✕ Bias . . . . .	39
✕ Cléobule . . . . .	43
✕ Périandre . . . . .	46
✕ Anacharsis . . . . .	49
✕ Myson . . . . .	52
✕ Épiménide . . . . .	54
✕ Phérécyde . . . . .	58

### LIVRE II.

✕ Anaximandre . . . . .	62
✕ Anaximène . . . . .	63
✕ Anaxagore . . . . .	64
✕ Archélaüs . . . . .	70
✕ Socrate . . . . .	71
✕ Xénophon . . . . .	85
✕ Eschine . . . . .	91
✕ Aristippe . . . . .	93
✕ Phédon . . . . .	112
✕ Euclide . . . . .	113
✕ Stilpon . . . . .	117
✕ Criton . . . . .	121

Simon.....	Page 121
Glaucon.....	122
Simias.....	123
Cebès.....	123
Ménédème.....	123

## LIVRE III.

Platon.....	133
-------------	-----

## LIVRE IV.

Speusippe.....	178
Xénocrate.....	180
Polémon.....	186
Cratès.....	189
Crantor.....	191
Arcésilas.....	193
Bion.....	202
Lacyde.....	208
Carnéade.....	209
Clitomaque.....	211

## LIVRE V.

Aristote.....	213
Théophraste.....	229
Straton.....	237
Lycon.....	240
Démétrius.....	244
Héraclide.....	249

# ERRATA.

---

## TOME PREMIER.

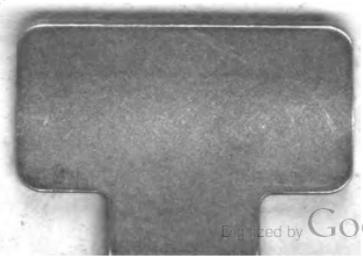
Pages :	Lignes :	<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
9	4	des deux partis.	des deux autres parties.
	8-13	éleaque	élieque
24	32	Silicie	Cilicie
113	2	éleagues	élieques
123	1-2	Simmiás	Simias
124	16	éleaque	élieque
134	4	Antilion	Antiléon
	5	Colythus	Colyttus
174	24	art	arts
179	33	Σοφάτου;	Σωφάτου;
217	25	Hernias	Hermias
225	27-28-29	premiers-seconds	premières-secondes
231	28	<i>id.</i>	<i>id.</i>

---





11



**Vieux auteurs français.**

ROI LOUIS XI.	Cent Nouvelles nouvelles.	2 vol.
RABELAIS.	Œuvres complètes.	1 vol.
MALHERBE.	Édition d'André Chénier.	1 vol.
SATYRE MENIPPÉE.	Édition Ch. Labitte.	1 vol.

**Classiques des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles.**

J. RACINE.	Œuvres.	1 vol.
LA FONTAINE.	Fables.	1 vol.
LA BRUYÈRE.	Caractères.	1 vol.
PASCAL.	Pensées.	1 vol.
BOSSET.	Discours sur l'histoire universelle.	1 vol.
VOLTAIRE.	Siècle de Louis XIV.	1 vol.
M <sup>ME</sup> DE SÉVIGNÉ.	Lettres complètes.	6 vol.
LE SAGE.	Gil Blas.	1 vol.
L'ABBÉ PRÉVOST.	Manon Lescaut.	1 vol.
MARIVAUX.	Marianne.	1 vol.
J.-J. ROUSSEAU.	Confessions.	1 vol.
ANDRÉ CHÉNIER.	Poésies complètes.	1 vol.

**Auteurs contemporains.**

M <sup>ME</sup> DE STAEL.	Corinne.	1 vol.
—	De l'Allemagne.	1 vol.
—	Delphine.	1 vol.
—	De la littérature.	1 vol.
—	Révolution française.	1 vol.
—	Mémoires (dix ans d'exil), etc.	1 vol.
VICTOR HUGO.	Notre-Dame de Paris.	2 vol.
—	Han d'Islande.	1 vol.
—	Dernier jour d'un Condamné.	1 vol.
—	Bug-Jargal.	1 vol.
—	Odes et Ballades.	1 vol.
—	Orientales.	1 vol.
—	Feuilles d'Automne.	1 vol.
—	Chants du Crépuscule.	1 vol.
—	Voix intérieures.	1 vol.
—	Les Rayons et les Ombres.	1 vol.
—	Théâtre, nouvelle édition.	2 vol.
—	Cromwell, drame.	1 vol.
—	Littérature et philosophie.	1 vol.
C. DELAVIGNE.	Œuvres dramatiques.	3 vol.
—	Messéniennes et poésies diverses.	1 vol.
ALFRED DE VIGNY.	Cinq-Mars.	1 vol.
—	Stello.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
—	Théâtre.	1 vol.
—	Poésies complètes.	1 vol.
ALF. DE MUSSET.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Comédies et Proverbes.	1 vol.
—	Confession d'un Enfant du siècle.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
P. MÉRIMÉ.	Chronique de Charles IX, etc.	1 vol.
—	Golomba, la Mosaïque, etc.	1 vol.
—	Théâtre de Clara Gazul, etc.	1 vol.
CHARLES NODDÉ.	Romans.	1 vol.
—	Contes.	1 vol.
—	Nouvelles.	1 vol.
—	Souvenirs de la Révolution.	1 vol.
H. DE BALZAC.	Physiologie du mariage.	1 vol.
—	Scènes de la vie privée.	2 vol.
—	Scènes de la vie provinciale.	2 vol.
—	Scènes de la vie parisienne.	2 vol.
—	Eugénie Grandet.	1 vol.
—	Le Médecin de campagne.	1 vol.
—	Le Peau de chagrin.	1 vol.
—	Le Père Goriot.	1 vol.
—	La Recherche de l'Absolu.	1 vol.
—	Le Lis dans la Vallée.	1 vol.
—	Histoire des Treize.	1 vol.
—	César Biotteau.	1 vol.
—	Louis Lambert, Séraphita.	1 vol.
SAINTE-BEUVE.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Volupté.	1 vol.
—	Poésie française au seizième siècle.	1 vol.
—	Éducation des mères de famille.	1 vol.
—	Lettres à Sophie sur la physiologie.	1 vol.
—	Œuvres complètes.	1 vol.
X. DE MAISTRE.	D. Pape.	1 vol.
J. DE MAISTRE.	Adolphe.	1 vol.
BENJ. CONSTANT.	Obermann.	1 vol.
DE SÉNANCOUR.	Essai sur l'histoire de France.	1 vol.
GUIZOT.	Histoire des Français.	4 vol.
—	Histoire de la Restauration.	4 vol.
—	Histoire de Philippe-Auguste.	2 vol.
—	Tableau de la littérature.	1 vol.
DE BARANTE.	Éducation des femmes.	1 vol.
M <sup>ME</sup> DE RÉMUSAT.	Cours de littérature dramatique.	1 vol.
S.-MARC GIRARDIN.	Physiologie du Goût.	1 vol.
BRILLAT-SAVARIN.	Romans, contes, etc.	1 vol.
E.-J. DELÉCLUSE.		1 vol.

TOPFFER.	Nouvelles génoises.	1 vol.
M <sup>ME</sup> DE KRUDNER.	Valérie, avec préface de S.-Beuve.	1 vol.
M.-J. CHÉNIER.	Œuvres choisies.	1 vol.
M <sup>ME</sup> D.-VALMORE.	Poésies, avec notice par S.-Beuve.	1 vol.
MILLEVOYE.	Poésies avec notice.	1 vol.
ANT. DE LATOUR.	Poésies complètes.	1 vol.
HENRI BLAZE.	Poésies complètes.	1 vol.
M <sup>ME</sup> DE GIRARDIN.	Poésies complètes.	1 vol.
—	Lettres parisiennes.	1 vol.
M <sup>ME</sup> DE SOUZA.	Romans choisis.	1 vol.

**Philosophes du 17<sup>e</sup> siècle.**

DESCARTES.	Œuvres, édition Jules Simon.	1 vol.
MALEBRANCHE.	Œuvres, édition Jules Simon.	2 vol.
LEIBNIZ.	Œuvres, édition Amédée Jacques.	2 vol.
BACON.	Œuvres, édition Francis Riaux.	2 vol.
SPINOZA.	Œuvres, traduites par Saisset.	2 vol.
BOSSUET.	Œuvres philosoph., éd. J. Simon.	1 vol.
FÉNELON.	Œuvres philosoph., éd. A. Jacques.	1 vol.
BOFFIER.	Œuvres philosoph., éd. V. Bouffier.	1 vol.
LE PÈRE ANDRÉ.	Œuvres philosoph., éd. F. Cousin.	1 vol.
EULER.	Lettres à une princesse, éd. Saisset.	1 vol.
ARNAULD.	Œuvres philosoph., éd. J. Simon.	1 vol.
CLARKE.	Œuvres philosoph., éd. Jacques.	1 vol.

**Bibliothèque grecque-française.**

HOMÈRE.	L'Iliade, trad. Dacier revue.	1 vol.
—	L'Odyssée, trad. Dacier revue.	1 vol.
ARISTOPHANE.	Comédies, trad. Artaud.	1 vol.
ESCHYLE.	Théâtre, traduction A. Pierron.	1 vol.
EURIPIDE.	Théâtre, trad. Artaud.	2 vol.
SOPHOCLE.	Théâtre, trad. Artaud.	1 vol.
HERODOTE.	Histoire, trad. Larcher.	2 vol.
TRUCYDIDE.	Histoire, trad. Levesque.	2 vol.
XÉNOPHON.	Œuvres compl., trad. Dacier.	2 vol.
PLATON.	De la République, trad. de Gron.	1 vol.
—	Les Lois, trad. de Gron.	1 vol.
—	Dialogues, trad. Schwabé.	2 vol.
PLUTARQUE.	Hommes illustres, trad. Pierron.	4 vol.
—	Œuvres morales, trad. Ricard.	6 vol.
LUCIEN.	Dialogues, trad. Belin de Bailu.	1 vol.
—	Vies des philosophes, trad. nouv.	1 vol.
DIOGENÈS-LAËRCE.	Socrate, Épicérite, etc.	1 vol.
MORALISTES GRECS.	Œuvres, trad. A. Pierron.	1 vol.
MARC-AURÈLE.	Chefs-d'œuvre, trad. Stievenart.	1 vol.
DÉMOSTHÈNES.	Choix de harangues, etc.	1 vol.
ORATEURS GRECS.	Anacréon, Orphée, etc.	1 vol.
LYRIQUES GRECS.	Trad. Falconnet, Bignard.	1 vol.
POÈMES GRECS.	Œuvres, trad. Doremberg.	1 vol.
HIPOCRATE.		1 vol.

**Bibliothèque anglaise-française.**

LINGARD.	Hist. d'Angleterre, trad. Wallis.	6 vol.
ROBERTSON.	Hist. de Charles-Quint, tr. Suart.	2 vol.
MILTON.	Le Paradis perdu, L. Pongerville.	1 vol.
STERNE.	Voyage sentimental, tr. Wailly.	1 vol.
—	Œuvres complètes, trad. Larocque.	4 vol.
ROBERT BURNS.	Poésies complètes, trad. Wailly.	1 vol.
O. GOLDSMITH.	Vicaire de Wakefield, tr. Wailly.	1 vol.
FIELDING.	Tom Jones, trad. L. de Wailly.	2 vol.
—	Tristram-Shandy, trad. Wailly.	1 vol.
STERNE.	Simple histoire, trad. id.	1 vol.
MISS INCHBALD.	Évelina, trad. id.	1 vol.
MISS BURNBY.		1 vol.

**Bibliothèque allemande-française.**

GÖTTE.	Théâtre, trad. X. Marmier.	1 vol.
—	Poésies, trad. Henri Blaze.	1 vol.
—	Le Faust, trad. Blaze.	1 vol.
—	Wilhelm Meister, trad. Carlowitz.	2 vol.
—	Werther, trad. Pierre Leroux.	1 vol.
—	Affinités de choix, tr. Carlowitz.	1 vol.
SCHILLER.	Théâtre, trad. X. Marmier.	2 vol.
—	Guerre de 30 ans, trad. Carlowitz.	1 vol.
—	La Messiede, trad. Carlowitz.	1 vol.
KLOPFSTOCK.	Contes fantastiques, trad. Marmier.	1 vol.
HOFMANN.	Suède, Norvège, etc., tr. Marmier.	1 vol.
POÈMES DU NORD.		1 vol.

**Bibliothèque italienne-française.**

DANTE ALIGHIERI.	Divine comédie, tr. d. Brizeux.	1 vol.
—	Vie nouvelle, tr. Delécluse.	1 vol.
TASSE.	Jérusalem délivrée, tr. Desplaces.	1 vol.
MANZONI.	Théâtre et Poésies, trad. Latour.	1 vol.
—	Les Fiancés, trad. Dusseul.	1 vol.
SILVIO PELLICO.	Mes Prisonniers, trad. Latour.	1 vol.
ALFIERI.	Mémoires, trad. Latour.	1 vol.
MACHIAVEL.	Histoire de Florence, tr. Périès.	1 vol.

**Ouvrages divers.**

SAINTE-AUGUSTIN.	Confessions, trad. Saint-Victor.	1 vol.
—	Cité de Dieu, trad. Moreau.	2 vol.
MAHOMET.	Le Koran, trad. par Kasimirsky.	4 vol.
CONFUCIUS.	Les 4 livres sacrés, trad. Pauthier.	1 vol.
CAMOENS.	Les Lusitades, trad. Millé.	1 vol.